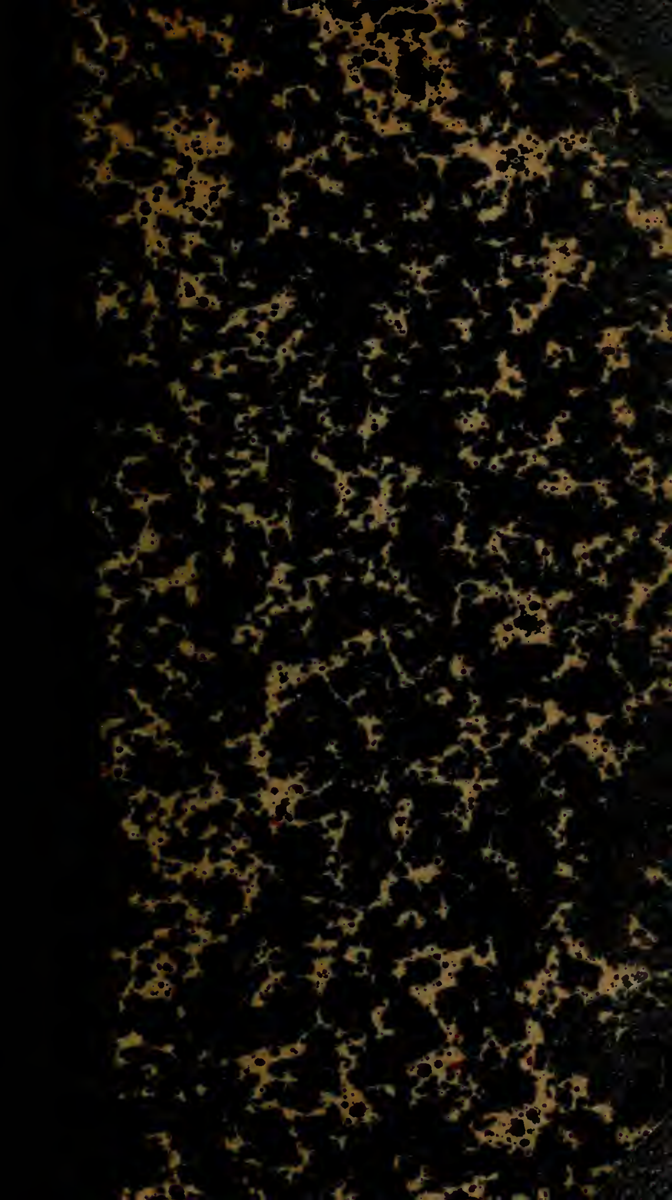


ŒUVRES

SPIRITUELLES

DE M. L'ABBÉ BAUDRAND.

PUBLICATIONS DES MÊMES LIBRAIRES :

Imitation de la très-sainte Vierge, sur le modèle de l'Imitation de Jésus-Christ : 1 vol. in-18.

— Le même ouvrage ; papier vélin, très-jolie édition, ornée d'une belle gravure en taille-douce.

— Le même ouvrage : 1 vol. in-32.

Le Mois de Jésus, ou le Mois de Janvier, consacré à Jésus-Christ : 1 vol. in-18.

Pratiques de la dévotion au sacré Cœur de Jésus : 1 vol. in-18.

Visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge : 1 vol. in-12.

— Le même ouvrage : 1 vol. in-18, — in-24, — in-32.

Jésus parlant au cœur du jeune homme : 1 vol. in-32.

Imitation de Jésus-Christ, commentée par une jeune fille : 1 vol. in-18.

Vies de Jésus et de Marie, méditées par une jeune pensionnaire : 1 vol. petit in-18.

Lyon.—Impr. d'André Perisse.

L'AME ÉCLAIRÉE

PAR

LES ORACLES DE LA SAGESSE,

DANS

LES PARABOLES

ET LES BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES,

PAR M. L'ABBÉ BAUDRAND.

Nouvelle Édition.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES
LYON
Rue Mercière, 49. § Rue Centrale, 34.
PARIS
R. RUFFET, Acquéreur de la nouvelle Maison,
Rue Saint-Sulpice, 38.
1862

PRÉFACE.

En mettant au jour ce petit Ouvrage, on a pensé que ce serait un secours et un avantage pour le Lecteur de trouver toutes les Paraboles réunies ensemble comme sous un coup-d'œil, et de n'avoir pas la peine de les chercher éparses dans la suite de l'Evangile.

On commence d'abord par mettre chaque Parabole telle que Jésus-Christ nous l'a proposée ; ensuite on en donne une explication courte, mais suffisante ; enfin, on en tire les réflexions morales et les sentiments de piété qui en naissent naturellement, qui en font l'application, et qui doivent en être le fruit.

Cette lecture faite avec attention peut, sans autre secours, tenir lieu de commentaire, et donner de la Parabole toute l'intelligence nécessaire aux Fidèles qui ne cherchent qu'à s'instruire et à s'édifier. Le goût et le style figuré des Paraboles était fort en usage chez les Orientaux : Notre-Seigneur se conformait assez souvent à cet usage : *et sine Parabolis non loquebatur eis*. (Matth. 13.)

D'ailleurs, il avait en cela différents mo-

tifs, tous dignes de sa bonté et de sa sagesse.

1° Quand il parlait au peuple, ce style était plus à leur portée, et les mettait mieux en état d'entrer dans les choses sublimes qu'il leur annonçait, et d'en prendre le sens.

2° Quand il parlait aux Scribes et aux Pharisiens, c'était des esprits mal intentionnés et pervers qui ne cherchaient qu'à le prendre sur ses paroles, et à empoisonner ses discours; *ut caperent eum in sermone.* (S. Matth. 22.) Ainsi, sous l'emblême et le voile des Paraboles, il leur disait, pour leur bien, les vérités qui leur convenaient, sans qu'ils pussent s'en plaindre. C'était même une espèce de déférence qu'il avait pour eux de ne pas dévoiler ouvertement leurs vices devant le peuple, et de ménager encore leur réputation à raison du rang qu'ils tenaient.

3° De plus, en parlant ainsi en Paraboles, il donnait le moyen d'exercer la foi: il en disait assez pour instruire; cependant il laissait assez de nuages pour ne pas donner une connaissance pleine et entière de ce qui était réservé au temps où l'Esprit saint devait en donner l'intelligence parfaite. C'est ce que le Sauveur lui-même disait à ses

apôtres : Vous n'êtes pas en état de tout entendre à présent ; mais quand l'Esprit saint sera venu, il vous enseignera toute vérité; *docebit vos omnem veritatem*. (S. Joan. 16.)

4° Quand dans les Paraboles on trouve ces mots : « *Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé, qui est d'abord la moindre des plantes. Semblable à un père de famille qui envoya ses serviteurs.* Il est *semblable à un roi qui fit un grand festin*, » et autres ; cela ne veut point dire qu'il y ait une similitude parfaite entre ces choses et le royaume des cieux; mais c'est comme si on disait : Il arrive dans le royaume des cieux à peu près ce qui arrive quand on sème un grain de sénevé ; ou bien, quand un père de famille, quand un roi, etc.

Par le royaume des cieux, qu'on nomme souvent, il faut entendre l'Eglise, la doctrine céleste, la vocation à la Foi, etc.; c'est dans ce sens que Jésus-Christ le prend ordinairement.

5° Dans un grand nombre de Paraboles, il ne faut pas vouloir établir une comparaison suivie de tout ce qu'elle renferme. Il ne faut prendre que le fond et la substance qui donne le point d'instruction que

Jésus-Christ a en vue; tout le reste n'est qu'un complément et une espèce d'ornement sur lequel il ne faut pas insister, mais s'en tenir au point général et essentiel, qui présente le fonds de morale dont il s'agit en cette occasion.

Cette précaution est nécessaire pour ne pas se jeter dans des embarras, en voulant chercher des éclaircissements. Il y a des choses qui sont nécessaires pour l'emblême, et qui ne le sont pas pour l'explication; il suffit d'en avoir le sens, et de saisir le fonds d'instructions qu'elle propose. Cela soit dit une fois pour tous les endroits où il sera nécessaire de le rappeler.

Au reste, parmi les Paraboles, il y en a qui sont seulement morales; d'autres sont tout à la fois morales et prophétiques. Les premières, qui regardent la réformation et la sanctification des mœurs, devaient avoir leur exécution dès le temps même qu'elles étaient faites; les secondes regardaient l'avenir, et ne devaient avoir leur entier accomplissement que dans la suite des temps; et cet accomplissement nous le voyons en effet de nos yeux pour la consolation de notre Foi.

EXPLICATION

LITTÉRALE ET MORALE

DES PARABOLES

DE L'ÉVANGILE.

La Parabole du semeur.

S. Matth., ch. 13.

Un homme voulant ensemencer un champ, sortit de sa maison pour jeter le grain dans la terre; tandis qu'il le semait, une partie tomba le long du chemin; les oiseaux du ciel vinrent l'enlever. Une autre partie tomba sur des endroits pierreux; le grain trouvant peu de terre, leva d'abord; mais, quand le soleil eut paru, le hâle brûla l'herbe, et elle sécha faute de racines. Une troisième partie tomba au milieu des ronces et des épines; les épines crûrent, l'étouffèrent, et enlevèrent l'espérance de la moisson. Enfin, une quatrième partie tomba dans une bonne terre, et les grains rapportèrent l'un

cent, l'autre soixante, l'autre trente. Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre.

EXPLICATION.

C'est Jésus-Christ même qui donne l'explication de cette parabole, et qui en fait l'application : la semence, c'est la parole de Dieu ; le grain qui tombe le long du chemin, marque l'homme qui entend la divine parole, et qui ne s'y applique pas ; le malin esprit vient, et emporte ce qui a été semé dans le cœur.

Celui qui a reçu le grain dans des endroits pierreux, c'est celui qui entend la parole et qui la reçoit d'abord avec joie ; mais il n'y a point en lui de fonds, rien ne prend racine ; et dès qu'il survient quelque tentation, quelque persécution, cet homme manque de courage, tombe et se dément de ses bons sentiments.

Celui qui a reçu le bon grain au milieu des épines, c'est celui qui entend, à la vérité, la parole de Dieu ; mais la sollicitude, l'empressement pour les choses du siècle, et la séduction des fausses richesses, étouf-

sent cette parole, en sorte qu'elle devient stérile et ne produit aucun fruit.

Enfin, celui qui a reçu le grain dans une bonne terre, c'est celui qui écoute la parole, qui s'y applique, en qui elle fructifie, et qui, comme le grain, rend pour un quelquefois cent, quelquefois soixante, quelquefois trente.

RÉFLEXIONS.

Cette parabole peut être appliquée, non-seulement à la parole de Dieu que nous entendons, mais encore à la grâce de Dieu que nous recevons, et qui fructifie dans nous selon la manière dont nous sommes disposés à la recevoir.

1° Le bon grain tombe sur les grands chemins, où les oiseaux viennent l'enlever : c'est ainsi que bien souvent la lumière de la grâce tombe dans des âmes distraites, dissipées, ouvertes à toutes les idées qui passent et qui se présentent ; ces âmes ne laissent point pénétrer leur cœur ; les objets extérieurs les entourent, les occupent et les séduisent ; les démons, jaloux et ennemis du salut, viennent altérer tous les bons sentiments ; aux pensées sérieuses et salu-

taires, ils en substituent d'inutiles et de dangereuses; l'esprit de piété se dissipe, la grâce rejetée se retire, et ces saintes inspirations ne produisent aucun fruit salutaire et solide.

2° Le bon grain tombe dans un champ pierreux; c'est ainsi que la grâce tombe dans des âmes mal disposées; elles semblent la recevoir d'abord avec empressement et avec joie, mais elles n'ont qu'une sensibilité superficielle; aucune résolution ne prend racine dans elles. Ou le fond du cœur est occupé par quelque attachement secret, et la voix de la grâce ne peut pénétrer; ou ce sont des hommes légers, inconstants, esclaves des sens et des évènements, le temps de la tribulation survient, il faut combattre et souffrir quelque chose pour la cause de Dieu; la tentation leur fait bientôt oublier et les bons sentiments qu'ils ont conçus, et les saintes résolutions qu'ils ont prises; ils restent ce qu'ils étaient devant Dieu, et ils deviennent souvent encore pires.

3° Une autre partie du bon grain tombe dans les épines, qui l'étouffent et le suffoquent: ainsi la grâce tombe-t-elle dans des

âmes qui en sont d'abord touchées ; la terre est bonne de son fonds ; la grâce avait germé dans son cœur, elle promettait une heureuse moisson ; mais, hélas ! l'embarras des affaires, le tumulte des occupations, l'avidité pour les richesses qu'on n'a pas et qu'on désire, la sollicitude pour celles qu'on possède et auxquelles on s'attache, étouffent la divine semence qu'on a reçue ; elle est accablée sous le poids des affaires temporelles, qui font perdre de vue la grande affaire du salut et de l'éternité.

4° Reste une dernière partie du bon grain qui tombe dans une bonne terre, et qui produit des fruits abondants. Ce sont là les âmes fidèles, en qui la grâce est reçue avec des dispositions favorables. Ames droites, qui ont un vrai désir d'être tout à Dieu ; âmes dociles, toujours prêtes à écouter la voix de la grâce, et disposées à profiter des lumières qu'elle leur présente ; âmes généreuses, capables de faire les sacrifices que la grâce exige, et de surmonter les obstacles qu'elle rencontre ; quels fruits de salut ne sont pas produits dans des cœurs ainsi disposés à recevoir la céleste rosée ?

Cependant, dit saint Chrysostôme, telle

est la bonté de Dieu envers nous : il sème dans tous les cœurs ; il donne à tous les lumières, les grâces pour se sauver et se sanctifier ; mais il n'exige pas de tous les mêmes fruits et les mêmes progrès ; il ne leur demande qu'à proportion de ce qu'il leur donne, et il les récompense à proportion de leur ferveur. Quelques-uns rendent jusqu'à cent, ce sont les âmes parfaites ; les autres soixante, ce sont ceux qui avancent ; les autres seulement trente, ce sont ceux qui commencent, et qui, avec la fidélité et la persévérance, prendront de nouveaux accroissements dans les voies de Dieu. Heureuses les âmes en qui la grâce est reçue avec ces dispositions capables de produire au centuple les fruits de salut et de vie !

Parabole du bon grain et de la zizanie.

S. Matth. ch. 15.

Jésus-Christ tire une nouvelle comparaison de l'agriculture et de la récolte pour l'instruction de ses apôtres, et il leur parle ainsi :

Le royaume des cieux peut être comparé à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ; mais, pendant le temps du sommeil, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le froment, et se retira. Quand l'herbe fut venue, et qu'elle eut jeté des épis, alors l'ivraie parut aussi mêlée avec le blé, sur quoi les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? d'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie? C'est, répondit-il, un ennemi qui a fait cela. Ses serviteurs reprirent : Voulez-vous que nous allions la cueillir ? Non, dit-il, de peur qu'en cueillant l'ivraie, vous n'arrachiez en même temps le froment. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et, au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie, et liez-la en petites gerbes, pour la faire brûler; vous amasserez ensuite le froment, et vous le serrerez dans mon grenier.

EXPLICATION.

Le Sauveur avait proposé cette parabole en présence de tout le peuple assemblé;

quand il eut renvoyé tout le monde, il se retira ; alors ses disciples l'abordèrent, et lui dirent : Maître, daignez nous expliquer la parabole de l'ivraie dans le champ. Jésus-Christ l'expliqua en ces termes :

Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme ; le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les enfants du royaume, et l'ivraie, ce sont les enfants du malin esprit ; l'ennemi qui l'a semée, c'est le démon ; la moisson, c'est la consommation des siècles ; les moissonneurs, ce sont les anges. Ainsi, de même qu'on cueille l'ivraie et qu'on la brûle, de même en arrivera-t-il à la fin des siècles : le Fils de l'homme enverra ses anges, ils ôteront de son royaume tout ce qu'il y a de scandaleux et de gens qui font des œuvres d'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise ardente où il n'y aura plus que pleurs et que grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père céleste.

RÉFLEXIONS.

1° Le monde en général est ce champ où Dieu a ses fidèles enfants, qui en sont le bon grain, et où le démon a aussi les siens,

qui en sont l'ivraie ; mais ce champ est aussi notre cœur, où Dieu jette sans cesse la semence de sa grâce, pour y produire des fruits de vertu; tandis que le démon ne cesse aussi de répandre la semence du vice pour nous porter au mal : c'est durant le sommeil, et pendant les ténèbres de la nuit, qu'il opère cet ouvrage d'iniquité ; il tâche de s'insinuer dans nous sans être aperçu, et il prend pour cela le temps où nous veillons le moins sur nous-mêmes. Soyons sur nos gardes : nous nous endormons, mais notre ennemi veille, et ne cherche que l'occasion de nous surprendre et de nous perdre.

Aussi l'Esprit saint nous avertit-il que l'ennemi de notre salut, semblable à un lion rugissant, tourne sans cesse autour de nous, cherchant avidement une proie pour la dévorer. Que s'il ne peut nous vaincre par la violence et la force ouverte, il emploiera l'artifice et la ruse : opposons-lui le bouclier d'une foi ferme, et les sollicitudes d'une vigilance continuelle contre ses attaques.

2° Dans ce monde, Dieu permet que les méchants vivent parmi les bons; on ne les

discerne pas d'abord aisément ; ce n'est que par leurs œuvres qu'on les distingue à la fin : l'ivraie ne saurait être toujours cachée ; cependant, Dieu ne veut pas qu'on l'arrache d'abord ; ce Dieu de bonté souffre pour un temps les méchants sur la terre, pour leur laisser le loisir de se reconnaître et de faire pénitence, pour donner aux justes l'occasion de pratiquer la patience et l'humilité, pour leur fournir le moyen de signaler leur fidélité au milieu des épreuves. D'ailleurs que sait-on si en effet ceux qui sont méchants à présent ne se convertiront point un jour ? tel qui n'est aujourd'hui que de l'ivraie, peut devenir un pur froment ; ce n'est point aux hommes à exterminer les méchants par un zèle faux et amer qui détruit ; il vaut mieux les ramener par la douceur et la patience qui édifient.

3° Durant cette vie, les méchants seront donc toujours mêlés avec les bons ? Dieu le permet ainsi pour le bien des uns et des autres ; mais à la mort, et à la consommation des siècles, que leur sort sera différent ! Les pécheurs ont eu leur temps, Dieu aura le sien ; les justes auront eu à souffrir ; ils seront vengés. Brûler éternellement avec les dé-

mons dans les horreurs d'un affreux désespoir ; jouir dans le ciel d'une éternelle félicité avec les anges, dans le centre de toutes les délices : voilà les deux termes opposés où conduisent le vice ou la vertu, ne les perdons jamais de vue. Nous occupons le champ du père de famille, tâchons d'y être le froment des élus, et au lieu de vouloir, par un faux zèle, arracher l'ivraie pour la jeter au feu, prions le Seigneur de la changer en bon grain qui puisse un jour contribuer à sa gloire. Si c'est un prodige, il tient les miracles de puissance en sa main, et les prodiges de miséricorde dans son cœur.

Sur toutes choses, au lieu de vouloir exercer envers les autres un zèle quelquefois outré et inconsidéré, travaillons à notre propre sanctification, souvent négligée ; disposons-nous à faire fructifier dans nous le bon grain. Préparons avec soin notre âme, qui est la terre qui doit le recevoir ; cultivons-la par les exercices de la mortification ; arrosons-la par les larmes de la pénitence ; échauffons-la par les ardeurs de la charité ; alors, au temps de la moisson, on n'y trouvera point d'ivraie, et le bon grain y aura produit avec abondance.

Parabole des talents.

S. Matth. ch. 23.

Un homme riche, sur le point de faire un long voyage, appela ses serviteurs, et leur distribua ses biens, afin que durant son absence ils les fissent valoir, et qu'à son retour il trouvât le profit de la somme qui leur avait été confiée.

Il donna cinq talents à l'un, à l'autre deux, et un au troisième, à chacun selon son habileté, et aussitôt il partit. Celui qui avait reçu cinq talents, les fit profiter, et en gagna cinq autres; pareillement celui qui en avait reçu deux, en gagna deux autres; mais celui qui n'en avait reçu qu'un, alla enfouir l'argent de son maître.

Long-temps après, le maître de ces serviteurs revint, et entra en compte avec eux. Celui qui avait reçu cinq talents, étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talents, en voilà cinq autres que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela est bien ; puisque vous avez été fidèle dans de petites choses, je

vous donnerai de grands biens à administrer ; entrez dans la joie de votre seigneur. Celui qui avait reçu deux talents, vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'aviez confié deux talents, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Cela est bien, dit le maître ; puisque vous avez été fidèle dans peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie du seigneur.

Enfin, celui qui n'avait reçu qu'un talent, étant venu, dit à son maître : Seigneur, je sais que vous êtes un homme rigide ; vous moissonnez où vous n'avez pas répandu ; ainsi, dans la crainte où j'étais, j'ai caché en terre le talent que vous m'avez confié ; le voilà, prenez ce qui est à vous.

Le maître lui répondit : Méchant et paresseux serviteur, vous saviez que je moissonne où je ne sème pas, et que je ramasse où je n'ai point répandu ; vous deviez donc mettre à profit mon argent chez les banquiers, et à mon retour j'eusse retiré avec intérêt ce qui m'appartient. Cela étant, qu'on ôte à ce serviteur le talent qu'il a, et qu'on le donne à celui qui a dix talents ; car, je vous déclare, on donnera à celui

qui a déjà, et il sera dans l'abondance ; mais celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il semble avoir. A l'égard de ce serviteur inutile, jetez-le dehors dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'on pleurera et qu'on grincera les dents.

EXPLICATION.

Dans cette parabole, Jésus-Christ veut nous marquer le bon usage que nous devons faire des grâces qu'il nous a données, des talents qu'il nous a confiés, et le compte sévère qu'il nous demandera un jour.

Ces paroles, *à chacun selon son habileté*, ne marquent pas qu'il y ait dans nous des dispositions naturelles qui nous fassent mériter les dons de Dieu ; elles signifient seulement que Dieu, maître de ses dons, ne les distribue pas toujours également à tous, mais aussi qu'il n'exige pas de tous la même perfection.

J'eusse retiré avec interêt, etc. Le Seigneur n'approuve point ici la conduite des juifs, qui tiraient de gros intérêts des sommes qu'ils prêtaient aux étrangers ; le maître prétend seulement confondre ce servi-

teur insolent et paresseux qui avait osé le blâmer.

Ce qu'il semble avoir. C'est qu'en effet on n'est pas, en quelque manière, censé posséder un bien dont on ne fait aucun usage.

RÉFLEXIONS.

1° Durant l'absence de Jésus-Christ, et jusqu'à son dernier avènement, nous avons ses biens à faire valoir, c'est-à-dire, les dons de sa grâce qu'il nous a mérités par son sang, et qu'il nous ordonne de mettre à profit durant notre vie.

La mesure des dons de Dieu n'est pas la même pour tous les hommes; mais nul homme ne manque des grâces nécessaires; Dieu s'accommode ordinairement aux qualités naturelles dans la disposition qu'il fait des dons de la grâce; mais ces qualités naturelles ne sont point un motif qui engage Dieu à nous distribuer ses grâces; ce sont cependant des dons de Dieu, dont nous devons tâcher de faire un bon usage, selon les moyens et les occasions que nous en avons.

Dieu ne demande pas que celui qui a

reçu moins de talents fasse pour sa gloire autant que celui qui en a plus reçu ; mais il exige que nous fassions valoir de notre mieux les talents qu'il nous a confiés, et que nous répondions par nos soins à la mesure de la grâce qu'il nous a donnée.

2° Jésus-Christ laisse quelquefois passer bien des années avant que de nous demander compte des talents qu'il nous a confiés ; mais il le demandera certainement un jour ; et, malgré sa longue absence, il connaîtra de tout le détail de notre administration. Ne nous rassurons pas sur sa longue patience, nous n'en serons que plus coupables si nous en avons abusé, et son jugement n'en sera que plus rigoureux.

Si dans ce moment il me fallait rendre compte à Dieu des talents qu'il m'a confiés, de toutes les grâces qu'il m'a accordées, où en serais-je ? Quel usage en ai-je fait ? Quel profit en ai-je retiré ? Pourrais-je lui présenter des mérites acquis, des vertus pratiquées ? Chaque jour il peut me tirer à son jugement, et me demander ce compte rigoureux de ses grâces ; c'est à moi d'y penser, de m'y préparer, ou plutôt de me

tenir prêt à tous les instants, de peur d'être surpris par l'arrivée de ce juge sévère.

3° On a grand tort de désirer, de demander plus de talents qu'on n'en a reçu; ce ne serait souvent que plus de dangers qu'on aurait à courir pour le salut, et un compte plus rigoureux qu'on aurait à en rendre à Dieu.

Ce lâche serviteur qui enfouit le seul talent qu'il a reçu, aurait-il mieux usé d'un plus grand nombre ? Ne nous plaignons donc pas d'avoir reçu peu de grâces : un seul talent peut nous suffire pour marquer notre fidélité à notre maître, et pour nous rendre agréables à ses yeux. Le tout, c'est d'en faire un saint et salutaire usage.

C'est une véritable menace que celle que fait Jésus-Christ, ou plutôt une terrible punition que celle qu'il exerce envers ce serviteur paresseux : qu'on lui ôte, dit-il, le talent qu'il avait, et qu'on le donne à celui qui en a dix. Ainsi voit-on souvent, pendant la vie, la grâce s'affaiblir et diminuer dans le chrétien lâche et indolent, tandis qu'on la voit croître et se fortifier dans le chrétien fervent et fidèle. Ainsi verra-t-on à la mort ce chrétien fidèle glorieusement

récompensé du bon usage qu'il aura fait des dons de son maître. Entrez, lui dira-t-il, dans la joie de votre Seigneur; tandis que ce chrétien infidèle, ce lâche serviteur, n'entendra prononcer sur lui qu'une sentence terrible de condamnation et de mort. Qu'on l'éloigne de ma présence, dira ce maître irrité, et qu'on le jette dans les ténèbres extérieures, où il n'y aura pour lui que des pleurs et des grincements de dents.

1° N'envions pas aux autres les grands talents qu'ils ont reçus de Dieu, mais imitons-les dans le saint usage qu'ils en savent faire; celui-là n'est pas le plus heureux qui reçoit le plus, mais celui qui a fait un bon usage de ce qu'il a reçu.

2° Craignons souverainement d'enfouir les talents que Dieu nous a confiés; un jour ils s'élèveraient contre nous pour nous condamner.

3° Ce ne seront jamais les grâces qui nous manqueront: heureux si nous pouvions nous répondre de ne jamais manquer à la grâce! Profitons de celles que nous avons, et Dieu nous en accordera de plus précieuses.

La parabole des ouvriers envoyés à la vigne.

S. Matth. ch. 20.

Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui de bon matin alla prendre à la journée des ouvriers pour sa vigne ; lorsqu'il eut fait marché avec eux à un denier d'argent par jour, il les envoya travailler. Etant sorti sur la troisième heure, il en vit d'autres sur la place qui ne faisaient rien, et il leur dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne, je vous donnerai ce qui sera convenable ; et ils y allèrent. Il sortit encore sur la sixième heure et sur la neuvième, et il en usa de même ; ensuite, vers la onzième heure, il sortit, et en ayant trouvé qui étaient là, il leur dit : Pourquoi demeurez-vous là tout le jour à ne rien faire ? Ils lui répondirent : C'est que personne ne nous a pris. Il leur dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne.

Or, le soir, le maître de la vigne dit à son receveur : Faites venir les ouvriers, et payez-les, en commençant par les derniers

jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étaient venus sur la onzième heure s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Ceux qui avaient été les premiers au travail s'étant aussi approchés, crurent qu'ils recevraient davantage ; mais ils ne reçurent eux-mêmes que chacun un denier ; en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille : ces derniers, disaient-ils, n'ont été qu'une heure au travail, et vous les avez payés autant que nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mon ami, répondit-il à l'un d'eux, je ne vous fais point de tort : n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui vous est dû et retirez-vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Est-ce que vous avez l'œil malin, parce que je suis bon? C'est ainsi que les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.

EXPLICATION.

Les juifs comptaient douze heures dans le jour, depuis le lever du soleil jusqu'au coucher. Ces heures étaient d'une durée inégale, selon la diversité des saisons. Ils partageaient aussi quelquefois le jour en

quatre parties, dont chacune renfermait trois heures : ils appelaient ces parties, Prime, Tierce, Sexte et None ; la première durait depuis six heures du matin jusqu'à neuf, et ainsi du reste.

Selon les sentiments des docteurs, Jésus-Christ, dans cette parabole prise à la lettre, marque la condamnation du corps de la nation des juifs, qui, ayant été appelés les premiers en différents temps et en différentes manières, ont toujours refusé la lumière, et en conséquence vient la substitution des gentils, qui, quoiqu'appelés les derniers, sont devenus les premiers dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire, dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Dans un sens moral, la parabole peut aussi s'entendre de la vocation des âmes aux différentes voies de la grâce, et de la substitution des uns plus fidèles à d'autres plus négligents qui se rendent indignes des dons de Dieu.

Le denier d'argent valait dix sous de notre monnaie ; c'est ce que gagnait ordinairement un homme de journée.

RÉFLEXIONS.

Dieu appelle tous les hommes sans exception à son royaume, et il leur donne à tous les moyens de salut; mais ils y répondent et en profitent différemment.

Les uns se rendent comme à la première heure; dès qu'ils ont l'usage de la raison, ils travaillent à la vigne du Seigneur, c'est-à-dire au salut de leur âme. Quel bonheur de consacrer ainsi les prémices de leur âge, et les plus belles années de leur vie, à l'unique chose qui les intéresse! Mais que ces âmes sont rares, et qu'il en est peu qui aient ce bonheur!

D'autres, appelés également au service de Dieu et à la pratique de la vertu, résistent, diffèrent, et ne se rendent à Dieu que dans un âge plus avancé, après avoir passé bien du temps au service du monde, perdu bien des années dans les amusements et les illusions de la vie, heureux d'ouvrir enfin les yeux sur les vanités et les dangers de ce monde séducteur, auquel ils s'étaient trop long-temps attachés!

Enfin d'autres ne reviennent à Dieu qu'à la fin de leur vie, et lorsqu'ils sont sur le

point de finir leur course. C'est une grande grâce que Dieu leur fait ; mais c'est une grâce qui tient comme du prodige ; et ce serait non-seulement la plus grande des imprudences, mais encore le plus funeste des aveuglements, d'attendre ainsi de se convertir, de compter sur un retour sincère à la fin de ses jours ; pour un à qui Dieu a accordé cette insigne faveur, mille autres ont été surpris et ont péri malheureusement par une impénitence réelle, en comptant sur une prétendue pénitence.

2° A la fin du jour, c'est-à-dire à la mort, Jésus-Christ nous appelle pour nous donner la récompense de notre travail ; mais c'est uniquement du travail fait à sa vigne, c'est-à-dire, des soins que nous avons donnés à notre âme, et des œuvres de salut que nous avons pratiquées ; tout autre travail, tout autre soin que l'on a pris dans la vie, est un travail et un soin perdu, s'il n'a pas été pris en vue du salut et de Dieu. Jésus-Christ est convenu avec nous de nous donner non-seulement un denier par jour, mais la gloire même au bout de la vie, qui n'est qu'un jour en comparaison de l'éternité. Personne n'aura droit de se plaindre et de

murmurer, parce que chacun recevra selon ses mérites; mais ce mérite est toujours l'effet de la grâce; et, dans les uns, c'est l'effet d'une plus grande grâce que dans les autres. De vieux pécheurs se défient quelquefois de la bonté de Dieu, comme si les entrailles de sa miséricorde étaient fermées. Ç'a été un grand malheur pour eux de différer si long-temps, mais ce serait un crime abominable de se jeter dans la défiance qui conduirait à un affreux désespoir. Tout ce qu'ils doivent faire, c'est, dans le peu de temps qui leur reste, de travailler avec plus de ferveur à cultiver la vigne qu'ils avaient négligée.

3° A la fin de la parabole, Jésus-Christ ajoute deux paroles bien consolantes pour les uns, et bien terribles pour les autres: les derniers, dit-il, seront les premiers, et les premiers deviendront les derniers. Hélas! que voit-on souvent dans le monde, et que verra-t-on surtout à la mort et à la fin des siècles? Des âmes qui paraissaient être spécialement appelées de Dieu, qui semblaient être les premières dans les vues de la providence, et qui, par leur faute, seront rejetées, méconnues et exclues du

royaume. Des pécheurs et des publicains qui précèderont les enfants dans le royaume céleste. Des païens et des idolâtres convertis à la foi, qui condamneront des chrétiens nés dans les splendeurs de l'Evangile. Des petits et des pauvres, qui, dans les idées du monde, étaient les derniers des hommes, assis dans les premiers rangs dans le ciel, préférablement aux riches et aux grands de la terre. Surtout des âmes comblées de grâces, qui semblaient devoir occuper les premiers rangs dans la maison du père de famille, qui à peine occuperont les derniers, et qui peut-être seront entièrement rejetées. O profondeur des jugements de Dieu! Tel qui mène aujourd'hui une vie sainte, se relâchera, s'éloignera de Dieu, et mourra peut-être dans le péché; et tel autre qui mène à présent une vie déréglée, se convertira, reviendra à Dieu, et mourra dans sa grâce.

Profitons donc de l'avis de l'Apôtre, espérons notre salut dans la crainte et le tremblement; évitons le monde et les occasions dangereuses; ne comptons jamais sur nous-mêmes, sur nos dispositions, défions-nous de nos propres forces, et ne mettons notre

confiance qu'en Dieu seul, et dans une fidèle coopération à sa grâce.

Parabole du serviteur injuste et cruel.

S. Matth. ch. 18.

Le royaume des cieux, dit Jésus-Christ, est semblable à un roi qui voulut se faire rendre compte par ses serviteurs de l'administration de ses biens. Quand les comptes furent ouverts, on lui présenta un serviteur qui lui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi payer, le maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants, tout son bien, et que la dette fût payée.

Le serviteur se jetant à ses pieds, le suppliait, et lui disait : patientez, donnez-moi du temps, et je vous paierai tout. Alors le maître en ayant pitié, le laissa aller, et lui remit toute la dette. Quand ce serviteur fut sorti, il rencontra un de ceux qui servaient avec lui, lequel lui devait cent deniers d'argent, et le tenant à la gorge, il l'étranglait, en lui disant : paie-moi ce que

tu me dois. Celui-ci se jetant à ses pieds, le suppliait, et lui disait : ayez patience, donnez-moi du temps, et je vous satisferai ; mais l'autre ne le voulut point, et alla le faire mettre en prison, jusqu'à ce qu'il eût tout payé.

Les autres serviteurs voyant ce qui se passait, en furent extrêmement affligés, et rapportèrent à leur maître tout ce qui était arrivé. Alors son maître le fit appeler, et lui dit : Méchant serviteur, je vous ai remis toute la dette, parce que vous m'aviez prié ; ne deviez-vous pas aussi avoir pitié de votre compagnon comme j'ai eu pitié de vous? Aussitôt ce maître en colère le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il eût entièrement acquitté toute la dette.

EXPLICATION.

Le fonds principal d'instruction que Jésus-Christ se propose dans cette parabole, c'est de nous montrer que comme Dieu use d'indulgence envers nous en nous pardonnant nos fautes, ainsi nous devons nous pardonner mutuellement nos offenses, et user d'indulgence les uns à l'égard des autres.

Cette parabole ne doit pas s'entendre indifféremment de la rémission entière de toutes les dettes. Un débiteur, quoiqu'en prison, peut bien trouver le moyen de payer toutes ses dettes, et ensuite être mis en liberté ; mais un pécheur condamné aux peines éternelles, n'a plus aucun moyen pour satisfaire, et en conséquence être délivré ; cela ne peut s'entendre que des peines du Purgatoire.

Chez les Juifs, les créanciers avaient la liberté de faire vendre leurs débiteurs insolvables, et de se payer de leur dette par le prix de la vente ; cet usage est aboli dans la loi nouvelle.

S'il s'agissait du grand talent, dix mille talents vaudraient près de trente millions de livres de notre monnaie ; s'il s'agit du petit talent des Hébreux, quelques-uns le réduisent à trente livres de notre monnaie ; dix mille talents feraient trois cent mille livres.

RÉFLEXIONS.

1° Nous sommes tous redevables envers Dieu de beaucoup de dettes, incapables par nous-mêmes d'y satisfaire. Quelle bonté

dans ce Dieu des miséricordes ! Le regret sincère de lui avoir déplu, le désir ardent de le satisfaire, tiennent lieu auprès de lui d'une véritable satisfaction : et, il suffit pour cela de prier avec cette humilité sincère et cette véritable douleur, qui remet au pécheur pénitent, au débiteur insolvable, ou en entier ou en partie, les dettes excessives dont il était chargé envers lui. Vous seul, ô mon Dieu ! pouvez être représenté sous cette aimable figure : pourrais-je désormais manquer d'attachement et de fidélité pour un maître tel que vous ? Si mes dettes sont immenses, votre miséricorde est infinie, et ma reconnaissance doit être sans bornes. Tant que je vivrai, cependant, je tâcherai d'acquitter mes dettes, et de satisfaire à votre justice : la bonté même dont vous usez envers moi, sera un nouveau motif qui animera ma vigilance et excitera mon ardeur.

2° Quelle cruauté, quelle inhumanité dans ce serviteur implacable envers son débiteur ! Nous en sommes indignés, nous blâmons, nous condamnons avec juste raison sa conduite ; c'est pourtant bien souvent une image trop ressemblante de la nô-

tre : après avoir éprouvé de la part de Dieu la plus grande indulgence, nous traitons nos frères avec la dernière rigueur. Dieu nous pardonne les plus grandes fautes ; il nous les pardonne au premier repentir sincère que nous en avons ; il nous les pardonne sans réserve et sans retour, et nous sommes inexorables pour les fautes légères que l'on commet à notre égard : nous exigeons des satisfactions marquées, et lors même que nous semblons pardonner, il nous reste souvent dans le cœur un fonds de froideur qui n'est guère différent de la haine. Pensons-nous bien que Dieu est en droit d'user envers nous de la même mesure dont nous aurons usé envers les autres ? Et s'il en use ainsi, quel sera notre sort et notre malheur ?

3° Pendant la vie nous pouvons, par le regret et la pénitence, obtenir le pardon de nos péchés et la rémission de leurs peines. Jésus-Christ nous rend maîtres, en quelque manière, de son sang et de ses mérites ; nous pouvons nous les appliquer, et par là racheter tous nos péchés ; mais si nous ne le faisons durant notre vie, à la mort nous devenons insolvables, du moins

pour les fautes grièves et mortelles. Être donc livré aux exécuteurs de la justice divine jusqu'à un entier paiement, c'est y être livré pour jamais. Quoi de plus juste, ô mon Dieu ! que celui qui, durant sa vie, a eu le cœur plein de ressentiment et de dureté pour ses frères, ne trouve dans vous, à la mort, que les sentiments de justice et de vengeance qu'il a mérités.

Pardonnez, et on vous pardonnera. Quel fonds de consolation pour les pécheurs et les plus grands pécheurs, s'ils savaient en profiter ! La miséricorde dont ils useront envers leurs frères, leur attirera toutes les miséricordes du Père céleste.

Parabole de la brebis égarée et de la drachme perdue.

S. Luc. ch. 13.

Comme les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre, les pharisiens et les scribes murmuraient, en disant : Cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux ; là-dessus il leur dit cette parabole :

Qui d'entre vous ayant cent brebis, s'il vient à en perdre une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée? Quand il l'a trouvée, il la met sur ses épaules avec joie, et dès qu'il est chez lui, il assemble ses amis et ses voisins, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. Je vous dis qu'il y aura de même plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Ou quelle est la femme qui, ayant dix pièces de monnaie, si elle en perd une, n'allume la lampe, ne balaie sa maison, et ne cherche partout avec soin jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée? Quand elle l'a trouvée, elle assemble ses amies et ses voisines, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la pièce que j'avais perdue: or, je vous le dis, parmi les anges de Dieu, on se réjouira de la conversion d'un pécheur.

EXPLICATION.

Les Scribes et les Pharisiens, jaloux et méchants, ne cessaient d'examiner, de censurer, de blâmer la conduite de Jésus-Christ, de ce qu'il recevait les pécheurs et les publicains, et de ce qu'il s'entretenait avec eux. Le Sauveur propose ces deux paraboles, pour faire taire ces langues envenimées, et pour prévenir les mauvaises impressions que leurs discours pouvaient produire sur les esprits. Nous y trouverons aussi les instructions les plus salutaires et les plus consolantes.

RÉFLEXIONS.

1° Quelle bonté, quelle tendresse dans Jésus-Christ! Pouvait-il nous marquer, sous des figures plus sensibles, la compassion qu'il a du pécheur qui s'égare, l'empressement qu'il a de le ramener, la joie qu'il ressent quand il en a triomphé par sa grâce. Ce bon Pasteur s'aperçoit qu'une de ses brebis s'est égarée; aussitôt il se met à courir après elle; il court à travers les ronces et les épines, il court sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, et

quand il a eu le bonheur de la trouver, loin de la maltraiter, il la charge sur ses épaules, il la ramène comme en triomphe au bercail, il s'estime heureux de l'avoir retrouvée. Tels sont ses tendres sentiments à l'égard du pécheur qui revient à lui par la pénitence ; comme il l'a recherché avec empressement, il le reçoit avec bonté, il en témoigne sa joie, il veut que tous les anges prennent part à ses sentiments. Ce n'est qu'un pauvre pécheur qui revient à lui, et on dirait que c'est un nouveau royaume qu'il a acquis ; il veut que tout le Ciel en témoigne son allégresse, et fasse une espèce de fête pour célébrer cet heureux retour. Bonté de Dieu, que vous êtes grande envers tous ! Miséricorde de Dieu, que vous êtes ineffable envers les pécheurs pénitents ! La brebis pouvait se perdre elle-même par ses égarements, mais elle ne pouvait se retrouver, si vous ne l'aviez recherchée.

2° Mon Dieu, que je reconnais bien mon portrait dans cette brebis égarée ! Combien de fois me suis-je éloigné de vous ! combien de fois ai-je quitté votre bercail pour courir dans les sentiers de l'iniquité ! Et une

fois éloigné de vous, dans quels égarements nouveaux n'ai-je pas donné, me laissant entraîner par mes passions malheureuses, me laissant séduire par un monde trompeur; tombant de crime en crime, d'abîme en abîme, et allant en aveugle me précipiter dans le comble de tous les malheurs!

Hélas! si vous n'aviez pas eu pitié de moi, tendre Pasteur; si vous n'aviez pas couru après moi, n'aurais-je pas été malheureusement dévoré des loups? Ne serais-je pas devenu la triste victime de mes passions? Cependant dans le fort même de mes égarements, avec quel empressement ne m'avez-vous pas recherché! avec quelle patience ne m'avez-vous pas attendu! Quand j'ai enfin pensé à revenir à vous, avec quelle bonté ne m'avez-vous pas reçu! jusqu'à me combler de nouvelles grâces, jusqu'à me faire goûter des consolations ineffables dans mon retour, jusqu'à me faire regarder le jour de ma conversion comme le plus heureux de mes jours! Encore une fois, grand Dieu, que vous êtes ineffable dans les effusions de votre miséricorde! et ne serais-je pas un monstre d'ingratitude, si jamais je venais à m'éloigner de vous, et à contrister de nouveau votre cœur?

3° Mais enfin, peut-on demander ici, d'où peut venir cette grande joie que cause dans le Ciel la conversion d'un pécheur; joie que le Sauveur lui-même dit être plus grande que celle que donne la persévérance des quatre-vingt-dix-neuf justes qui ne se sont jamais écartés des voies du salut? Est-ce donc que la brebis revenue au bercail est plus chère pour s'être long-temps égarée? Est-ce que le pécheur pénitent est plus digne de faveurs pour avoir mérité de sévères châtiments? Non, sans doute, mais c'est que la joie du recouvrement se mesure sur la douleur de la perte. Un juste persévérant mérite une estime constante, et cause une satisfaction toujours égale; au contraire, un pécheur converti fait cesser des regrets, il essuie des larmes, il semble donner une joie qui paraissait devoir être toujours éteinte. Le juste n'a point mis en peine sur mon sort, on tremblait sur celui du pécheur: quelle consolation de le voir comme ressuscité!

Ah! si nous avons eu le malheur d'affliger le bon Pasteur par notre égarement et notre fuite, procurons-lui une douce consolation par notre pénitence et notre retour;

par nos larmes, faisons tarir celles que nous lui avons fait verser ; par la componction de notre cœur, fermons la plaie que nous avons faite à son cœur adorable ; mais surtout une fois revenons à lui, une fois rendus heureusement au bercail, ne nous en éloignons jamais ; tenons-nous-y fidèlement attachés jusques à la mort, et ne nous exposons pas de nouveau à la fureur des loups, et par là même à notre perte et à notre malheur.

Recevez, Seigneur, cette brebis infidèle, mais pénitente, et conservez-la à jamais dans le bercail où vous l'avez heureusement ramenée.

Parabole des deux débiteurs, à l'occasion de la femme pécheresse.

S. Luc, ch. 7.

Un Pharisien pria Jésus de manger avec lui ; le Sauveur étant entré, se mit à table. Alors une femme qui était reconnue pour pécheresse, sachant qu'il était là, apporta un vase plein d'une liqueur odoriférante,

et se tenant derrière, aux pieds de Jésus, elle commença par lui arroser les pieds de ses larmes; elle les essuyait avec ses cheveux, elle les baisait, et les oignait de ses parfums.

Le Pharisien la voyant, disait en lui-même: Si cet homme était en effet un prophète, il saurait sans doute quelle est celle qui le touche, et que c'est une femme pécheresse.

Jésus prenant la parole, lui dit: Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Maître, parlez, répondit-il. Un certain créancier avait deux débiteurs; l'un lui devait cinq cents deniers d'argent, et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à l'un et à l'autre la somme qu'ils devaient. A votre avis, lequel des deux l'aime davantage? Je pense, répond Simon, que c'est celui à qui il a remis une plus grosse somme. Vous avez bien jugé, dit Jésus; et se tournant vers la femme, il dit à Simon:

Voyez-vous cette femme? Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds, elle les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés

avec ses cheveux ; vous ne m'avez point donné le baiser, et depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de baiser mes pieds ; vous ne m'avez point répandu d'huile sur la tête, et elle a répandu sur mes pieds une liqueur odoriférante.

C'est pourquoi je vous le dis : beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on remet moins, aime moins. Après cela, il dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis.

Ceux qui étaient à table avec lui commencèrent à dire en eux-mêmes : qui est donc cet homme-ci qui même remet les péchés ? Et Jésus dit à cette femme : Votre foi vous a sauvée, allez en paix.

EXPLICATION.

Jésus-Christ, dans cette parabole, a voulu, d'une part, spécialement recommander la compassion et la douceur envers les pécheurs ; et de l'autre, condamner la trop grande rigueur avec laquelle on les juge quelquefois.

C'était la coutume des Juifs et des Orientaux de donner le baiser à ceux qu'ils recevaient chez eux, de leur laver les pieds, sur

tout s'ils venaient de loin, et d'employer pendant le repas des essences et des parfums.

Lequel l'aime davantage ? Les interprètes croient que l'amour pouvant être également et la cause et l'effet du pardon qu'on nous accorde, Jésus-Christ a pu conclure également ou le plus grand amour du plus grand bienfait, ou le plus grand bienfait du plus grand amour

RÉFLEXIONS.

1° En méditant cette parabole, entrons dans les sentiments de saint Grégoire : Pour moi, dit ce saint pape, lorsque je considère cette sainte pénitente, j'ai plus d'envie de pleurer que de parler ; car est-il un cœur assez insensible, assez dur pour n'être pas touché et attendri par ses larmes ? Elle considère ce qu'elle a fait, et elle ne met point de bornes à ce qu'elle doit faire. Que doit-on penser de la douleur d'une âme qui n'a point de honte de pleurer au milieu de la solennité d'un festin ? Ayant une honte extrême d'elle-même au fond de son cœur, elle ne voit rien au dehors dont elle puisse rougir ; elle vient généreusement consacrer à la gloire de Dieu tout ce qu'elle avait cri-

minellement employé à sa vanité et à ses désordres.

Pour être vraiment pénitents, il n'est pas nécessaire pour nous de verser autant de larmes qu'en a versées cette femme; mais, ce qui est absolument nécessaire, c'est de renoncer, comme elle, aux objets, aux occasions du péché, et de réparer, autant qu'il est en nous, les funestes effets et les scandales que le péché peut avoir causés.

2° Admirons d'un côté la bonté avec laquelle Jésus-Christ prend en main la cause de cette pauvre pécheresse; comme il voit la sincérité de sa pénitence, il la défend, il fait son éloge, il approuve son empressement et son zèle; il la justifie enfin, et il la renvoie en paix. Quelle gloire pour elle d'avoir pour panégyriste la vérité même! quel bonheur de recevoir l'assurance de son pardon de la bouche de son juge et de son Sauveur!

Il fallait que la douleur de Madeleine fût bien vive, et son amour bien ardent, pour mériter un pardon si prompt et si entier. Miracle du divin amour, qui, de la plus vile et la plus méprisable des femmes, en fait dans un moment un modèle de pénitence

et l'objet de la tendresse d'un Dieu ! Allumez, ô mon Dieu ! ce feu divin dans mon cœur, afin qu'il le purifie de toutes ses taches, et qu'il le consacre sans réserve à votre service.

3° C'est encore une leçon bien importante, que celle que Jésus-Christ nous donne dans la personne du pharisien scandalisé du pardon accordé à la pécheresse : les ministres de Jésus-Christ doivent, sans doute, instruire, corriger, éprouver les pécheurs, et s'assurer, autant qu'il est en eux, de leurs dispositions ; mais, parmi les ministres de ce Dieu de la paix, il en est quelquefois à qui rien ne paraît tant déplaire que ces touchantes et consolantes paroles du Sauveur : *Allez en paix, vos péchés vous sont remis* : ils ne les prononcent, ce semble, qu'à regret ; ils les regardent comme un blasphème dans la bouche de ceux qui, à l'exemple de leur divin Maître, touchés de la douleur et de la ferveur des pénitents, les trouvent absous et consolés. Il est vrai que ces saintes et efficaces paroles ne peuvent être prononcées avec trop de précaution, d'examen et de prudence, et que les vrais pénitents, quelque espèce de droit

qu'ils semblent avoir à l'absolution qu'ils demandent, ne doivent se plaindre ni des épreuves que l'on met à la sincérité de leur retour, ni des sages délais qu'on apporte à leur réconciliation : cette espèce de sévérité est souvent dans les ministres un effet de la charité ; cependant ces délais et ces épreuves doivent avoir un terme ; les porter au-delà de leurs justes bornes, c'est bien moins fournir aux pénitents un moyen de conversion, qu'un motif de découragement et une occasion de rechute. En ce point, comme en tout le reste, les extrémités sont vicieuses, et semblent presque également condamnables. Les pénitents doivent demander au Seigneur l'esprit de componction et d'humilité, et les confesseurs celui de prudence et de charité ; les uns et les autres ne se conduire que selon l'exemple de Jésus-Christ et les règles de l'Evangile.

Parabole du Samaritain.

S. Luc, ch. 10.

Un docteur de la loi, interrogeant Jésus-Christ, lui dit : maître, que ferai-je

pour posséder la vie éternelle ? Jésus lui répondit : que dit la loi, et qu'y lisez-vous ? Il repartit : vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même. Vous avez bien répondu, lui dit Jésus ; faites cela, et vous vivrez.

Mais lui, voulant se faire passer pour homme de bien, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ? Sur quoi Jésus prenant la parole : Un homme, dit-il, qui allait de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, et qui, après l'avoir chargé de coups, le laissèrent à demi-mort. Il arriva par hasard qu'un prêtre prenait le même chemin ; il vit cet homme affligé, et passa outre. De même, un lévite étant près de là, et l'ayant vu, passa aussi et continua son chemin.

Mais un Samaritain qui faisait voyage, vint jusqu'à lui, et le voyant dans cet état, il fut touché de compassion. Il s'en approcha et banda ses plaies, après y avoir versé de l'huile et du vin ; il le mit ensuite sur son cheval, le mena à une hôtellerie, et prit soin de lui. Le jour suivant, il tira de

sa bourse deux deniers d'argent qu'il donna à l'hôte, en lui disant : ayez soin de cet homme, et tout ce que vous avancerez pardessus, je vous le rendrai à mon retour.

Qui de ces trois vous semble avoir été le prochain de l'homme tombé entre les mains des voleurs ? C'est, répondit le docteur, celui qui l'a traité charitablement. Sur quoi Jésus lui dit : allez, et faites-en de même.

EXPLICATION.

Cette parabole est tout entière sur la charité envers le prochain. Vertu essentielle, dont Jésus-Christ nous trace tout à la fois les motifs, l'objet et les règles. Toute la suite de la parabole porte avec elle-même son explication. On a déjà dit que le denier d'argent valait dix sous de notre monnaie.

RÉFLEXIONS.

1° Jésus-Christ nous montre d'abord l'obligation où nous sommes d'exercer la charité envers le prochain. Ce qu'il nous enseigne ici par exemple, il l'établit dans toutes les pages de son Evangile : *Aimez-vous les uns les autres; aimez-vous mutuellement comme je vous ai aimés; donnez à*

celui qui vous demande ; faites du bien aux autres, et vous serez les enfants du Très-Haut ; soyez miséricordieux envers vos frères, comme votre Père céleste est miséricordieux envers vous ; surtout n'ayez entre vous ni haine, ni aversion, ni rancune ; et si vous savez que votre frère a quelque chose contre vous dans le cœur, quand vous seriez au pied des autels pour offrir le sacrifice, laissez le sacrifice et l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère.

Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent et qui vous persécutent ; celui qui n'aime pas son prochain est dans un état de mort. Telles sont ces maximes sur la charité.

Ainsi obligation étroite et sous peine de damnation :

Obligation universelle, et qui s'étend à tout et à tous ;

Obligation constante, perpétuelle et de tous les temps ;

Obligation, en un mot, si essentielle, qu'elle distingue le chrétien de celui qui ne l'est pas, ou qui n'en a que le nom : en cela consiste la loi et les prophètes.

2° Dans cette parabole, Jésus-Christ nous

montre quel est le prochain envers qui nous devons exercer la charité. Ce n'est pas sans raison qu'il met ici un Samaritain ; on sait l'animosité, l'antiphatie qu'il y avait entre les Juifs et les Samaritains ; ils avaient moins de commerce les uns avec les autres, qu'ils n'en avaient avec les infidèles. Si donc Jésus-Christ introduit ici ce Samaritain, c'est pour faire mieux comprendre que l'amour du prochain doit s'étendre généralement sur toutes sortes de personnes ; Grec et Romain, Scythe et Barbare, riche et pauvre, grand et petit, rien n'est étranger à la charité, tout est cher à la religion ; les ennemís mêmes sont chers au chrétien. S'il est animé du sentiment de la foi, un chrétien n'a d'autres ennemis que lui-même et ses péchés. Qu'il regarde comme son prochain tous les hommes qui sont dans l'univers. Enfants d'un même père, ils ne doivent avoir entr'eux qu'un cœur et qu'une âme ; ils doivent s'aimer en ce monde, puisqu'ils sont destinés à s'aimer éternellement dans l'autre. Ce n'est pas que la charité ne reconnaisse différents degrés parmi ceux qu'elle embrasse ; mais tous, sans exception, doivent avoir part à ses sentiments.

3° Enfin, dans cette parabole, Jésus-Christ nous enseigne surtout bien expressément la manière dont nous devons exercer la charité envers le prochain. Considérons attentivement ce Samaritain charitable, tout ce qu'il fait en faveur de cet homme affligé, et admirons le beau modèle qu'il nous présente en ce point. Il est touché de compassion sur cet infortuné; il s'approche de lui, il bande ses plaies, il le transporte dans un lieu où il puisse le faire traiter; il n'épargne ni soins, ni dépense pour le soulager et le guérir; il prend toutes les mesures nécessaires pour ne le laisser manquer de rien : il ne met point de bornes à sa charité. Je vous rendrai, dit-il à l'hôte, tout ce que vous avancerez. Quel sujet de honte et de confusion pour le lévite et le prêtre, en apprenant ce que le Samaritain avait fait! Mais surtout quel modèle pour nous, chrétiens, si nous le sommes de cœur et d'esprit!

Apprenons ce que la charité nous ordonne de faire pour notre prochain. Nous devons l'aimer, l'aimer sincèrement et de cœur, comme notre frère en Jésus-Christ; nous devons supporter son humeur, excu-

ser ses défauts, compatir à ses faiblesses; nous devons surtout, selon nos moyens, l'aider dans ses besoins, le soulager dans ses maux, le secourir dans son indigence, le consoler dans ses afflictions; en un mot, le traiter comme nous voudrions qu'il nous traitât, si nous étions nous-mêmes dans l'état où il se trouve. Ne regardons pas ce qu'il en coûte pour remplir ces devoirs, mais regardons la récompense que Jésus-Christ promet à ceux qui les auront fidèlement et constamment remplis. *Venez, les bien-aimés de mon Père*, nous dira-t-il un jour : *j'ai eu faim, et vous m'avez rassasié; j'ai eu soif, et vous m'avez désaltéré, etc.; entrez dans le royaume qui vous est préparé.*

Parabole du mauvais Riche et du Lazare.

S. Luc, ch. 16.

Il y avait un homme riche qui s'habillait de pourpre et de fin lin; tous les jours il dînait splendidement, et ses repas étaient

autant de magnifiques festins. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare, étendu à la porte du riche ; il était couvert d'ulcères ; et manquait de tout : dans sa misère il eût bien désiré se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche ; mais on lui refusait ce faible secours, et on le livrait aux chiens, qui venaient ensuite lécher ses plaies.

Cependant ce pauvre vint à mourir, et les anges le portèrent dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et l'enfer fut son tombeau. Au milieu des tourments, levant les yeux, il vit de loin Abraham, et Lazare reposant dans son sein. Père Abraham, s'écrie-t-il, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour rafraîchir ma langue ; car je souffre de cruels tourments dans ces flammes.

Mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous que vous avez été comblé de biens durant votre vie, et que Lazare a eu tous les maux en partage ; maintenant il est consolé, et vous êtes dans les souffrances. D'ailleurs il y a un chaos immense entre vous et nous ; en sorte que ceux qui sont

ici ne peuvent aller à vous, ni ceux qui sont avec vous ne peuvent venir jusqu'à nous.

Du moins, père Abraham, dit-il, je vous prie d'envoyer dans la maison de mon père, afin qu'on avertisse mes frères (car j'en ai cinq), de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourments.

Ils ont Moïse et les Prophètes, répondit Abraham; qu'ils les écoutent. Non, père Abraham, répliqua-t-il; mais si quelqu'un des morts retourne à eux, ils feront pénitence. Abraham lui dit : S'ils n'écoutent point Moïse et les Prophètes, ils ne croiront pas non plus, quand même quelqu'un des morts ressusciterait.

EXPLICATION.

Plusieurs interprètes ont cru que ce récit était une histoire véritable, et non une simple parabole. Plusieurs autres ont pensé le contraire. Du moins on ne peut douter que le discours du mauvais Riche avec Abraham ne soit une parabole. Jésus-Christ nomme le Lazare, il est vrai; mais il a pu donner ce nom à un pauvre abandonné des hommes, et qui n'a pour appui que Dieu seul.

Par le sein d'Abraham on ne peut pas entendre ici le paradis proprement dit, mais un lieu de paix et de repos, où les âmes justes attendaient le repos éternel.

L'âme d'Abraham était encore avec celle des anciens patriarches dans les limbes des Pères; leurs âmes ne montèrent au Ciel que le jour de l'ascension de Jésus-Christ. Ce lieu séparé du purgatoire et de l'enfer, était, selon l'opinion commune, vers le centre de la terre.

Le but de cette parabole est de faire craindre aux riches le criminel abus de leurs richesses, et de consoler les pauvres et les affligés dans le sein de leur indigence et de leur misère.

RÉFLEXIONS.

1° Considérons d'abord quel a été le sort du mauvais Riche durant sa vie : il vivait au milieu de son peuple dans le luxe et l'abondance de tout; l'écarlate et les étoffes les plus précieuses étaient son vêtement; sa table était tous les jours servie avec délicatesse et magnificence; les jeux, les amusements, les parties de plaisir faisaient toute son occupation. Palais superbe, nom-

breux domestique, ameublement précieux, compagnie choisie, tout cela est doux et désirable, si tout cela pouvait durer toujours; mais enfin il faut mourir, il faut tout quitter. Ce riche mourut en effet, il sortit de ce monde; et l'enfer devint son tombeau; voilà le terme funeste où conduit l'abus des richesses et des plaisirs de la vie.

Mais enfin, disent quelquefois les mondains, quels crimes commettait donc ce Riche pour être ainsi condamné à des tourments éternels? C'est une vie molle, il est vrai; mais encore en quoi est-elle donc si coupable? En quoi? c'est qu'elle est directement opposée à l'Evangile, qui exige de nous l'abnégation de nous-mêmes, et la mortification de nos sens; c'est qu'elle est contraire à l'exemple de Jésus-Christ, dont la vie n'a été que croix et que souffrances; c'est qu'elle amollit le cœur et le met hors d'état de résister aux tentations, pour peu qu'elles soient dangereuses; c'est qu'elle empêche de remplir les devoirs de l'état, et en fait négliger les obligations. Quelle était donc la vie de ce Riche du siècle? Vanité et amour du luxe, mollesse et amour du plaisir, dureté et insensibilité cruelles

à l'égard des pauvres, oubli de Dieu et de son salut. Enfin, la dernière heure arriva, il fut arraché de ces funestes richesses, son corps fut porté dans le tombeau, et son âme ensevelie dans les enfers ; terme fatal où vont aboutir les impies, juste punition d'une vie de plaisirs et de crimes.

2° Considérons à présent quelle était d'une autre part la vie de Lazare : ce pauvre mendiant demeurait couché à la porte du mauvais Riche, il était plein d'ulcères et couvert de plaies, manquant de tout ; il souffrait chaque jour tout ce que l'indigence et la pauvreté ont de plus triste et de plus sensible ; c'eût été pour lui un soulagement de se nourrir des miettes qui tombaient de la table de ce Riche voluptueux : mais dans les maisons des maîtres impitoyables, les domestiques prennent bientôt leurs sentiments, et imitent leur dureté ; aucun n'avait compassion de Lazare, personne ne pensait même à lui procurer ces misérables restes ; tout le secours qu'il avait, c'est que les chiens venaient lécher ses ulcères.

Lazare dans ce triste état eut patience ; il adora les desseins de Dieu, il lui offrait

ses souffrances en esprit de soumission ; il attendait la fin de ses peines, et il espéra la récompense ; il mourut enfin dans le sein de sa misère et de sa résignation ; les Anges qui assistèrent à sa mort reçurent ses derniers soupirs, et portèrent en triomphe son âme dans le sein d'Abraham, où elle fut reçue parmi les pieux Israélites au lieu du repos et dans l'attente de la béatitude consommée : juste récompense de tant de travaux soutenus avec tant de constance.

3° Cependant le mauvais riche, du sein des tourments où il était condamné, lève les yeux en haut ; il voit de loin Lazare reposant dans le sein d'Abraham. Quel spectacle pour lui ! quels regrets dans cette différence de sort ! Lazare jouissant de la plus douce paix, et lui livré à toute l'horreur des tourments. Père Abraham, s'écrie-t-il du milieu des flammes, soyez touché de mon état ; envoyez Lazare pour me secourir. Et que demande-t-il ? que Lazare trempe dans l'eau l'extrémité de son doigt, et qu'il vienne le reposer sur sa langue desséchée et brûlée, pour le désaltérer ; une goutte d'eau, c'est tout ce qu'il désire, lui qui avait tout en abondance, et qui avait tout

refusé à ce pauvre Lazare dans ses souffrances. C'est peu que ce qu'il demande ; ce peu lui est refusé. Non, lui répond Abraham, un chaos immense nous répare à jamais ; nous n'irons point à vous, vous ne pourrez venir à nous. Une fois qu'on est précipité dans ce séjour de tourments, on y est pour toujours ; il n'y a plus ni retour, ni rémission, ni pardon dans les enfers, le sort et le malheur sont fixés pour toujours, *in inferno nulla est redemptio.*

Ah ! du moins, continue le mauvais Riche, envoyez Lazare à mes frères, pour les avertir de ce qu'on souffre ici de supplices, afin qu'ils n'aient pas le malheur de s'y précipiter comme moi, et d'augmenter mes tourments. Non, non, répond encore Abraham, ils ont Moïse et les prophètes, s'ils ne les écoutent pas, ils n'ajouteraient pas plus de foi aux morts qui ressusciteraient.

Voilà bien la disposition des impies et des incrédules ; ils voudraient des apparitions ; ils demanderaient des prodiges ; ils n'en verront pas ; et quand ils en verraient, ils ne croiraient pas ; ce ne serait pas aujourd'hui, non plus qu'au temps de Jésus-Christ, une apparition miraculeuse qui con-

vertirait certains esprits prétendus forts, et véritablement faux, que les plus puissants motifs de crédulité n'ont pu soumettre au joug de la foi, parce que leurs cœurs sont dominés par les passions.

Et d'ailleurs, quand un mort reviendrait de l'autre monde, que pourrait-il leur dire ? qu'on y subit les effets d'un jugement terrible, qu'on y souffre les plus horribles tourments, que ces tourments ne finiront jamais. Mais la foi n'enseigue-t-elle pas toutes ces vérités ? Nous savons assez ce que nous devons faire et ce que nous devons craindre : ce ne sont donc pas les pensées de l'esprit qu'il faut éclairer ; ce sont les passions du cœur qu'il faudrait dominer.

Riches et heureux du siècle, craignez le danger, la contagion et l'abus des richesses, et détachez-vous-en de cœur et d'esprit.

Pauvres et affligés de ce monde, consolez-vous dans l'attente d'un meilleur sort, et espérez-le de Dieu.

Hommes, qui que vous soyez, pensez au terme où vous irez aboutir, et préparez-vous-y sans délai.

Parabole de deux hommes, dont l'un bâtit sur de bons fondements, et l'autre sans fondements.

S. Luc, ch. 6.

Tout homme qui est bon, dit Jésus-Christ, tire de bonnes choses du bon fonds de son cœur; et le méchant en tire de mauvaises d'un méchant fonds. Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, tandis que vous ne faites pas ce que je vous dis? Je vais vous montrer à qui est semblable tout homme qui vient à moi, qui entend mes discours, et qui les met en pratique. Il est semblable à un homme qui bâtit une maison, et qui, après avoir creusé bien avant, mit les fondements sur la pierre ferme : les eaux s'étant débordées, la rivière donna impétueusement contre la maison, et ne la put ébranler, parce qu'elle était fondée sur le roc. Mais celui qui entend mes discours et qui ne les met pas en pratique, est semblable à un homme qui bâtit, sans fondements sa maison sur la surface de la terre;

la rivière donna avec violence contre la maison : elle tomba aussitôt, et ne laissa que de grandes ruines.

Toute la parabole est une explication d'elle-même.

RÉFLEXIONS.

1° C'est du cœur que procèdent les bonnes ou mauvaises actions, et un jour elles seront dévoilées. Au jour du jugement, dit saint Chrysostôme, les bouches se tairont et les actions parleront; aujourd'hui la bouche parle dans la prière, mais en vain parle-t-elle, si le cœur ne parle, et si la conduite ne soutient les paroles et les discours. Plusieurs auront bien parlé, bien projeté, mais n'auront point agi; et leurs discours, leurs projets périront avec eux. Plusieurs auront donné les bons avis, les avertissements salutaires, et ne les auront point suivis; plusieurs auront commencé, auront fait quelques pas, quelques progrès dans les voies de la piété, et n'auront pas continué leur course, et ils n'arriveront point au terme, ce n'était donc pas assez d'écouter la parole de Dieu, il fallait la suivre; ce n'était pas assez de projeter, il fallait exé-

cuter ; ce n'était pas assez de bien commencer, il fallait continuer. Tout cela signifie que c'est sur le cœur qu'il fallait agir ; si le cœur avait été bien réglé, tout le reste se serait soutenu.

2° Dans l'affaire du salut, bien des personnes ne bâtissent pas sur la pierre ferme, souvent elles s'appliquent à l'accessoire et négligent le principal ; elles s'attacheront à des observations légères, à des pratiques purement extérieures : prières nombreuses, visite des églises, visite des malades ; tout cela est louable, tout cela est saint ! mais parce que ces personnes ne se seront pas adonnées à la pratique des vertus solides et intérieures, à la mortification des passions, à l'exercice de l'humilité, de la patience, de l'abnégation de soi-même, leur prétendue piété n'aura rien de solide et de constant ; à la première tentation un peu violente qui surviendra, à la première occasion dangereuse qui se présentera, au premier orage, à la première tempête qui s'élèvera, tout l'édifice de leur vertu sera renversé et tombera en ruine.

Parmi les pratiques de piété, il fallait ne pas négliger les unes, mais il fallait encore

plus s'appliquer aux autres ; sans quoi tout l'ouvrage se démentira, parce qu'on n'aura bâti que sur le sable, et que les fondements auront manqué. L'édifice du salut doit être éternel ; s'il n'est établi sur des fondements inébranlables, il ne saurait subsister.

3° Au contraire, si nous élevons un édifice appuyé sur la pierre ferme, sur l'exercice des vertus solides, il sera supérieur aux évènements et aux revers. C'est ce qui arrive à tout homme juste. Cet homme sage avait toujours mené une vie chrétienne ; le vent des tentations l'a violemment agité durant cette vie ; la mort, comme un orage, l'a subitement entraîné ; qu'a-t-elle renversé chez lui ? quel mal a-t-elle pu lui causer ? L'édifice de sa sainteté subsiste. Les justes, dit le Sage, ont paru mourir aux yeux des insensés ; leur sortie de ce monde a paru comme un malheur ; cependant leur âme est en paix ; malgré la violence de tous les orages, ils sont arrivés au port du salut, et leur bonheur, établi sur l'immutabilité de Dieu même, subsistera à jamais.

Voulons-nous donc que l'édifice de notre sanctification soit assuré, donnons-lui des fondements solides, bâtissons sur la

pierre ferme, établissons notre ouvrage sur les ruines de la vanité, de la sensibilité, de l'amour-propre, de tout ce qui flatte la nature et les sens ; alors on pourra, à juste titre, appliquer à notre âme les paroles de Jésus-Christ, *fundata erat super petram.* Que tous les vents, tous les orages, toutes les tempêtes s'élèvent; ils la trouveront inébranlable et hors d'atteinte à tous leurs efforts.

Parabole du figuier stérile.

S. Luc, ch. 13.

Un homme qui avait un figuier planté dans sa vigne, vint y chercher du fruit, et n'en trouva point : vous voyez, dit-il au vigneron, que depuis trois ans je viens chercher du fruit à ce figuier, et que je n'en trouve point; coupez-le donc, pourquoi occupe-t-il encore inutilement ce terrain ?

Seigneur, lui répondit le vigneron, laissez-le encore une année, jusqu'à ce que j'aie remué la terre tout autour, que j'y aie mis du fumier ; et s'il porte du fruit... sinon, vous le couperez.

EXPLICATION.

L'homme qui a planté le figuier, c'est Jésus-Christ; la vigne où il l'a planté, c'est son église; le figuier planté, c'est l'image de ceux qui ont été appelés à la foi; les fruits que le maître demande, ce sont les bonnes œuvres qu'ils doivent pratiquer; la menace faite de couper le figuier stérile, c'est l'annonce de la peine que subiront ceux qui n'auront pas pratiqué ces œuvres.

Et s'il porte du fruit.... Pour rendre le sens complet, il faut sous-entendre : *vous le laisserez sur pied*, ou quelque chose de semblable.

RÉFLEXIONS.

1° Nous pouvons nous regarder comme des arbres qui étaient non-seulement stériles et infructueux par eux-mêmes, mais encore qui étaient gâtés et corrompus par le péché originel. Dieu par son infinie miséricorde nous a transplantés dans le champ fertile de son Eglise; il nous y a cultivés de sa main, il nous a souvent arrosés de l'abondance de ses grâces : lumières intérieures, instructions touchantes, exemples

édifiants, fréquentation des sacrements, remords salutaires, tout a été employé pour faire fructifier cette plante, et la mettre en état de répondre à l'attente du Père de famille. Ah ! s'il avait opéré en faveur de Tyr et de Sidon les prodiges qu'il a opérés en notre faveur, Tyr et Sidon auraient produit des fruits de pénitence et de conversion.

Rappelons tout ce que Dieu a fait pour notre sanctification, depuis que par la grâce du baptême il nous a transplantés dans sa vigne ; quel droit n'a-t-il pas d'exiger les fruits de ses soins et de toutes ses grâces ?

Or, où sont ces fruits de salut que nous avons portés ? où sont les vertus que nous avons pratiquées ? où sont les bonnes œuvres que nous avons faites ? où sont enfin les mérites que nous avons acquis pour le Ciel ?

Combien y a-t-il de temps que Jésus-Christ cultive en nous ce figuier transplanté et arrosé de tant d'influences célestes ?

Et combien y a-t-il de temps que nous trompons son attente ? Non-seulement depuis trois ans il attend ces fruits de salut, mais pour plusieurs d'entre nous il y a

déjà les dix, les vingt, les trente années que nous occupons inutilement un terrain précieux, que d'autres, à notre place, auraient couvert de productions fructueuses. Quelle bonté, quelle patience de votre part, ô mon Dieu ! et quelle injustice, quelle ingratitude de la nôtre !

En mon particulier, mon Dieu, puis-je ignorer ce que vous avez fait pour moi, et les grâces dont vous m'avez comblé ? Quels fruits n'aurais-je pas produits, si j'en avais profité comme je le devais, et comme votre grâce ne cessait de m'y engager !

2° Voici peut-être les derniers délais que Dieu nous accorde pour produire des fruits de pénitence ; peut-être était-il sur le point de porter l'arrêt contre nous, et de dire à la mort : Coupez, arrachez cet arbre stérile qui occupe depuis si long-temps cette terre. Les saints, nos protecteurs et patrons, la Reine des saints plus spécialement, se sont intéressés pour nous ; ils ont demandé et obtenu encore quelque temps, afin de nous donner le moyen de réparer le passé, et de produire les fruits de sanctification que nous devions avoir portés jusqu'à présent.

Si nous négligeons ce temps, si nous en abusons encore, la patience de Dieu se lassera, sa juste vengeance s'armera, la sentence sera portée sans délai et sans appel contre nous : coupez, coupez cet arbre infructueux, et jetez-le au feu ; il n'a que trop long-temps occupé la terre, et rendu inutiles tous les soins et tous les travaux, *succide, utquid terram occupat ?*

Ah ! Seigneur, j'ai à craindre un pareil arrêt après l'abus que j'ai fait de tant de secours et de tant de moyens de salut.

Je suis encore à temps de suspendre et d'éviter même la sentence, je puis encore réparer mes anciennes pertes, en profitant des nouvelles grâces que vous voudrez bien m'accorder ; j'y vais travailler dès cet instant, et y travailler avec la plus grande ardeur et la plus grande constance : daignez encore verser sur moi la céleste rosée, pour faire fructifier mes travaux, mon application et mes soins, afin que cet arbre qui vous a tant coûté de sueurs et de sang, ne soit pas condamné à jamais au feu, mais qu'il puisse un jour être employé à l'édifice de la céleste Jérusalem, selon les desseins de votre miséricorde et les vues de votre sagesse.

Parabole de la femme qui par la persévérance obtint l'effet de sa demande.

S. Luc, ch. 18.

Jésus enseigne par cette parabole qu'il faut toujours prier et ne point se désister, et il dit : Dans une ville se trouvait un certain juge qui ne craignait point Dieu, et qui ne tenait aucun compte des hommes. Une veuve qui était dans la même ville, venait à lui, disant : faites-moi justice de ma partie adverse. Il refusa long-temps de le faire; mais ensuite il dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu, et que je ne me soucie pas des hommes, cependant, parce ce que cette veuve m'importune, je lui rendrai justice, de peur qu'à la fin elle ne vienne me faire des reproches en face.

Ecoutez, continue Jésus, le discours de ce juge inique. Or, Dieu ne vengera-t-il pas ses élus qui jour et nuit poussent des cris vers lui, et usera-t-il de délai à leur égard ?

Je vous assure qu'il ne tardera pas à les venger. Mais pensez-vous que le Fils de l'homme, quand il viendra, trouve la foi sur la terre ?

EXPLICATION.

Cette parabole peut être regardée comme une préparation à la suivante. Jésus-Christ, en parlant du Pharisien superbe, montrera les défauts qui se glissent dans la prière : ici il en établit la nécessité, et il en montre les qualités essentielles.

Quand il est dit qu'il faut toujours prier, ces paroles ne doivent pas être prises à la rigueur, et absolument à la lettre ; elles signifient seulement qu'il faut se faire une sainte habitude de prier; et d'ailleurs, quand on se tient constamment uni à Dieu, et qu'on fait en tout sa sainte volonté, on fait une prière comme continuelle.

RÉFLEXIONS.

1° Le Sauveur fait lui-même l'application de cette parabole. C'est comme s'il disait : Armez-vous du bouclier de la prière en tout temps ; que la prière précède, qu'elle accompagne, qu'elle termine toutes vos

actions ; qu'elle prévienne votre élection, qu'elle succède à votre repas ; munissez-vous de ce secours dans le secret de votre maison, et avant que de paraître en public ; de retour, ne vous reposez point que vous n'ayez prié ; enfin, n'accordez jamais aucun soulagement à votre corps, que vous n'ayez auparavant pourvu à la nourriture de votre âme.

Pour nous animer à la pratique de la prière, Jésus-Christ ajoute : Vous avez entendu la résolution que prend un juge impitoyable et injuste. Il écoute enfin les vœux d'une femme persécutée, et il fait cesser la vexation, si ce n'est pas par des sentiments d'humanité, au moins c'est pour son intérêt et sa gloire propre, et parce que la suppliante persévère dans ses sollicitations. Or, le Dieu que vous servez est un Dieu bon et juste, c'est le Père des miséricordes ; et pourriez-vous croire qu'il n'écouterait pas la voix de ses élus qui sollicitent sans cesse son secours ? Non, il n'en usera pas ainsi ; il vous exaucera dans vos prières, il vous consolera dans vos afflictions : priez, et ne vous lassez point de prier ; bientôt le Seigneur viendra, et vous serez

vengés des injustices de vos persécuteurs.

2° De là nous devons conclure les deux caractères essentiels à notre prière. La confiance en la bonté du Dieu que nous prions ; c'est la confiance qui doit ouvrir notre cœur, et qui nous donnera entrée dans le sien ; aussi remarquons que dans la prière que Jésus-Christ nous ordonne de faire, la première parole qu'il nous met à la bouche, c'est celle-ci : *Pater, etc. Notre Père ;* il ajoute *qui êtes dans les Cieux.* A qui un fils suppliant donnera-t-il sa confiance, si ce n'est à un père tendre et compatissant, surtout à un Père tout-puissant qui réside dans les Cieux, et qui est en état d'en faire descendre à tout moment les secours dont on a besoin, et que l'on réclame avec instance ?

La confiance ne suffit pas dans la prière, il faut ajouter la persévérance ; c'est une qualité qui manque souvent aux prières des âmes pieuses elles-mêmes ; elles voudraient quelquefois être exaucées au moment où elles se présentent devant Dieu ; pour peu qu'il diffère de les écouter, leur confiance est altérée ; les premiers jours d'une affliction subite les trouvent résignées et même

généreuses ; elles prient avec affection, elles espèrent avec confiance. Mais continueront-elles de prier, si le secours est un peu tardif ? Si le soulagement se fait plus attendre, ne se démentiront-elles point ? Et si la consolation est différée, ne se croiront-elles point refusées et comme oubliées ? Ce n'est pas toujours la ferveur, c'est souvent la persévérance qui manque à nos prières.

Jésus-Christ dans une autre occasion donna à ses disciples la même instruction, et la donna d'une manière encore plus expresse en ces termes :

Si quelqu'un de vous avait un ami, qu'il allât le trouver à minuit, et qu'il lui dît : Mon ami, prêtez-moi trois pains, parce qu'un de mes amis qui passe est arrivé chez moi ; je n'ai rien à lui servir ; et que cet homme lui répondît du dedans de son logis : Ne m'importunez point, ma porte est fermée, et nous sommes au lit, mes enfants et moi ; je ne saurais me lever et vous donner les pains que vous me demandez.

Si néanmoins l'autre continue à heurter, quand celui-ci ne se lèverait point pour lui en donner parce qu'il est son ami, je vous dis qu'il ne laisserait pas de se lever à cause

de son importunité, et lui en donnerait autant qu'il lui en faut. Je vous dis de même, demandez, et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et on vous ouvrira : car quiconque demande, reçoit ; qui cherche, trouve ; et on ouvrira à celui qui heurte. Jésus-Christ continue :

Si quelqu'un de vous demande un pain à son père, est-ce que son père lui donnera une pierre? Ou s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ! Ou s'il demande un œuf, son père lui présentera-t-il un scorpion ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent ! (*Luc.* 11.)

Le Sauveur pouvait-il nous recommander la prière, la confiance et la persévérance dans la prière d'une manière plus expresse, plus forte et plus puissante qu'il ne le fait dans tout ce discours ? et en même temps ne nous montre-t-il pas quelles sont les dispositions de son cœur envers ceux qui le prient, et quelle est la force et l'efficace de la prière animée par la confiance et soutenue par la persévérance ?

3° Prions donc ; et si nous voulons que le Seigneur exauce nos prières, prions avec humilité : c'est bien le moins qu'on soit humble quand on sent sa misère et son indigence.

Prions avec attention ; écoutons-nous nous-mêmes, si nous voulons que Dieu nous écoute.

Prions avec ferveur, et témoignons par notre ardeur le désir que nous avons d'être exaucés.

Prions avec confiance ; nous prions un Père tendre, puissant, compatissant, et libéral envers nous.

Mais surtout prions avec persévérance ; souvent par découragement on cesse de prier au moment où l'on allait être exaucé ; prions, persévérons, attendons les moments de Dieu ; il ne manquera pas de venir à notre aide au temps marqué par sa providence.

Parabole du Pharisien et du Publicain.

S. Luc, ch. 18.

Deux hommes montèrent au Temple pour prier, l'un était Pharisien et l'autre Publicain. Le Pharisien se tenant debout, faisait cette prière en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, voleur, injuste, adultère, ni tel aussi que ce Publicain ; je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tous mes biens.

Le Publicain, au contraire, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au Ciel ; mais se frappait la poitrine, en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, car je suis un pécheur. Je vous déclare que celui-ci s'en retourna dans sa maison absous de ses péchés : il en fut tout au contraire de l'autre ; car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.

EXPLICATION.

Jésus-Christ fit cette parabole contre certaines gens qui présumaient d'eux-mêmes, comme s'ils eussent été justes, et qui n'avaient que du mépris pour les autres. C'étaient surtout les Pharisiens que Jésus-Christ avait en vue ; la parabole les fit peut-être rougir, mais elle ne les corrigea pas. L'exemple de l'humble Publicain donne le modèle d'une prière véritablement chrétienne.

RÉFLEXIONS.

1° Il faut que l'orgueil aveugle terriblement l'esprit de ce Pharisien, pour ne pas voir le crime de sa conduite et l'indécence de sa prière. Il vient au Temple pour honorer, pour prier le Seigneur, et il n'est occupé que de lui-même ; au lieu de s'humilier devant Dieu, il fait orgueilleusement son éloge; au lieu de demander les grâces de Dieu, il fait l'étalage de ses vertus. La bonne opinion qu'il a de lui-même le porte à mépriser, à censurer, à condamner tous les autres : *Seigneur, je vous rends grâces.* Eh ! de quoi pensez-vous qu'il lui rende

grâces ? des biens qu'il lui a accordés, des lumières qu'il lui a données, des dangers dont il l'a préservé ? non, sans doute : *Je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes* : de tous les hommes il n'en excepte aucun ; le voilà donc à ses propres yeux au-dessus de tous les mortels ; lui seul est juste, lui seul est saint, lui seul est digne de paraître devant Dieu ; tous les autres sont des profanes et des pécheurs.

Est-ce là prier ou blasphémer ? Est-ce là mériter des grâces ou des malédictions ?

Nous sommes sans doute bien éloignés de donner dans un tel aveuglement et dans de tels excès en priant le Seigneur ; mais sans donner dans ces sortes d'excès, n'avons-nous rien à nous reprocher dans nos prières ? et combien de défauts ne s'y glisse-t-il pas tous les jours ? Comme le Pharisien, on porte quelquefois le luxe et le faste jusque dans le sanctuaire et au pied des autels ; on demande à Dieu des grâces, comme si elles étaient dues ; on se plaint, on s'inquiète quand elles sont refusées. Si Dieu les accorde, on s'élève, on se glorifie de ses dons, on en nourrit sa vanité et son amour-

propre : d'ailleurs ces droits prétendus qu'on s'arroge, ces singularités qu'on affecte, ces égards, ces distinctions qu'on exige, ne sont-ce pas des marques que, semblable au Pharisien, on se regarde comme au-dessus du reste des hommes? Vers de terre, rentrons en nous-mêmes, et reconnaissons notre néant devant le Seigneur.

Jetons les yeux sur un objet plus digne de nos regards, et sur un modèle capable de nous édifier et de nous toucher. Pendant que le superbe Pharisien se rendait un témoignage qu'il ne méritait pas, l'humble Publicain se tenait éloigné et n'osait s'approcher des autels; prosterné devant Dieu à l'entrée du temple, les yeux baissés et baignés de larmes, la componction dans le cœur, il offrait l'hommage d'une prière respectueuse; sa posture anéantie devant Dieu, sa douleur, ses soupirs en disaient plus que n'auraient pu dire tous les discours; aussi attira-t-il sur lui les regards et les faveurs du ciel.

Il se tient éloigné, c'est par là même qu'il oblige Dieu à s'approcher de lui; il n'ose lever les yeux vers le ciel, c'est par là même

que Dieu jette des yeux de miséricorde sur lui ; il s'afflige, il se frappe la poitrine, il se reconnaît pour pécheur, indigne de pardon et de grâces, c'est pour cela même que Dieu le console par un témoignage sécret de sa réconciliation.

Ainsi, le péché qui humilie est dans un sens préférable à la vertu qui enfle.

Dieu ne nous voit pas plus tôt sincèrement contrits à ses pieds, qu'il nous rend son cœur et son amitié, qu'il nous honore du glorieux titre de ses enfants ; tandis qu'il rejette avec mépris, avec indignation, le Pharisien orgueilleux, et que détournant de lui ses regards, il le livre à son orgueil et à son aveuglement.

3° Je vous le dis donc, conclut Jésus-Christ : l'humble Publicain fut préféré au Pharisien superbe ; il s'en retourna dans la maison absous de ses péchés, tandis que l'autre augmenta le poids de ses crimes. Le Pharisien se déclarait juste, et Dieu ne le justifia pas ; le publicain se condamnait, et Dieu le justifia ; c'est ainsi qu'en use le Père des miséricordes et le Dieu de toute justice ; car il l'a annoncé, et tous les jours son oracle s'accomplit : celui qui s'élève sera

humilié, et celui qui s'abaisse sera élevé. *Qui se exaltat humiliabitur* (*Luc*, 14).

Soyons humbles, et Dieu nous recevra avec bonté.

Soyons humbles, et nous obtiendrons le pardon de nos péchés.

Soyons humbles, et nous attirerons les grâces du ciel.

Enfin, soyons humbles, et l'humilité nous tiendra comme lieu de toutes les vertus; elle les enfantera dans nos cœurs, et nous en méritera toutes les récompenses.

Parabole du serviteur infidèle.

S. Luc. ch. 16.

Jésus dit à ses disciples : Un homme riche avait un receveur qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé ses biens; il le fit venir et lui dit : Quest-ce que j'entends de vous? rendez-moi compte de votre recette, car il n'est plus possible que vous la fassiez. Sur cela, le receveur dit en lui-même : que ferai-je, puisque mon maître m'ôte la recette? je n'ai pas la force de travailler, et

je rougirais de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que quand je serai hors d'emploi, il y ait des gens qui me reçoivent chez eux.

Ayant donc fait venir les débiteurs de son maître chacun à part, il dit au premier : Que devez-vous à mon maître ? Cent pièces d'huile, répondit-il. Le receveur lui dit : Prenez votre obligation, écrivez vite, et faites-en une de cinquante ; il dit ensuite à un autre : Et vous, qu'est-ce que vous devez ? Celui-ci répondit : Cent mesures de froment. Prenez votre billet, lui dit-il, et faites-en un de quatre-vingts.

Ce serviteur infidèle fut loué de son maître d'en avoir usé habilement : car les enfants du siècle sont plus habiles dans leurs affaires que les enfants de lumière. Et moi je vous dis aussi : Employez à vous faire des amis les richesses qui rendent injustes, afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

EXPLICATION.

Jésus-Christ adressait ici la paraboie à ses disciples ; mais son discours regardait particulièrement les Pharisiens qui étaient

présents. Le Sauveur veut que nous imitions en quelque chose ce receveur, que nous nous servions des biens temporels pour nous faire des amis et des intercesseurs auprès de Dieu. Le Sauveur ne loue pas en tout la conduite de cet économe, il loue seulement l'industrie de cet homme, qui par une manœuvre plus prudente qu'équitable, se ménageait une ressource pour le temps où sa gestion lui serait ôtée; car il est évident que les biens mal acquis doivent plutôt être restitués que distribués aux pauvres. Jésus-Christ dit donc seulement: Imitez la prudence du receveur, sans l'imiter dans son injustice; faites passer vos propres richesses dans les mains des pauvres, afin que les saints que vous aurez nourris et soulagés sur la terre, vous reçoivent un jour dans les tabernacles éternels où ils vous auront précédés.

RÉFLEXIONS.

1° Quoi que nous ayons et que nous possédions sur la terre, nous ne devons nous regarder que comme les économes de Dieu, maître absolu de cet univers et de tous les biens qu'il renferme. Tout ce que nous

possédons appartient à Dieu, et nous devons un jour lui rendre compte, non-seulement de nos biens extérieurs, mais de notre temps, de notre santé, de nos talents; en un mot, de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes.

Dieu nous avertit de préparer nos comptes, et il nous avertit en différentes manières, tantôt par l'âge qui avance et les années qui s'écoulent; tantôt par les infirmités et les maladies qui nous affaiblissent; tantôt par la mort de nos proches, de nos amis, dont nous sommes témoins et touchés; c'est ainsi que Dieu ne cesse de nous avertir qu'il ne saurait plus souffrir le mauvais usage que nous faisons souvent de ses biens; et qu'il nous les ôtera, si nous continuons à en abuser.

2° Imitons l'activité de cet économe, qui ne perd pas un moment pour se ménager des ressources dans ses craintes et dans son malheur : le maître ne peut s'empêcher de louer, non l'infidélité, mais l'habileté et l'industrie de son économe; telle est celle des gens du monde pour leurs intérêts temporels : dans eux, quelle attention, quels soins, quelle ardeur pour venir à bout de

leurs projets, pour établir leur fortune, pour prévenir des disgrâces ! Faisons pour les biens éternels ce qu'ils font pour les biens périssables ; ce qu'ils font souvent pour leur malheur et leur perte, faisons-le pour notre bonheur et notre salut.

3° L'économe infidèle ne peut sans injustice se servir comme il fit des biens de son maître pour se ménager des amis et des ressources dans sa disgrâce. Mais Dieu nous permet et nous ordonne même d'employer nos biens à nous faire des amis qui nous reçoivent dans le ciel. On cherche à se procurer la protection, la faveur des grands, des riches de la terre ; faibles amis, qui peuvent tout au plus nous ouvrir le chemin à une fortune passagère ; faux amis, qui nous manquent et nous abandonnent dans l'occasion : les vrais amis, ce sont les saints, dont nous ne réclamons jamais en vain la protection ; les amis puissants auprès de Dieu, ce sont les pauvres, qui lèvent les mains vers le ciel pour nous, et nous obtiennent les biens éternels quand nous leur avons procuré les secours des biens temporels. Les richesses de la terre rendent injuste, quand elles sont mal ac-

quises et mal employées ; mais quand on sait les répandre dans les mains des pauvres, elles deviennent une source féconde de justice et de véritables richesses.

Après tout, détachons-nous des biens périssables de ce monde, et aspirons aux biens permanents de l'éternité : il faudra un jour tout quitter ; ne nous formons pas des liens qu'il faudra briser peut-être bientôt ; laissons la graisse de la terre, et soupirons après la rosée du ciel. C'est là que nous trouverons les véritables trésors qui ne nous seront jamais ravis.

Parabole des dix Vierges.

S. Matth. ch. 25.

Le royaume des cieux sera semblable à dix vierges, qui prenant leurs lampes, s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. Cinq d'entr'elles étaient folles, et cinq prudentes : les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles ; les sages, au contraire, avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases.

Or, comme l'époux tardait à venir, elles sommeillèrent toutes et se mirent à dormir. Sur le minuit, on entendit crier : Voilà l'époux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes les vierges se levèrent et accommodèrent leurs lampes. Mais les folles dirent aux sages : donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous.

Pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva ; celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela, les autres vierges vinrent aussi et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ; mais il leur répondit : Je vous dis en vérité, je ne sais qui vous êtes.

Veillez donc, conclut Jésus-Christ, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure.

EXPLICATION.

Selon la coutume des anciens, l'époux allait prendre la nouvelle épouse dans sa maison pour la conduire chez lui. Comme

l'époux était accompagné pendant la cérémonie des noces, des jeunes gens qu'on appelait *filii Sponsi*, les enfants de l'époux, l'épouse avait aussi à sa suite de jeunes filles qui devaient l'accompagner chez l'époux ; et être ensuite du festin des noces. *Adducentur Regi Virgines post eam.* (*Psal.* 44.

Cette parabole est très-intéressante, soit par les divins mystères qu'elle renferme en elle-même, soit par les instructions salutaires qu'elle nous donne.

Jésus-Christ y présente une image sensible de ce qui arrivera à la mort et à la fin des temps. Les vierges sages sont la figure des âmes fidèles qui se prépareront à la venue du céleste Epoux, et qui seront disposées à le recevoir.

Les vierges folles sont l'image des pécheurs qui négligeront de se préparer, et qui seront surpris par l'arrivée subite et inespérée du souverain Juge.

Les lampes allumées sont l'image des bonnes œuvres dirigées par les lumières de la foi, et animées surtout du feu de la charité.

RÉFLEXIONS.

1° En géneral, les dix vierges qui, la lampe à la main, vont au-devant de l'époux, nous représentent les fidèles qui, éclairés des lumières de la foi, doivent se disposer pour aller dans le Ciel assister à la noce et au festin éternel préparé par Jésus-Christ, le céleste époux par excellence.

Les vierges sages qui portent avec elles de quoi entretenir leurs lampes, sont les vrais fidèles qui joignent toujours à la foi la charité et les bonnes œuvres. Sans cela, on ne peut avoir qu'une foi morte, comme les vierges folles, qui, faute d'huile, voient leur lampe s'éteindre.

Prenons garde d'être du nombre de ces vierges insensées, à qui leur négligence fit refuser l'entrée : allons à la noce de l'Epoux, nous y sommes tous appelés : mais prenons toutes les précautions nécessaires pour n'en être pas exclus. C'est le plus grand de tous les honneurs d'être admis à ce céleste banquet; ce serait donc la plus grande des folies de nous en fermer la porte, faute de provisions et des dispositions nécessaires.

2° Le sommeil des vierges, en attendant la venue de l'Epoux, c'est la mort des fidèles, qui précède le second avènement de Jésus-Christ. Il viendra enfin, ce divin Epoux, au milieu de la nuit, c'est-à-dire, lorsqu'on ne s'y attendra point, et alors les anges se répandront partout, pour avertir d'aller au-devant de lui. Heureuses les vierges sages, les âmes justes, qui, avant le sommeil de la mort, se sont préparées à cette arrivée du Sauveur du monde ! car, dit saint Augustin, celui qui se sera tenu prêt jusqu'à ce qu'il se soit endormi, c'est-à-dire jusqu'à la mort, se trouvera prêt aussi, lorsqu'au milieu de la nuit il entendra la voix qui doit nous réveiller et nous appeler devant le souverain Juge.

C'est une grande folie dans ces vierges imprudentes, de demander aux autres ce qui leur manque, comme si elles pouvaient mériter les bonnes grâces de l'Epoux par les mérites et les bonnes œuvres des autres.

Imitons les justes pendant notre vie, car nous conterions follement de partager avec eux après la mort le bien qu'ils auront fait.

Le divin Epoux ne peut être touché que du mérite personnel de ses épouses. On se moque souvent des gens de bien pendant la vie : il viendra un temps où l'on voudrait leur ressembler, et avoir vécu comme ils ont vécu.

3° Les terribles paroles que celles que Jésus-Christ prononce contre les vierges folles ! retirez-vous, je ne sais qui vous êtes. Il les prononcera de même contre les mauvais chrétiens qui ne se seront pas préparés à sa venue. Retirez-vous de moi, je ne vous reconnais pas pour mes serviteurs, mes amis, mes enfants ; vous n'avez plus aucune grâce à attendre de moi.

Je ne vous connais que pour des insensés qui n'avez point voulu profiter des offres que je vous ai faites de vous rendre éternellement heureux, pour des ingrats qui avez abusez de tous mes bienfaits ; pour des rebelles qui avez secoué le joug de ma loi ; et comme tels, vous serez à jamais des objets de ma haine et de mes vengeances.

Veillons donc, et veillons continuellement, car nous ne savons ni le jour ni l'heure. Hélas ! sera-t-il temps après la mort de songer à ce qui nous manquera

pour aller au-devant de Jésus-Christ notre juge ? Tandis que nous nous occuperons de ces pensées, alors inutiles et trop tardives, les justes prendront les devants et entreront avec lui dans la salle du festin des noces éternelles, dont la porte nous sera fermée à jamais.

Parabole de deux fils et de leur différente conduite.

S. Matth., ch. 21.

Jésus étant venu au Temple et enseignant le peuple, les princes des Prêtres et les Anciens s'adressèrent à lui, et lui dirent : De quelle autorité faites-vous ce que vous faites ? Jésus leur dit : Je vous ferai aussi une question, et si vous m'y répondez, je vous dirai de quelle autorité je fais ce que je fais. Je vous demande donc : d'où venait le baptême de Jean ? était-il du ciel ou des hommes ? Mais ils raisonnaient entr'eux et disaient : Si nous répondons : c'est du Ciel, il nous dira : pourquoi donc ne l'avez-vous par cru ? Que si nous disons : c'est

des hommes, nous avons à craindre le peuple ; car tout le monde regardait Jean comme un prophète. Ainsi, pour toute réréponse, ils dirent à Jésus : Nous n'en savons rien. Il leur répondit : Et moi je ne vous dis point aussi de quelle autorité je fais ce que je fais.

Mais au lieu de cette réponse, il leur dit la parabole suivante. Dites-moi, que vous semble de ceci ? Un homme avait deux fils ; il s'adressa au premier, et lui dit : mon fils, allez aujourd'hui travailler à ma vigne. Il répondit : Je n'irai pas ; mais ensuite s'étant repenti, il y alla ; puis le père s'étant adressé à l'autre, lui dit la même chose. Celui-ci lui répondit : J'y vais, Seigneur ; et il n'y alla point. Lequel des deux a fait la volonté de son père ? C'est le premier, lui dirent-ils. Jésus reprit : Je vous dis en vérité que les Publicains et les femmes pécheresses vous précèderont dans le royaume de Dieu.

EXPLICATION.

Jésus-Christ donne en peu de mots l'explication de la parabole prise à la lettre. Jean est venu à vous dans la vue de la jus-

tice, et vous ne l'avez point cru ; les Publicains l'ont cru et ont fait pénitence ; mais vous, vous avez été les témoins de tout, vous ne vous êtes point repentis, et vous n'avez point ajouté foi à ce qu'il vous disait.

RÉFLEXIONS.

Dans le sens moral, voici ce que la parabole nous présente pour notre instruction.

1° Les Scribes et les Pharisiens sont sans cesse à la suite de Jésus-Christ pour le surprendre et le censurer ; mais sa prudence toute divine se joue de leurs artifices ; il refuse même de leur répondre, parce qu'il voit que leurs demandes ne sont que des questions captieuses et dictées par de mauvaises intentions.

C'est principalement la dissimulation et la mauvaise foi que Dieu a en horreur dans les ennemis secrets de la religion, et c'est principalement aussi pour leur duplicité qu'il s'éloigne d'eux, et que quelquefois même il les laisse dans l'erreur pour confondre leur orgueil et leurs artifices, tandis qu'il se prête aux âmes simples, et qu'il éclaire les humbles de cœur. Ce sont là les

sentiments que nous devons prendre, et dans lesquels nous devons entrer.

2° Le fils qui refuse d'abord d'obéir à son père, et qui se remet ensuite dans le devoir, ce sont les pécheurs qui, après avoir refusé d'écouter la voix de Dieu, et avoir vécu dans l'égarement, rentrent enfin en eux-mêmes, se rendent à Dieu et font pénitence de leurs péchés.

Combien de temps avons-nous résisté à Dieu, méprisé sa loi, rejeté sa grâce, abusé de sa miséricorde et de sa bonté ! Heureux si, ouvrant enfin les yeux à la lumière, nous sommes rentrés dans les voies du salut, et si nous avons fait une sincère pénitence de nos égarements ! Rendons grâces à Dieu qui nous a supportés si long-temps dans nos désordres, et qui a daigné enfin jeter sur nous des yeux de compassion, et nous recevoir dans sa grâce. Consacrons le reste de nos jours à sa gloire et à son service. La reconnaissance et toutes sortes de motifs nous y engagent.

3° Le second fils du père de famille a une conduite bien opposée à celle du premier. Il répond d'abord à son père qu'il va travailler à sa vigne, ensuite il n'obéit point,

et il se dément de ses bonnes dispositions.

Voilà notre image ; bien souvent dans l'affaire du salut nous avons de bons sentiments, nous formons de salutaires projets, nous faisons à Dieu de saintes promesses : c'en est fait, dit-on, je vais me convertir, je veux revenir à Dieu, et penser au salut de mon âme ; on le dit, on le projette ; on le promet, et on s'en tient là. Une heureuse éducation rappelle quelquefois les bons principes qu'on a reçus dans l'enfance ; la grâce excite des remords salutaires ; on sent qu'on n'est pas ce qu'on devrait être, et qu'on ne voudrait pas mourir dans l'état où l'on est ; là-dessus on prend la résolution de revenir à Dieu ; on paraît déterminé à un sincère retour, on veut suivre sa loi et se rendre à ses ordres. Mais bientôt le monde, les occasions, les passions rendent toutes ces pensées inutiles, tous ces projets stériles, toutes ces promesses sans exécution et sans effet ; on reste ce que l'on était, et on devient même toujours plus coupable.

Ce n'est donc pas le juste qui s'est lassé dans les sentiers de la vertu, mais le pécheur qui a quitté pour toujours les voies

de l'iniquité, qui se trouvera à la mort avoir accompli la volonté de Dieu. Que nul donc de ceux qui vivent bien, ne se relâche ; et que nul de ceux qui ont mal vécu, ne désespère. Les uns doivent faire des efforts pour demeurer ce qu'ils sont, les autres pour devenir ce qu'ils ne sont pas. Hélas ! bien souvent les pécheurs et les publicains précèderont dans le royaume de Dieu ceux qui pendant un temps avaient été justes, mais qui se sont démentis de leur première ferveur, et ont été surpris dans le triste état où ils étaient tombés.

Parabole des conviés au festin, qui refusent de s'y trouver.

S. Luc. ch. 14.

Un homme, dit Jésus-Christ, fit un grand festin ; il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt. Alors ils commencèrent tous à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une maison à la campagne, il faut nécessairement que j'aille la voir ; excusez-moi, je vous prie.

L'autre dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et j'en vais faire l'essai ; excusez-moi, je vous prie. Je me suis marié, dit un autre, ainsi je ne saurais y aller.

Le serviteur étant revenu rendre compte de tout à son maître, alors le père de famille en colère dit à son serviteur : Allez promptement dans les places et dans les rues de la ville, amenez ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux. Seigneur, dit le serviteur, de retour, j'ai exécuté vos ordres, et il y a encore des places vides. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins, le long des haies, et pressez, contraignez d'entrer, afin que ma maison se remplisse ; car je vous déclare qu'aucun de ceux qui étaient invités, et qui se sont refusés à mes invitations, ne sera de mon festin.

EXPLICATION.

Cette parabole a pour fin de montrer que les Juifs invités, pressés, ayant toujours refusé de recevoir la lumière, ont été rejetés, et que les Gentils plus dociles ont été substitués à leur place. Dans le détail de la parabole on peut dire avec les interprètes, que l'homme qui prépare le repas, c'est

Dieu notre créateur, auteur de l'ancienne et de la nouvelle alliance; l'homme envoyé pour rassembler les conviés, c'est Jésus-Christ, c'est le Messie; le festin, c'est la doctrine évangélique; la maison où l'on doit se rassembler, c'est l'Eglise; les hommes invités les premiers et qui refusent de s'y rendre, ce sont les Juifs rebelles et indociles; les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux reçus à la table du festin, ce sont les Gentils substitués à la place des Juifs qui ont refusé de s'y trouver. Le festin est comme l'annonce de la célébration des noces de l'Agneau avec sa nouvelle Epouse.

Dans le sens moral, la parabole présente les vérités les plus importantes, surtout pour la soustraction et la substitution des grâces à l'égard des âmes indociles et indignes des dons de Dieu.

RÉFLEXIONS.

1° Quelle bonté, quelle magnificence dans Jésus-Christ, de préparer ainsi à ses enfants un festin si grand et si délicieux! Ce Dieu des miséricordes ne désire rien tant

que de s'unir aux âmes justes dans ce céleste banquet.

Mais bien souvent quelle indifférence, quelle ingratitude dans des âmes infidèles et peu reconnaissantes ! Combien qui se refusent aux douces invitations et aux tendres empressements du céleste époux ! Mille vains prétextes, mille fausses excuses les font éloigner de cette source ineffable de grâces ; les uns par un attachement avide aux biens de la terre, les autres par les sollicitudes et les embarras du siècle ; plusieurs par les liens des passions honteuses et criminelles se privent et se rendent indignes des faveurs célestes qui leur sont présentées. Combien de fois, adorable Sauveur, ne m'avez-vous pas sollicité par vos inspirations secrètes ! combien de fois par la voix intérieure de vos grâces ne m'avez-vous pas appelé à vous ! J'ai refusé, j'ai résisté à toutes vos sollicitations ; ne méritais-je pas d'être privé des grâces dont je me rendais si indigne ?

2° Jésus-Christ ne se rebute point ; si ces âmes infidèles le fuient et s'éloignent de lui, il les poursuit, il les presse, il en vient jusqu'à leur faire une douce violence pour les

détacher du monde et les attacher à lui ; il va les chercher jusque dans les lieux où elles l'attendent le moins, jusque dans le sein des plaisirs profanes, jusque dans le tumulte des assemblées mondaines, jusque dans le fort même des passions criminelles ; par de vives lumières, par des dégoûts intérieurs ; par des remords vifs et cuisants, il leur fait entendre sa voix ; par des chagrins et des afflictions salutaires qu'il leur ménage, il leur fait connaître le néant du monde, la fragilité des choses humaines, le danger et la séduction des plaisirs, afin que dégoûtées de ces fausses et trompeuses douceurs, elles viennent en chercher de plus solides et de plus dignes d'elles dans les attraits de sa grâce.

C'est alors que, détrompées des faux biens de ce monde et purifiées dans les eaux salutaires de la pénitence, elles viennent se ranger avec les enfants du Père de famille au banquet délicieux auquel il les a conviées avec tant de tendresse et d'empressement.

3° Cependant il est marqué ailleurs (*S. Matth.* 22) que le père de famille ayant réuni ses fidèles enfants à la noce qui

leur était préparée, il eut la douleur de voir un des assistants qui n'était point revêtu de la robe nuptiale ; il en est surpris, indigné. Homme étranger, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici sans avoir votre robe de noces ? Ignorez-vous dans quel état vous y deviez paraître ? Alors il dit à ses officiers : Mettez-le dehors, que pieds et mains liés on le jette dans les ténèbres extérieures, où il n'aura plus que des pleurs et des grincements de dents pour partage.

On voit évidemment que cette parabole est toute relative au sacrement de l'Eucharistie. Il est donc vrai qu'il ne suffit pas de se rendre dans la salle du festin, mais il faut être revêtu de la robe nuptiale pour participer au céleste banquet, sans quoi on s'expose à encourir l'anathême porté contre ceux qui y participent indignement.

Ç'a été un grand crime dans les Juifs de s'être refusés aux invitations pour le festin préparé ; mais ce serait un crime bien plus grand encore dans les Chrétiens de s'y présenter sans les dispositions nécessaires, et de renouveler ainsi l'attentat de l'infâme Judas ; ce serait outrager Jésus-Christ dans sa personne sacrée, profaner le sang de

l'Agneau sans tache, boire et manger son jugement : en un mot, commettre le plus grand des crimes, tomber dans le plus grand des malheurs, et trouver le sujet de sa condamnation et l'arrêt de sa mort dans le sacrement même qui avait été établi pour devenir pour nous une source de grâces et un principe de salut et de vie.

Au contraire, quel bonheur pour ceux qui seront saintement disposés ! ils seront admis au festin des noces, ils recevront le pain des forts, le pain des anges ; ils s'uniront intimement à leur Dieu ; ils auront une part abondante à ses grâces ; ils recevront le gage de leur prédestination, dans la ferme espérance que, comme Jésus-Christ a bien voulu entrer dans leur cœur, il voudra aussi leur donner un jour entrée dans son royaume, pour participer à jamais au banquet préparé à ses élus dans sa gloire.

Parabole des vignerons qui maltraitent et mettent à mort les serviteurs et le fils du père de famille.

S. Luc. ch. 20.

Un homme planta une vigne, et l'ayant louée à des vignerons, il s'en alla dans un pays éloigné, où il fut long-temps. Dans la saison, il envoya aux vignerons un de ses serviteurs, afin qu'il perçût les fruits de la vigne ; mais ils le chargèrent de coups et le renvoyèrent les mains vides. Il envoya un autre serviteur ; mais ils le chargèrent aussi de coups, l'outragèrent et le renvoyèrent également les mains vides. Il en envoya un troisième ; mais après l'avoir blessé, ils le chassèrent indignement.

Sur quoi le maître de la vigne dit : Que ferai-je ? je leur enverrai mon fils bien-aimé : peut-être que le voyant, ils auront du respect pour lui. Mais quand les vignerons le virent, ils raisonnèrent en eux-mêmes, et dirent : celui-ci est l'héritier, ôtons-lui la vie, afin que l'héritage soit à

nous ; et le jetant hors de la vigne, ils le mirent à mort. Que leur fera donc le maître de la vigne? il viendra, il fera périr ces vignerons, et il mettra la vigne en d'autres mains.

A Dieu ne plaise, dirent ceux à qui Jésus-Christ parlait! mais les regardant, il dit : Qu'est-ce donc qui a été écrit? La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient, est celle même dont on a fait la pierre angulaire : quiconque tombera sur cette pierre sera brisé ; et celui sur qui elle tombera en sera écrasé.

Les princes des Prêtres et les Scribes eurent dessein de l'arrêter à l'heure même, car ils virent bien que c'était pour eux qu'il avait dit cette parabole ; mais ils craignirent le peuple.

EXPLICATION.

C'est ici une des paraboles les plus importantes, et celle dont le sens et la signification ont le plus d'étendue.

Le père de famille, c'est le Seigneur ; la vigne qu'il a plantée, c'est son peuple, ce sont les Juifs ; les vignerons à qui la culture de la vigne est confiée, ce sont les prê-

tres du sanctuaire, chargés de l'instruction des peuples, et obligés par état de veiller à leur conduite. A différents temps, le maître envoya ses serviteurs pour percevoir les fruits de la vigne, ce sont les prophètes; les vignerons qui maltraitent, qui outragent les serviteurs du père de famille, ce sont les prêtres et les princes du peuple qui, à la tête de la nation, ont maltraité, outragé, tué les envoyés de Dieu, et enfin, mis à mort le Fils de Dieu lui-même : à quoi ont-ils dû s'attendre après tant de crimes et tant d'horreurs ?

RÉFLEXIONS.

1° La vigne, comme nous l'avons dit, plantée par le père de famille, fut autrefois la synagogue et le peuple juif, aujourd'hui c'est l'Eglise de Jésus-Christ. Cette vigne, Dieu l'avait établie et pourvue de toutes les choses nécessaires pour porter des fruits de justice ; les prêtres et les Juifs qui la composaient étaient les vignerons par qui elle devait être cultivée, ou plutôt qui devaient se cultiver eux-mêmes par l'observation de la loi. Le Seigneur s'était éloigné après avoir loué la vigne ; c'est-à-dire, Dieu vou-

lait donner à son peuple tout le temps nécessaire pour amasser les fruits de justice qu'ils devaient porter, et que sont venus exiger les envoyés en différents temps; mais les Juifs les ont rejetés, outragés, mis à mort. Tels sont les fruits de malédiction qu'ils ont portés.

Hélas! les chrétiens reçoivent-ils mieux les envoyés de Dieu? Profitent-ils mieux des avertissements salutaires qu'ils leur donnent, des moyens de salut qu'ils leur procurent? Ne les voit-on pas souvent rejeter ces avis, s'indisposer contre ces avertissements, s'aigrir des reproches qu'on leur fait, en un mot, devenir plus méchants par l'abus des moyens que Dieu emploie pour les sanctifier?

N'est-ce pas là ce que j'ai à déplorer moi-même? Dieu m'a donné une vigne à cultiver, c'est mon âme; il l'a mise en état de produire des fruits, si je la cultivais avec zèle; je l'ai négligée, je lui ai refusé mes attentions et mes soins; Dieu m'a averti, sollicité par ses ministres, par ses inspirations, je les ai méprisés, j'en ai abusé; la longue patience de Dieu à attendre les fruits qu'il

avait droit d'exiger, ne se lassera-t-elle point de mes infidélités et de mes résistances ?

2° Dieu patientant encore à l'égard des Juifs, leur envoie son propre Fils, disant : ils le respecteront, ils l'écouteront, ils reviendront à eux-mêmes ; ils rentreront dans les voies du salut en voyant leur Sauveur en personne. Ces hommes ingrats, ces cœurs endurcis ! ils l'ont persécuté, ils l'ont outragé, ils l'ont mis à mort ; ils ont dit : c'est ici l'héritier, faisons-le périr ; nous jouirons en paix de notre liberté, et nous serons à couvert de ses reproches et de ses menaces.

C'est pour nous, chrétiens, plus spécialement encore que Jésus-Christ est venu, qu'il a travaillé, qu'il a souffert, qu'il est mort : quels fruits avons-nous retirés de sa mort et de ses souffrances ?

O mon Dieu ! que trouviez-vous donc de si digne de vous dans nos âmes, pour envoyer votre Fils bien-aimé sur la terre, où vous saviez qu'il serait si indignement traité ? Adorable Sauveur ! comment avez-vous aimé cette vigne jusqu'au point de vous sacrifier pour elle ? comment avez-vous chéri mon âme jusqu'à répandre votre sang pour

la sauver ? O amour excessif d'un Dieu qui s'immole pour ceux mêmes qui le font mourir ! Ah ! que c'est bien à juste titre que vous dites : qu'ai-je pu faire pour ma vigne, que je n'aie pas fait ? Jérusalem, coupable Jérusalem ! combien de fois n'ai-je pas voulu réunir tes enfants dans mon sein, comme la poule empressée réunit ses petits sous ses ailes ? et tu ne l'as pas voulu, tu as méconnu le jour de ma visite ; quels malheurs vont fondre sur toi et sur tes enfants !

3° Quand donc le maître de la vigne viendra, quelle vengeance ne tirera-t-il pas de ses vignerons ingrats, cruels et injustes ? C'est ce qu'on a vu s'accomplir par la réprobation des Juifs et par la vocation des Gentils à la place de ces Juifs rejetés : ces hommes aveuglés et endurcis, au lieu de reconnaître leur bienfaiteur, leur libérateur, leur Sauveur ; au lieu de venir se jeter à ses pieds pour détourner les châtiments dont ils sont menacés, s'irritent contre lui, et ne pensent qu'à prendre les moyens de le perdre. Terrible état d'un pécheur qui ne veut pas seulement qu'on lui découvre les plaies de son cœur, et qui s'arme contre la main bienfaisante qui veut

le guérir ! Ne doit-il pas craindre que cette main irritée, ou ne se retire de lui, ou ne s'appesantisse sur lui pour l'immoler à sa juste vengeance?

Hélas! ne devons-nous pas craindre nous-mêmes que, si nous ne profitons pas de tant de grâces que Jésus-Christ nous a procurées ; que, si nous ne marchons pas à la lueur du flambeau qu'il nous a présenté, il ne se retire de nous, il ne nous ôte le don de la foi, dont nous abusons, il ne transporte ailleurs ce céleste flambeau pour le faire luire aux yeux des nations idolâtres qui lui seront plus fidèles ?

Je vous bénis mille fois, ô mon Dieu! de m'avoir donné place parmi ce peuple choisi qui compose votre Eglise ; mais ne permettez pas que je m'écarte jamais de son sein et de ses maximes. Ne permettez pas que cette grâce si précieuse en elle-même me devienne funeste par le peu de soin que j'aurais à répondre à une vocation si sainte, et à produire les fruits de salut que vous avez droit d'attendre d'une vigne arrosée de l'abondance de vos sueurs, et de l'effusion même de votre sang adorable. Je renouvelle en ce moment ma consé-

cration à cette foi sainte et toute divine ; faites que j'y sois fidèle jusqu'au dernier soupir de ma vie, et que je commence enfin à produire ces fruits de salut que vous avez droit d'attendre de moi, après tous vos soins et toutes vos grâces.

Parabole du grain de sénevé, du levain dans la pâte, du trésor caché, de la perle trouvée, et du filet jeté dans la mer.

S. Matth. ch. 13.

Jésus-Christ étant au bord de la mer, il s'assembla beaucoup de peuple autour de lui, c'est pourquoi il monta sur une barque où il s'assit, et tout le monde étant sur le rivage pour l'écouter, il leur parla de beaucoup de choses en paraboles, et leur dit :

Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé, qu'un homme prit et sema dans son champ. C'est la plus petite de toutes les graines ; mais quand elle a poussé, c'est la plus grande de toutes les plantes, et elle devient comme un arbre,

en sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches.

Il leur dit une autre parabole. Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prit, et qu'elle mit dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte fût toute levée.

Le royaume des cieux est aussi semblable à un négociant qui cherche des perles; en ayant trouvé une d'un grand prix, il va vendre tout ce qu'il a, et il l'achète.

Le royaume des cieux est encore semblable à un trésor enterré dans un champ; l'homme qui l'a trouvé, le cache, et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possède, et il achète ce champ.

Enfin le royaume des cieux est semblable à un filet qui, étant jeté dans la mer, ramasse toute sorte de poissons. Quand il est plein, les pêcheurs le tirent, et s'asseyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les mauvais. Il en sera de même à la consommation des siècles : les anges viendront, ils sépareront les méchants d'avec les justes, et ils les jetteront dans la four-

naise ardente, où il n'y aura que pleurs et que grincements de dents.

Avez-vous compris toutes ces choses? Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela, ajouta-t-il, que tout docteur bien instruit de ce qui regarde le royaume des cieux, ressemble à un père de famille qui tire de son trésor ce qu'il y a d'ancien et de nouveau.

EXPLICATION.

Toutes ces paraboles, quoique sur différents objets, tendent toutes au même terme; elles regardent le royaume de Dieu, c'est-à-dire, l'Eglise; elles en montrent les faibles commencements; elles en annoncent les progrès rapides, elles en assurent la consistance immuable; en même temps elles prédisent les récompenses ou les peines préparées selon le bon ou le mauvais usage qu'on aura fait des grâces reçues par la vocation à la lumière de l'Evangile.

RÉFLEXIONS.

1° La vue que Jésus-Christ se proposait dans ces différentes paraboles, était, en premier lieu, de donner une idée de son Eglise

et des différents états par où elle devait passer avant que de parvenir au point de sa perfection.

Il voulait, en second lieu, affermir le courage des apôtres, et les prévenir sur diverses épreuves qu'ils devaient bientôt essuyer en annonçant le royaume de Dieu.

Il voulait en même temps affermir notre foi, quand dans la suite des temps nous verrions l'accomplissement de tout ce qu'il avait prédit. Et quoi de plus capable en effet de rendre notre foi inébranlable, que cet accomplissement parfait sur tout ce qu'il avait annoncé ?

Pour mieux en juger, plaçons-nous pour un moment au point où en étaient les apôtres et les premiers disciples au temps de l'Eglise naissante et comme à son berceau. A moins du secours du bras tout-puissant, aurait-on pu croire que cette Eglise alors si faible, si persécutée dans ses commencements, aurait des progrès si rapides et si prodigieux; qu'elle embrasserait dans son sein les villes, les provinces, les royaumes entiers; qu'elle porterait ses conquêtes au-delà de l'empire romain; qu'elle étendrait son règne jusqu'aux extrémités

de cet univers ; que les Grecs, les Romains, les Scytes, les Barbares, tous les peuples, toutes les nations se soumettraient à ses lois et respecteraient ses commandements?

C'est là cependant ce que nous voyons à présent de nos yeux, heureusement accompli à la lettre : depuis plus de deux mille ans la loi de Moïse était dans le monde, ayant eu dès son origine un million de sujets, sans avoir encore soumis aucune nation, ou s'être étendue au-delà des limites de la Terre-Sainte. Au contraire, la semence évangélique, si petite à sa naissance, s'est accrue de siècle en siècle ; nous voyons la foi de Jésus-Christ devenue un arbre immense qui porte ses branches aux deux extrémités de la terre, et à l'ombre duquel se sont assis les princes, les rois de toutes les nations de ce monde, exprimés par le symbole des oiseaux, habitants des régions supérieures.

En voyant ce que nous voyons, pouvons-nous nous empêcher de dire : Le doigt de Dieu est ici ; c'est ici l'œuvre de Dieu ; notre religion est l'ouvrage de sa droite ; c'est une religion sainte, céleste et toute divine, qui mérite les hommages de notre esprit et de notre cœur ?

2° Outre ces vérités générales, chaque parabole en particulier nous présente quelque instruction spéciale et salutaire pour nous.

Le grain de sénevé, d'abord si petit dans son principe, et devenu ensuite un grand arbre, nous représente l'humilité, vertu en apparence si vile et si méprisable, mais qui donne lieu aux plus grands progrès dans les voies de Dieu, qui attire les regards et les complaisances de Dieu même.

Le levain qui fermente dans la pâte, marque le précieux levain de la grâce, qui fermentant dans les cœurs, y forme le pain des forts et le froment délicieux des élus.

La perle précieuse que l'on trouve, et le trésor caché que l'on achète au prix de tout ce qu'on possède, marquent qu'il faut être prêt à tout entreprendre, à tout sacrifier, à tout perdre pour acheter le ciel.

Le filet jeté dans la mer, et qui ramasse toute sorte de poissons, marque que tous les peuples seront appelés à la lumière de l'Evangile ; mais que selon qu'ils auront profité ou abusé de ces divines lumières, ils seront un jour ou rejetés ou admis dans le royaume céleste.

3° Avons-nous, je ne dis pas écouté, mais compris, mais médité, mais approfondi toutes ces grandes vérités, toutes ces sublimes leçons? *Intellexistis hæc omnia?* Si nous en sommes bien pénétrés, offrons à Dieu l'hommage de nos sentiments.

1° Comprenons quelle est la beauté, la sainteté, l'excellence de notre foi : elle nous vient de Dieu, elle est cimentée par le sang d'un Dieu; si nous en suivons les maximes, elle nous offre l'entrée dans le royaume éternel de Dieu.

2° Rendons grâces au Père des miséricordes, qui nous a accordé le bonheur de naître dans le sein de cette foi, de nous éclairer de ses divines lumières, tandis que tant d'autres gémissent dans les ténèbres et les ombres de la mort.

3° Vivons selon l'esprit de cette religion sainte, respectons-en les lois; observons-en les saintes pratiques; soyons chrétiens, non-seulement de créance et de nom, mais encore de conduite et de mœurs.

4° Pensons souvent au compte que Dieu nous demandera des grâces sans nombre qu'il nous a accordées; craignons d'être un jour rejetés et mis à jamais au rang

des idolâtres et des infidèles qui auront méconnu son saint nom.

5° Prenons dès à présent la résolution sincère d'être à l'avenir plus fidèles observateurs de la loi sacrée que Jésus-Christ nous a donnée, et par cette observance fidèle, de réparer les infractions que nous avons à nous reprocher et à déplorer. C'est par ce moyen qu'à la fin des siècles les anges nous sépareront des pécheurs, et nous trouveront dignes d'avoir part au bonheur des élus. Le Sauveur lui-même nous adressera enfin ces consolantes paroles : *Intra in gaudium Domini tui.* (Matth. 25.)

Parabole de l'Enfant prodigue.

S. Luc, ch. 15.

Le Sauveur du monde, pour nous marquer sa bonté et attirer notre confiance, nous présente la parabole de l'enfant prodigue. Peut-être dans tout l'Evangile n'y a-t-il rien de si grand, de si touchant, de si consolant, de si propre à gagner les cœurs. C'est Jésus-Christ même qui s'est

dépeint, qui a fait son portrait, qui a tracé ses propres sentiments : il semble que ce Dieu Sauveur, ce bon Pasteur, ce tendre Père n'a eu rien tant à cœur que de faire connaître aux hommes, et surtout aux grands pécheurs, quelle est cette ineffable bonté, et que, de quelques grands crimes qu'ils soient coupables, ils doivent toujours revenir à Dieu avec confiance, s'ils reviennent avec sincérité.

On a cru devoir mettre cette parabole plus au long, selon le modèle que Jésus-Christ même en présente ; d'ailleurs elle est si intéressante, qu'on ne saurait trop insister sur les instructions qu'elle donne, sur les sentiments qu'elle renferme, et plus encore sur la confiance qu'elle inspire ; il suffit de la méditer pour en être pénétré.

La parabole, dans son étendue, renferme deux parties, selon les deux états de l'enfant prodigue, son éloignement et son retour : son éloignement nous marque les égarements de notre conduite, son retour nous trace le modèle de notre pénitence. Dans l'une et dans l'autre nous admirerons, nous adorerons les effusions ineffables de la miséricorde de Dieu envers nous.

Paraphrase de la parabole.

Homo quidam habuit duos filios. Un père de famille avait deux enfants, l'un digne objet de sa tendresse, l'autre indocile, devenu sa croix. D'ordinaire Dieu a deux sortes d'enfants parmi les hommes, les justes et les pécheurs : les justes, enfants dociles, tendres et reconnaissants, qui observent la loi, qui marchent dans les voies du salut ; les pécheurs, enfants rebelles et indociles, qui affligent son cœur.

Dixit adolescentior ex illis. Le plus jeune de ces deux enfants. La jeunesse, âge critique, zone torride à passer. Le feu de l'âge, le feu des passions, l'imprudence, la légèreté, dans quels excès, dans quels égarements ne jettent-ils pas ? Il semble qu'il y a une espèce d'enchantement attaché à cet âge ; on entend quelquefois de vieux mondains, pleins de dégoût et de mépris pour le monde, gémir sur son inconstance et sa perfidie, s'écrier avec le sage : *Vanitas vanitatum.* N'importe, on dit : je suis jeune, c'est la saison des plaisirs, chaque chose a son temps ; chacun se flatte que le monde lui sera plus favorable ; on ne voit devant

soi qu'une longue carrière parsemée de fleurs: ainsi vit-on, ainsi se laisse-t-on séduire aux désirs de son cœur et à l'illusion de ses espérances.

Ce qu'il y a de triste, c'est que pour certains la jeunesse, c'est-à-dire le prestige, dure long-temps; il y en a qui sont jeunes toute leur vie, et en qui les rides de l'âge n'appellent point la maturité des années.

Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. Le plus jeune dit à son père: Donnez-moi la portion de votre héritage qui doit me revenir. Mais que pouvait-il donc souhaiter? il était aimé, il était heureux. Cet enfant s'ennuyait dans la maison paternelle; il se dégoûtait de la gêne et de la contrainte; il aimait la liberté et l'indépendance; il voulait vivre selon ses désirs. Il devait bien en coûter à ce fils d'affliger, de quitter un si bon père; mais la passion l'aveugle, le charme des plaisirs le séduit. Tel est l'homme dans certains moments: le plaisir l'emporte sur la raison; il n'écoute plus la passion de son cœur: il doit bien en coûter à une âme de quitter son Dieu; quels combats, quels remords avant

que de se déterminer à une si triste démarche !

Le père de l'enfant prodigue lui représente l'indécence de sa conduite ; mais enfin il ne veut pas le forcer. Voilà jusqu'où va la condescendance de Dieu ; il ne veut pas nous contraindre, soit parce qu'un service forcé ne lui plairait pas, soit parce qu'il respecte notre liberté et qu'il veut nous laisser le mérite du sacrifice : ce n'est pas qu'il ne fasse tout ce qu'il faut pour nous retenir ; mais nous abusons de ses dons, nous nous dérobons à son cœur et aux attraits de sa grâce.

1° *Peregrè profectus, abiit in regionem longinquam.* Il s'en alla dans un pays éloigné. O qu'on va loin, quand on ne suit que ses passions ! Cet enfant avait entendu parler de je ne sais quel pays où les jeunes gens ne pensaient qu'à se livrer à la joie, où leur vie était une vie de plaisirs, de jeux, de festins, etc.

Ah ! s'il savait ce qui doit lui arriver un jour, et les précipices où il va tomber ! Ainsi en est-il du pécheur, *peregrè profectus ;* ô qu'on est égaré quand on est éloigné de Dieu ! dans quelle terre étrangère ne se

trouve-t-on pas ? Ah ! s'il savait ce qui l'attend et le menace, s'il pouvait prévoir les chagrins, les malheurs qui lui vont arriver, l'abîme qu'il va creuser sous ses pas !

Et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè : l'infortuné ! il eut bientôt tout dissipé : tous les jours ce n'étaient que parties de plaisirs, que jeux, que débauche ; tant qu'il eut, il joua, il dissipa, il perdit. Cependant il avait de grands biens ; mais quand une fois on est plongé dans le vice, c'est un gouffre qui absorbe tout : ainsi un père a-t-il souvent la douleur de voir ce qu'il a amassé avec peine durant longtemps, devenir dans un fils le prix d'un moment de débauche. Quel regret pour ce père de voir ainsi périr les travaux de plusieurs années !

Tel est le pécheur ; une fois éloigné de Dieu, il dissipe bientôt tous ses biens, tous les dons de Dieu : bons désirs, inspirations saintes, sentiments de piété, principes de religion, salutaires remords, tout est étouffé ; et dès-lors paix intérieure, tranquillité du cœur, tout a disparu. Et quel bien peut-il rester à celui qui a perdu son Dieu, le souverain bien ?

Postquàm consummasset omnia, facta est fames valida in terrâ illâ, et cœpit egere. Voilà le triste fruit de ses désordres, de ses débauches, et le malheureux terme où elles le conduisent, le manque de tout. Il commença alors à sentir ce qu'il n'avait jamais éprouvé, une misère extrême, une affreuse indigence ; ses amis de débauche le quittèrent bientôt dès qu'ils n'eut plus rien ; c'étaient des amis de son bien et non de son cœur. Pauvre aveugle ! il s'était imaginé que dans ce pays tout était selon ses désirs, qu'il aurait tout en abondance. Hélas ! que d'illusions dans la vie !

N'est-ce pas là la triste image du pécheur éloigné de Dieu ? Il s'était imaginé que dans le monde il serait heureux : il est vrai, les avenues du monde sont riantes, les apparences sont belles ; mais qu'elles sont trompenses ! que d'épines cachées sous ces routes perfides ! que de fiel détrempé dans ce miel trompeur ! On s'imagine qu'on ne saurait être heureux qu'en s'éloignant de Dieu. Hélas ! y a-t-il de bonheur hors de lui ? voit-on autre chose que trouble, inquiétude, agitations, craintes, alarmes ? qu'un cœur est malheureux quand il est coupable !

Et adhæsit uni civium regionis illius, et misit illum in villam ut pasceret porcos. De malheur en malheur, d'abîme en abîme, que faire? il fallut bien s'y résoudre. Il s'attache à un habitant de cette contrée; il se rend esclave, lui qui avait tant cherché, tant aimé la liberté et l'indépendance; le voilà sous un maître, et quel maître? homme dur et cruel. Ah! fallait-il pour cela quitter le meilleur et le plus tendre des pères?

Tel est encore le pécheur éloigné de Dieu; il s'attache au monde; à quel maître, ou à quel tyran? Esclave du monde, victime du monde, fallait-il quitter Dieu pour se voir réduit à un si triste état?

Aussi ce nouveau maître comment traite-t-il cet enfant prodigue? *misit illum in villam;* il le relègue, il le confine dans une solitude triste, un endroit éloigné; plus de compagnie, plus d'assemblées, plus de spectacles.

Et à quoi est-il occupé? *ut pasceret porcos.* Pauvre enfant! relégué dans un endroit affreux, dans une terre déserte, seul, abandonné, à la suite des plus vils animaux, obligé de passer sa vie avec eux, de se nour-

rir comme eux des plus vils aliments : image bien naturelle de l'état déplorable où le pécheur est réduit dans son péché : *ut pasceret porcos.* Dominé, assujetti, abruti par ses honteuses passions, ses plaisirs infâmes; quel abîme affreux que celui où est tombé ce pécheur ! privé de la grâce, tyrannisé des passions, déchiré des remords, couvert de la lèpre de son péché, frappé des malédictions de son Dieu, objet d'horreur et d'exécratien à ses yeux, à chaque moment sur le bord d'une éternité malheureuse ; à quels excès, à quelles horreurs le péché l'a-t-il conduit ! Aurait-on jamais cru aller si loin, et en venir à cet excès de crimes et de malheurs ?

Quoi qu'il en soit, voilà le comble des misères où il est tombé ; il était temps d'ouvrir les yeux et de voir la profondeur de cet abîme, pour s'en retirer : encore est-ce une grâce et un grand bonheur, que Dieu ne permette pas qu'on soit tranquille dans cet état de péché, qu'il ménage des afflictions salutaires, qu'il fasse que tout se tourne en dégoût et en amertume. Quitterait-t-on le monde, s'il riait toujours ? Sortirait-on du péché, s'il rendait heureux ?

Bonté de Dieu ! que vous êtes adorable même dans vos rigueurs ! Revenons à l'enfant prodigue : il a eu le temps de faire des réflexions salutaires.

In se reversus. C'est la première démarche de ce fils infortuné. La misère le fait rentrer en lui-même ; sa situation déplorable le touche ; il jette les yeux sur lui-même : hélas ! que suis-je donc devenu ? se dit-il ; quelle vie est celle que je mène ici à la suite de vils animaux, comme devenu bête avec les bêtes, moi qui étais si heureux dans la maison de mon père ? Il fallait que je fusse bien aveuglé ; comment ai-je pu quitter ma maison paternelle ? que suis-je venu faire dans cette terre maudite ? Ah ! mon père me l'avait bien annoncé.

Moment malheureux jour funeste où je me suis éloigné de Dieu, peut se dire à plus juste titre le pécheur ! les âmes justes sont dans l'abondance et la paix, et moi je gémis, je languis dans un excès de misères et de malheurs : non, je ne saurais rester, je ne puis vivre dans cet état, il est pire que la mort même.

2° *Surgam et ibo ad patrem*, continue l'enfant prodigue. Oui, je veux retourner à

mon père, j'irai : si je ne puis marcher, je me traînerai ; je marcherai à travers les ronces et les épines ; j'affronterai, s'il le faut, les dangers et les précipices ; mais je veux me retirer. Si je meurs en chemin, j'aime mieux mourir que de vivre comme je vis ; je n'ai que trop vécu, malheureux que je suis ! mérité-je de vivre après avoir affligé un si bon père ?

J'irai à lui, je me jetterai à ses pieds, je lui dirai : Mon père ! j'ai péché contre vous, et en présence du ciel ; je mérite toute votre indignation et votre colère ; je suis indigne d'être appelé votre fils, punissez-moi, faites-moi mourir, je mérite tout ; mais soyez assuré que ma plus grande douleur c'est de vous avoir déplu ; quoi que vous me puissiez dire, vos reproches n'égaleront jamais ceux que me fait mon cœur : *Dicam patri : Peccavi in cœlum et coram te.*

Mais comment oserai-je me présenter à ce tendre père, après mes égarements, après tous les chagrins que je lui ai causés ? comment oserai-je m'offrir à ses yeux ? voudra-t-il me recevoir et me reconnaître dans l'état indigne où il me verra ? il me prendra pour un fourbe, un imposteur, pour un de

ces mendiants, de ces malheureux qui courent le monde. Vous, mon fils?... vous êtes un indigne, un scélérat... Il me fera mettre dans un cachot, chargé de fers. Ah! c'en est fait, je suis perdu sans ressource.

Pauvre enfant! si tu savais les sentiments de ton père! Tandis que ce fils s'occupait de ces tristes pensées, qu'il était dans ces vives alarmes, le père dans ce moment-là même pensait à son fils; il était en peine sur lui et sur son état; ce cher enfant, se disait-il à lui-même en gémissant, ce cher enfant que sera-t-il devenu? dans quel état sera-t-il réduit? Pauvre enfant! il n'osera pas revenir, il me croira irrité contre lui: ah, mon fils! si tu savais, si tu voyais les sentiments de mon cœur, si quelqu'un pouvait te dire combien tu m'es encore cher; si tu pouvais concevoir la joie, la consolation que me causerait ton retour, avec quel empressement ne viendrais-tu pas éprouver ma bonté, et consoler ma douleur de ta perte?

Pauvre pécheur! si tu connaissais la bonté de ton Dieu et l'empressement qu'il a de te recevoir, avec quelle ardeur ne viendrais-tu pas te jeter entre les bras de ce tendre père?

Le père de l'enfant prodigue, dans l'inquiétude où il était, regardait souvent, jetait souvent les yeux sur le chemin par où son fils s'était retiré, pour voir s'il ne reviendrait point; s'il ne l'apercevrait point. Il regarde, il examine, il voit un étranger à l'entrée de sa maison; tout ce qui se présente à lui, lui rappelle son fils; il considère : ah ! si c'était mon fils ! mais il voit un mendiant tout défiguré, tout défait; il examine son air, sa taille : oui, son fils serait à peu près de cet âge; mais quelle apparence ? Il considère plus attentivement : plus il examine, plus il se sent attiré, son cœur lui parle.

Ah ! c'est lui, c'est lui-même; ah ! mon fils, mon cher fils ! te voilà... Sans attendre que cet enfant confus et interdit vienne se jeter à ses genoux, il court lui-même au-devant de lui, il se jette à son cou, il l'embrasse tendrement, il le serre étroitement entre ses bras, il l'arrose de ses pleurs; sa joie lui fait verser autant de larmes que la douleur en fait répandre à ce fils pénitent, *et misericordiâ motus* : il le conduit en triomphe dans sa maison, il appelle tout le monde pour prendre part à sa joie : *citò*,

citò, dit-il dans le transport de cette joie, qu'on aille tout préparer pour sa réception; qu'on apporte la robe précieuse de mon fils, qu'on le revête de ses premiers habits : *proferte stolam primam;* qu'on lui mette l'anneau au doigt pour marque de sa liberté, *date annulum in manu ejus.*

Ce n'est pas assez; qu'on tue le veau gras, *adducite vitulum saginatum;* qu'on prépare un grand festin, qu'on célèbre ce jour comme un jour de réjouissance et de fête. La raison qu'il en donne est bien digne d'un si bon père : mon fils était perdu, dit-il, et je l'ai retrouvé; il était mort, et je le vois ressuscité, *perierat et inventus est, mortuus erat et revixit.*

A ces traits, à cet excès de bonté, de tendresse, qui ne reconnaîtrait celle de Dieu envers le pécheur pénitent qui revient à lui?

L'aîné du prodigue s'afflige de l'accueil extraordinaire qu'on fait à son frère, il en est indigné et ne peut retenir ses plaintes. Ah! mon fils, lui dit tendrement le père, pourquoi vous affliger? vous êtes dans mon cœur, tous mes biens sont à vous; laissez-moi donner libre cours à ma joie; pensez

que je suis père, et que je recouvre un fils que je croyais perdu, et qui m'a coûté tant de larmes. *Fili, omnia mea tua sunt.*

Ainsi voit-on ce fils chéri plus que jamais, plus favorisé, plus comblé de biens, de caresses qu'auparavant; bonté d'un père! tendresse d'un père! Mais, que dis-je? bonté de Dieu! tendresse ineffable de Dieu envers le pécheur pénitent! Ce n'est qu'une pauvre âme qui revient de son égarement; et ce Dieu des miséricordes veut que tout le ciel se conjouisse avec lui, et prenne part aux transports de son allégresse : *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.*

Or, pécheurs, grands pécheurs, qui que vous puissiez être, c'est ce Dieu de bonté, ce bon Père qui vous appelle, qui vous invite : dans quelque état que vous soyez, quelque grands péchés que vous ayez commis, il vous invite, il vous presse; pourriez-vous résister à son cœur? Que jusqu'à présent vous ayez résisté aux sentiments de crainte, aux impressions de terreur.... résisterez-vous aux motifs de tendresse? ne vous rendrez-vous pas aux sentiments, aux motifs d'amour? votre cœur serait-il insen-

sible aux effusions ineffables de la miséricorde d'un Dieu, qui, tout offensé, tout outragé qu'il est, vous ouvre son cœur, daigne venir à vous, veut se réconcilier avec vous? lui refuserez-vous la consolation de vous pardonner? contristerez-vous encore son cœur en lui refusant le vôtre?

Ah! non, mon Dieu, je ne résiste plus; il est à vous ce cœur, il est à vous pour toujours. Dieu de bonté, Père des miséricordes, je vous le dis, et tous les pécheurs vous le disent avec moi, comme l'enfant prodigue : *Peccavi in cœlum et coram te.*

Si nous l'avons imité dans son éloignement, nous l'imiterons dans son retour; si nous nous sommes égarés avec lui, nous gémirons, nous pleurerons, nous reviendrons avec lui; si nous l'avons suivi dans ses égarements et dans ses excès, nous le suivrons dans la sincérité de sa pénitence et de son retour.

Peccavi. Recevez-nous, pardonnez-nous, oubliez que nous avons été coupables; souvenez-vous que nous sommes vos enfants, rebelles, ingrats, il est vrai, mais toujours vos enfants, l'objet de vos larmes, le prix de votre sang; nous tâcherons par notre

fidélité, notre soumission, notre attachement inviolable à votre service, de vous dédommager des afflictions que nous vous avons causées.

Peccavi. Mais, mon Dieu! est-il donc vrai qu'un pécheur comme moi peut contribuer en quelque chose à la consolation de votre cœur? vous m'obligez de croire une vérité si consolante; plus même j'ai commis de péchés, plus je suis noirci de crimes, plus je suis en état de vous procurer cette joie par un sincère retour. Ah! voilà ce qui touche mon cœur, ô mon Dieu! c'est parce que vous craignez de me perdre, que je crains de vous offenser; c'est le plaisir que vous aurez de me voir converti, qui m'attire à vous; goûtez donc la douceur de voir un cœur contrit et humilié qui vous aime, qui s'attache désormais à vous pour toujours, et qui aimerait mieux mille fois mourir, que de vous abandonner jamais. Ainsi soit-il.

FIN DE L'EXPLICATION DES PARABOLES.

EXPLICATION MORALE

DES

HUIT BÉATITUDES

ÉVANGÉLIQUES.

EXPLICATION MORALE

DES

HUIT BÉATITUDES

ÉVANGÉLIQUES.

(En saint Matthieu, ch. 5).

L'Évangile nous apprend que le Sauveur du monde, étant allé sur une montagne, et ayant assemblé ses disciples, il leur fit sur les Béatitudes ce discours admirable qui renferme le précis et l'abrégé de tout l'Évangile. *Ascendit in montem, et cùm sedisset, accesserunt ad eum discipuli ejus.* (Matth. 5.)

Le commencement et le prélude de ce discours tout divin mérite nos attentions.

1° *In montem.* Jésus-Christ se rend sur une haute montagne; il avait de grandes choses à annoncer, et des vérités sublimes à révéler; ce sont de grandes choses qui se traitent dans les endroits éminents, dit saint

Augustin, *excelsa in excelsis.* Le Sauveur s'éloigne de la foule, se retire dans un endroit écarté; le tumulte et l'agitation ne furent jamais l'élément de la grâce, et le séjour où elle fait entendre sa voix. Fuyez le monde, si vous voulez trouver Dieu.

2° *Aperiens os suum.* Jésus-Christ ouvre sa bouche sacrée. Autrefois, dit saint Paul, Dieu avait parlé par la bouche des patriarches et des prophètes : *olim loquens patribus in prophetis*; (Hebr. 5.) aujourd'hui il vient vous parler par lui-même, et nous annoncer les oracles de la sagesse, par l'organe de la sagesse elle-même.

3° *Beati*, bienheureux; c'est la première parole qu'il fait entendre. On l'écoute toujours avec joie; tout le monde désire d'être heureux; c'est un sentiment qui naît avec nous, et qui ne s'éteint jamais dans nos cœurs; nous sommes faits pour un bonheur, et notre cœur soupire sans cesse après sa possession; mais en même temps, il faut en convenir, le bonheur que Jésus-Christ va nous annoncer n'est guère du goût de ce monde; il ne faut rien moins que la lumière de l'Esprit saint pour le comprendre, et l'onction de sa grâce pour

le goûter. Le divin maître qui enseigne, la donne à quiconque la demande et veut l'obtenir. Espérons-la de sa bonté, et dans cette espérance écoutons ses sublimes leçons : gravons-les dans nos cœurs, et faisons-en la règle de notre conduite.

Première Béatitude.

Beati pauperes spiritu,
Bienheureux les pauvres d'esprit.

Voilà le premier oracle que prononce ici Jésus-Christ, la vérité même. Les pauvres d'esprit sont, 1° les humbles; 2° ceux qui en vue de Dieu ont renoncé à leurs biens; 3° ceux qui en les possédant, en sont détachés de cœur et d'esprit; 4° les pauvres qui vivent résignés dans leur pauvreté. C'est sur tous ceux-là que Jésus-Christ dit : *Beati pauperes, Pauvres d'esprit*; je dis en premier lieu les humbles de cœur. Ce n'est pas que dans cette sainte pauvreté l'homme chrétien manque ni d'esprit, ni de connaissance, ni de talents naturels; mais c'est qu'éclairé des lumières célestes, il connaît son néant, et le vide de tout bien surnatu-

rel qui est dans lui ; il en gémit et s'en humilie devant Dieu, disant sincèrement avec le Prophète : *Ego vir videns paupertatem meam*, je gémis à la vue de ma pauvreté et de ma misère. (*Tren.* 3.)

C'est qu'éclairé par cette lumière céleste, il comprend que s'il a quelque chose de bon, c'est de Dieu qu'il le tient, qu'il l'a reçu ; dès-lors il ne saurait se l'attribuer et s'en glorifier.

Il y a plus encore ; c'est que non-seulement il voit qu'il n'a rien de bon par lui-même ; mais que de son fonds il n'est que misère, que faiblesse, et qu'imperfection ; son esprit environné d'épaisses ténèbres, son cœur sujet à mille passions, tous ses penchants inclinés au mal ; et voilà la véritable pauvreté et l'extrême indigence, bien capable de l'humilier et de l'anéantir devant Dieu, *ego vir videns, etc.*

Mais ce qu'il y a d'admirable et de bien consolant en ce point, c'est que cette pauvreté reconnue, avouée, déplorée devant Dieu, devient pour lui une source de véritables richesses, en lui attirant toutes les grâces et tous les trésors du ciel ; l'esprit de Dieu se répand dans lui et l'enrichit de

tous ses dons. Heureux donc les pauvres d'esprit ! ils sont riches de toutes les richesses de Dieu ; *beati pauperes.*

C'est l'estime et l'amour de cette vertu qui a engagé les riches et les grands du monde à renoncer à leurs grandeurs et à se détacher de tout, pour se rendre conformes à Jésus-Christ pauvre. C'est elle qui a engagé les princes, les rois de la terre, à descendre de leur trône et à venir faire hommage de leur sceptre et de leur couronne à un Dieu humilié et anéanti pour le salut des hommes. C'est elle qui tous les jours encore engage tant de jeunes personnes à s'ensevelir dans la religion, et à embrasser la folie de la croix, plus honorable et plus précieuse à leurs yeux que toutes les grandeurs et tous les trésors. Vérité cachée aux sages du monde, qui mettent leur bonheur dans les richesses, qui regardent la pauvreté comme un malheur, qui considèrent un homme pauvre comme frappé de la main de Dieu ; mais vérité révélée aux âmes humbles, simples et fidèles, à qui Dieu aime à se communiquer. *Revelasti ea parvulis.*

Il y a donc deux sortes de pauvreté : une

pauvreté de volonté et de choix, une pauvreté de nécessité et d'état. Pauvres d'esprit, c'est-à-dire, pauvres volontaires qui embrassent la pauvreté pour l'amour de Jésus-Christ, pour se rendre semblables à Jésus-Christ; qui quittent en effet leurs biens, qui se dépouillent de leurs possessions, ou du moins qui, en les recevant, s'en détachent d'esprit et de cœur, qui les possèdent comme ne les possédant pas, selon le conseil de l'Apôtre : ce sont ceux-là, et ceux-là seuls, que Jésus-Christ appelle heureux, *beati pauperes.*

Il y a une autre pauvreté, mais pauvreté contrainte et forcée, accompagnée du désir d'avoir des richesses, de l'estime des biens de ce monde, du regret, des plaintes, des murmures d'en être privé. Cette pauvreté n'a point de part à cette béatitude, parce qu'elle est sans choix, sans liberté, sans mérite; au contraire, une telle pauvreté est en effet une véritable avarice de cœur, une cupidité insatiable de volonté; et dès-lors quel rapport pourrait-elle avoir avec la pauvreté que Jésus-Christ canonise ?

La pauvreté évangélique doit être accompagnée des vertus qui lui sont propres, et

de même que les richesses sont ordinairement accompagnées des honneurs, des plaisirs, des commodités de la vie ; la pauvreté, pour être sincère, doit aussi, du moins dans la disposition du cœur, être accompagnée des incommodités, du mépris des dignités et de la réputation devant les hommes. Un riche du monde amasse de toutes mains et n'est jamais satisfait ; un pauvre de Jésus-Christ est détaché de tout, et ne cherche que Dieu, ne goûte que Dieu, qui seul devient son partage, et seul veut être sa récompense.

Heureux donc les pauvres d'esprit ! pourquoi ? Jésus-Christ même le dit : parce que le royaume du ciel est à eux ; *quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* En effet, acquérir le ciel, c'est le plus grand des bonheurs : on le gagne par la pauvreté ; c'est donc un bonheur d'être pauvre, parce que renonçant aux biens fragiles et périssables, Dieu nous enrichit des biens spirituels, solides et permanents.

La pauvreté coupe la racine de tous les maux, qui est la cupidité ; elle retranche la matière et l'aliment à tous les vices, à l'orgueil, à l'ambition, à l'avarice, à l'injus-

tice, aux plaisirs des sens : toutes les passions accompagnent les richesses, et les richesses donnent le moyen de contenter toutes les passions. Voilà ce qui fait dire à Jésus-Christ : malheur à vous, riches. La pauvreté volontaire qui délivre de tous ces maux est donc un bien. Elle est d'ailleurs la mère de toutes les vertus, de l'humilité, de la patience, de la douceur, de la fragilité ; et voilà les vrais biens qui rendent solidement heureux en ce monde, parce qu'ils préparent et assurent le bonheur de l'autre. Quand on connaît les richesses du ciel, on méprise aisément celles de la terre. Après tout, quelques richesses que l'on possède en ce monde, ne faudra-t-il pas les quitter un jour ? et la seule pensée qu'il faudra un jour tout quitter, ne suffit-elle pas pour répandre l'amertume sur tout ce qu'on possède ?

C'est une remarque solide que l'on fait tous les jours ; les pauvres meurent sans grande peine, et se disposent aisément à la mort, sans qu'il faille tant de précautions pour la leur annoncer ; les riches, au contraire, n'envisagent la mort qu'avec des craintes et des frayeurs excessives ; et

quand il faut leur annoncer cette dernière heure, et les engager à s'y préparer par la réception des sacrements et des secours de la religion, ce sont des difficultés sans nombre, des délais sans fin. La raison en est évidente : c'est que les pauvres ne possédant rien, ou possédant peu, ont aussi peu à regretter en ce monde, et un compte bien moins terrible à rendre à Dieu ; les riches, au contraire, sont attachés par mille liens à la terre ; quelle difficulté de les rompre et de s'en dégager ! D'ailleurs le jugement qu'il leur faudra subir sera bien plus rigoureux et plus redoutable. C'est ainsi qu'à la mort les pauvres ont dès ce monde un commencement de récompense dont ils recevront la plénitude dans l'autre.

Mes frères, disait saint Paul aux Corinthiens, vous savez quelle est la grâce que Jésus-Christ nous a faite ; étant essentiellement riche par lui-même, il s'est rendu pauvre en notre faveur, afin que nous fussions enrichis par son indigence, *ut illius inopiâ vos divites essetis.* (2. Cor. 8.)

PRATIQUES.

1° Connaissons le néant et le danger des richesses, et défions-nous de leur séduction.

2° Détachons notre cœur de tout bien périssable, en vue des biens éternels qui nous sont promis.

3° Dès que notre cœur sent quelque attache aux biens de ce monde, rompons-la; attachons-nous à Dieu seul, et brisons les liens qui captiveraient notre âme.

4° Aimons à avoir toujours moins que plus; moins nous aurons de la graisse de la terre, plus nous serons disposés à recevoir la rosée du ciel.

5° Quand nous manquons de quelque chose, gardons-nous de nous plaindre et de murmurer.

6° Désirons même de manquer quelquefois et de souffrir, pour avoir une sainte ressemblance avec Jésus-Christ, qui n'avait pas où reposer sa tête.

En un mot, soyons pauvres d'esprit et de cœur en ce monde, dans le ciel nous serons dans l'abondance de tous les biens.

Deus meus et omnia : mon Dieu et mon tout.

Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram? (*Psal.* 72.) Que puis-je désirer en ce monde et pour l'autre, que vous seul, ô mon Dieu?

Amorem tuî solum cum gratiâ tuâ mihi dones, et dives sum satis : Donnez-moi votre grâce et votre amour, ô mon Dieu! avec ces trésors je possède tout, et je ne demande plus rien sur la terre.

PRIÈRE.

Adorable sauveur! ce n'est pas seulement par vos paroles, mais surtout par vos exemples, que vous nous avez enseigné la pauvreté. Vous avez été pauvre dans votre naissance, puisque vous êtes né dans la plus extrême indigence; vous avez été pauvre durant votre vie, puisque vous n'aviez pas même où reposer votre tête; vous avez été pauvre à votre mort, puisque vous n'avez eu d'autre héritage à laisser que celui de votre croix. Donnez-moi l'esprit de votre pauvreté si précieuse à vos yeux, ce détachement entier des biens périssables et de la figure de ce monde qui passe : je connais tout le danger et toute la séduction des richesses, elles enflent le cœur, elles don-

nent le moyen de contenter toutes les passions, elles dominent et rendent l'homme esclave de ses avides désirs. Je préfère cette pauvreté à tous les trésors de la terre ; heureux si je puis avoir quelque trait de ressemblance avec vous, qui avez daigné vous rendre pauvre, pour nous enrichir par votre indigence !

Mais surtout, Dieu Sauveur ! accordez-moi cette pauvreté d'esprit, cette humilité sincère, cette simplicité de cœur ennemie de tous déguisements, de toute duplicité, de tous ces détours, ces recherches, ces artifices de l'amour-propre ; je sais que vous résistez aux superbes, que vous aimez à vous communiquer aux âmes humbles et dociles, qui ont cette simplicité pour partage. O pauvreté de mon Dieu ! vous serez désormais mon trésor ; ô Dieu pauvre ! vous serez l'objet de mes désirs et de mon imitation : en vous possédant je serai riche ; en vous aimant je serai heureux ; que je sois privé des biens de ce monde, pourvu que j'entre un jour en possession des biens éternels. Ainsi soit-il.

Seconde Béatitude.

Beati mites.
Heureux ceux qui sont doux.

C'est Jésus-Christ même qui les appelle heureux : il faut qu'il chérisse bien cette vertu, pour l'élever ainsi au rang des Béatitudes. Le Sauveur ne parle point ici d'une douceur purement naturelle et de tempérament ; ce n'est pas là une vertu ; c'est naturel, c'est caractère, quelquefois même c'est insensibilité, c'est indolence. Il s'agit d'une douceur acquise par la vertu, fondée sur l'exemple de Jésus-Christ, établie sur la modération des passions et l'empire de soi-même.

Cette Béatitude est jointe à la pauvreté d'esprit, elle en est le fruit précieux. Les vrais pauvres sont humbles, modestes, doux, patients ; les riches d'ordinaire sont fiers, hautains, impatients, colères, pleins de mépris pour les autres : tout cela autant de vices contraires à la douceur.

Le propre de cette vertu, c'est de modérer tout mouvement de vivacité, de co-

lère, d'impatience, d'humeur; de réprimer, d'étouffer l'aigreur, l'animosité, la vengeance, et cela dans les occasions les plus délicates et les plus critiques.

Dieu nous afflige; la douceur reçoit l'affliction sans murmure; elle s'y soumet et se tait; les hommes nous manquent et nous offensent, le cœur ne s'aigrit point, la bouche ne se répand point en paroles vives, beaucoup moins en reproches amers. Les premiers mouvements peuvent échapper, l'extérieur peut être ému; mais l'intérieur demeure paisible et sans trouble; ou s'il y en a quelqu'un, il est d'abord étouffé par la douceur, et réprimé par l'habitude de cette vertu.

La douceur chrétienne est la première leçon que Jésus-Christ nous a faite en venant au monde: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Non, il ne nous dit point: appenez de moi à opérer des prodiges, à dominer les élements, à calmer les tempêtes, à guérir les malades, à ressusciter les morts; mais apprenez à pratiquer la douceur à mon exemple, et selon le modèle que je vous en présente; les victoires que vous remportez sur vous-

mêmes par le secours de la grâce, seront préférables aux prodiges que vous pourriez opérer dans l'ordre de la nature.

Rien de si grand, en effet, de si admirable que les effets précieux que cette vertu produit en nous; la douceur établit le calme et la tranquillité de notre âme; la douceur entretient la charité, l'union et la paix avec le prochain; la douceur nous donne une sainte conformité avec Jésus-Christ; la douceur contribue beaucoup à l'union intime avec Dieu; elle établit dans l'âme le règne de Dieu; elle fait goûter une anticipation du bonheur des élus; elle donnerait sur la terre une image sensible de la céleste Sion, si tous les hommes qui sont sur la terre soumettaient leur cœur à son doux empire.

Il est vrai que pour avoir cette douceur inaltérable, et posséder notre âme dans cette égalité constante, il faudra prendre sur nous, et nous faire bien des violences; mais en serons-nous mieux, quand, faute de cette douceur, par nos vivacités, nos sensibilités, nos paroles piquantes, nous aurons blessé l'un, offensé l'autre, indisposé celui-ci, aigri celui-là, peut-être causé

des scènes et des éclats ? Quand donc il devrait nous en coûter encore davantage pour conserver cette douceur, n'en serons-nous pas bien dédommagés par le bonheur que nous aurons d'être en paix avec Dieu, et par la consolation de vivre en paix avec tout le monde ?

Le Sauveur, en recommandant la douceur, lui promet et lui prépare sa récompense. Heureux ceux qui ont l'esprit de douceur ! ils entreront en possession de la terre, *quoniam ipsi possidebunt terram.* Quelle est cette terre qu'ils auront en partage ? Ce n'est sûrement pas celle où nous vivons que Jésus-Christ promet ; il faut entendre sans doute une autre terre que celle que nous habitons ; c'est trop peu que ce lieu d'exil pour former des heureux ; il faut entendre la terre fortunée des vivants : *in terrâ viventium :* c'est ici le séjour des mourants et des morts ; il y a une terre, un autre séjour, qui est proprement celui des vivants et des élus, où l'on ne meurt plus, où l'on vit de la vie de Dieu même, où l'on entre en possession de la véritable terre promise ; voilà la terre que Jésus-Christ promet, le Paradis, région toute céleste,

où les élus auront en partage tous les biens et toutes les délices.

Disons plus encore : heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont dès cette vie même le cœur de Dieu et celui des hommes ; cette vertu nous rend agréables à tous : agréables à Dieu, par l'hommage de soumission et d'obéissance qu'elle lui rend par les vertus qu'elle nous fait pratiquer, par les sacrifices qu'elle nous fait offrir, par les victoires qu'elle nous fait remporter : agréables aux hommes ; rien n'est plus aimable que la société d'un homme qui a cette vertu en partage ; toujours égal, toujours patient, toujours condescendant et compatissant, il se fait tout à tous ; il traite chacun avec bonté, avec affabilité ; se possédant sans cesse lui-même, il apaise dans les autres les mouvements de colère ; le calme règne dans son cœur, les paroles de miel coulent de sa bouche, toute sa conduite ne respire que cette ineffable douceur qui fait son bonheur et celui des autres.

O douceur ! vertu admirable qui devient un spectacle pour les anges du Ciel.

Vertu aimable, qui fait les délices de la société sur la terre.

Vertu précieuse, qui attire toutes les grâces de Dieu.

Vertu salutaire, qui fait acquérir d'immenses trésors de mérites.

Vertu parfaite, qui peut nous élever à une sainteté éminente.

Vertu céleste et divine, formée sur le modèle d'un Homme-Dieu.

Il y a différents degrés de douceur, plus ou moins parfaits, à mesure qu'on avance et qu'on fait des progrès dans la pratique solide de cette vertu.

Le premier degré de douceur, c'est de dominer les emportements de la colère; c'est un feu violent qu'il faut éteindre, de peur d'un embrasement funeste.

Le second degré, c'est de modérer les saillies de la vivacité, de fixer les inégalités de l'humeur; ce sont de légères étincelles qui pourraient causer un grand incendie.

Le troisième, c'est d'arrêter les marques extérieures de cette vivacité et de cette colère; l'intérieur n'est pas encore bien dominé, quand l'extérieur se laisse altérer.

Le quatrième degré sera de réprimer les sentiments intérieurs, les émotions intérieures et réfléchies qui altèrent le cœur et

causent une agitation secrète dans l'âme.

Le cinquième, c'est de se rendre assez maître de soi pour arrêter les premiers mouvements qui échappent aux âmes moins attentives sur elles-mêmes. Il faut être bien parfait pour en venir là, et pour s'élever à cette possession constante de son cœur et de ses mouvements ; ce ne peut être que l'effet d'une grande âme, ou plutôt le prodige d'une grâce spéciale.

Pour l'opérer dans nous, ce prodige, recourons à notre grand modèle, écoutons Jésus-Christ qui nous donne à tous cette leçon salutaire : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; lui seul peut nous présenter ce modèle parfait, et lui seul peut nous aider à en retracer dans nous la ressemblance divine.

PRATIQUE.

Travaillons à acquérir cette vertu si précieuse en elle-même, si chère à Jésus-Christ, et qui doit être si divinement récompensée : en voici les moyens et en même temps la pratique.

1° Demander souvent à Jésus-Christ cet

esprit de douceur par la douceur même de son cœur adorable.

2° Réprimer, arrêter les mouvements de vivacité, dès que nous les sentons s'élever dans nous; et nous imposer une pénitence quand nous sommes tombés dans quelque faute en ce point.

3° Dans les occasions qui peuvent exciter des mouvements dans nos cœurs, nous taire et ne dire mot, de peur de nous échapper.

4° Quand on nous dit quelque chose qui nous offense, non-seulement ne rien dire qui puisse aigrir le mal, mais écouter le conseil du sage : *Une parole douce éteint la colère, comme l'eau éteint le feu.*

5° Faire du bien à ceux-mêmes qui nous font du mal; rien de si propre à ramener, à calmer les cœurs que cette douceur bienfaisante.

6° Ayons une dévotion spéciale aux Saints qui ont excellé dans la pratique de cette vertu : saint Jean l'évangéliste, saint François de Sales, et tant d'autres que Dieu a prévenus des bénédictions de cette ineffable douceur : *prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis tuæ.* (*Psal.* 20.)

Le prophète Isaïe faisant le portrait du Messie, et marquant les traits qui le distinguent, ne rapporte ni sa puissance, ni ses miracles, mais seulement sa douceur. Il ne sera, dit-il, ni chagrin, ni emporté; on n'entendra point l'éclat de sa voix au dehors; il ne brisera point le roseau cassé; il n'éteindra point la mèche encore fumante..... Il a été conduit comme une brebis à la boucherie; il n'a point ouvert la bouche non plus qu'un agneau à qui on ôte la toison : *Sicut agnus coram tondente se obmutescet.* (*Isaï.* 53.)

PRIÈRE.

Je le comprends, ô mon Dieu ! sans un secours spécial de votre grâce, jamais je ne pourrai acquérir cette douceur ineffable que vous nous recommandez si expressément. Je me condamne dans mes vivacités; j'en suis affligé, souvent même je forme là-dessus les plus fermes résolutions : à la première occasion tous mes propos se démentent, je me laisse encore aller à mes impatiences, les paroles vives m'échappent, le feu me monte au visage, je ne suis plus à moi; si la chose ne paraît pas au dehors,

l'intérieur est dans l'agitation et le trouble. C'est bien ma faute, ô mon Dieu! si au commencement je m'étais fait violence; si j'avais combattu mes passions, corrigé mon humeur, réprimé mes saillies, je ne me serais pas ainsi laissé dominer par mon caractère et ma mauvaise habitude. Mais enfin, quelque grandes, quelque multipliées qu'aient été en ce point mes infidélités, je fais aujourd'hui une nouvelle résolution de vous être à l'avenir plus fidèle : je veillerai sur moi-même ; je réprimerai mes premiers mouvements ; dès que je sentirai l'émotion s'élever dans mon cœur, je tâcherai d'en arrêter les premières impressions ; je m'imposerai une pénitence, quand j'y aurai manqué ; je ferai des excuses à ceux envers qui je serai coupable. Enfin je ne négligerai rien pour acquérir cette sainte vertu dont vous m'avez donné de si grands exemples. Hélas! Seigneur, vous usez de tant de douceur envers nous, comment est-ce que j'ose en manquer à l'égard des autres?

Cependant, Dieu de bonté, la triste expérience du passé me fait tout craindre pour l'avenir; aidez-moi de votre grâce, soutenez mes résolutions, armez-moi contre

moi-même de la force de votre bras ; je ne cesserai de combattre jusqu'à ce que j'aie remporté la victoire. Votre douceur sera mon modèle, votre grâce sera mon soutien ; vous daignerez vous-même être ma récompense. Ainsi soit-il.

Troisième Béatitude.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Ce monde est pour les justes une vallée de larmes, un lieu d'exil, un séjour de peines et d'afflictions : que d'objets de tristesse nous environnent ! que de sources de gémissements et de pleurs nous inondent de toutes parts ! nous en trouvons partout, dans nous, hors de nous ; du côté de Dieu qui nous éprouve, du côté du démon qui nous tente, du côté du monde qui nous séduit ; de notre côté, de nous-mêmes qui nous faisons de vains sujets de peines, quand nous n'en avons pas de réels. Ainsi l'avez-vous ordonné, ô mon Dieu ! pour nous dégoûter de ce monde et des

biens périssables qu'il nous présente. Puisqu'il faut souffrir et gémir, heureux ceux qui gémissent, qui souffrent avec la patience et la soumission qui sanctifie nos maux, et les met à profit pour le Ciel.

Nous avons quatre grands sujets de larmes durant cette vie.

1° Nos péchés : rien ne mérite nos pleurs comme le péché ; heureux ceux qui le pleurent, parce que c'est le moyen de l'effacer. Dieu ne résiste point aux larmes que le regret de l'avoir offensé fait couler ; ces larmes sont ordinairement consolantes, et l'oracle qui appelle heureux ceux qui pleurent s'accomplit dès cette vie par l'assurance morale du pardon, par la possession de la grâce, par la confiance en la miséricorde de Dieu, par la paix du cœur, par l'espérance d'une sainte persévérance. A ce prix, heureux véritablement ceux qui pleurent. Laissons le monde courir à ces fêtes profanes, se livrer à ses fausses joies : pour nous, touchés de regrets de nos crimes, ne cessons de les déplorer devant Dieu, et de noyer nos péchés dans nos larmes.

Second sujet de nos pleurs. Les péchés

qui se commettent tous les jours dans le monde. Quel fonds de tristesse pour ceux qui aiment Dieu, et qui ont du zèle pour sa gloire, de le voir si peu connu, si peu aimé, si mal servi, si souvent, si grièvement offensé ! Que d'idolâtres qui le méconnaissent ! que d'hérétiques qui l'abandonnent ! que d'impies qui le blasphèment ! que de pécheurs qui l'outragent ! C'est là une source intarissable de larmes pour les âmes justes qui, comme autant de colombes gémissantes, ne cessent de soupirer sur la désolation du règne de Dieu, et la dispersion de son héritage : larmes de componction sur tant de péchés qui se commettent ; larmes de compassion sur tant d'âmes qui périssent : à cette vue, peut-on ne pas être amèrement affligé, pour peu qu'on ait d'amour pour Dieu, et de zèle pour les intérêts de sa gloire ?

Troisième sujet de nos larmes. Le triste exil où nous vivons en ce monde, éloignés de Dieu, dans des dangers continuels de le perdre, si peu en état de l'aimer parfaitement, dans l'impossibilité de nous unir constamment à lui. Sentiments de douleur dont étaient pénétrés les saints, et qui faisaient

l'objet de leurs gémissements et de leur attente. *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est !* (Psal. 119.) disait David : Quel est mon malheur de voir mon exil si long-temps prolongé ! *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* (Rom. 7.) Infortuné que je suis ! s'écriait saint Paul, qui me délivrera de ce corps de mort ? *Quàm sordet mihi tellus, cùm cœlum aspicio !* Que mon séjour sur la terre m'est douloureux, quand je lève vers le ciel mes yeux arrosés de leurs larmes ! disait saint Ignace embrasé d'amour et pénétré de tristesse. Hélas ! Seigneur, devons-nous dire avec ces saints, jusques à quand gémirons-nous dans ce lieu d'exil, dans cette région des morts, séparés de l'unique objet de nos vœux, de l'unique centre de nos désirs ? *Quandò veniam et apparebo ?* (Psal. 41.)

Quatrième sujet, et sujet bien abondant de nos larmes : l'incertitude de notre sort pour l'éternité. Nous gémissons en cette vie, et quel sera notre sort dans l'autre ? Nos péchés sont-ils pardonnés ? en avons-nous une véritable douleur ? En avons-nous fait une sincère pénitence ? Dans quel état

sommes-nous devant Dieu ? Quelle sera la sentence de notre jugement au moment de la mort ? Où irons-nous en sortant de ce monde ? aurons-nous part au bonheur des élus dans le ciel ? serons-nous rejetés avec les réprouvés, et condamnés à des tourments éternels ? Doute terrible, affreuse incertitude, qui suffirait pour former de nos yeux des sources intarissables de larmes, et de notre cœur un immense océan de douleur, si la grâce de Dieu et une douce espérance ne venaient nous présenter les rayons d'une sainte confiance en sa miséricorde infinie. Encore cette sainte confiance ne peut-elle être fondée que sur notre douleur, nos larmes et nos soupirs unis aux mérites de Jésus-Christ.

Revenons donc à ce sentiment, et pleins des grands motifs de notre foi, pleins de regrets sur les égarements de notre vie, pleins de confiance en la bonté infinie de Dieu, disons avec Jésus-Christ : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Non, la grâce ne les abandonnera pas, Dieu ne les livrera pas sans ressource à l'amertume de leurs larmes ; il les soutiendra, il les animera, il les consolera

dans leur affliction, *quoniam ipsi consolabuntur.* Ce n'est pas seulement une consolation passagère et de peu de durée dans le temps, que le Sauveur nous annonce; c'est surtout la consolation éternelle que nous aurons après cette vie, lorsque sortis des misères du temps et dégagés des liens de ce monde, il essuiera lui-même nos larmes, et en tarira pour toujours la source, en faisant cesser tous nos maux dans la région des vivants. Là il n'y aura plus rien qui afflige ni l'esprit ni le cœur; toutes les puissances de l'âme seront inondées de joie; plus même nous aurons pleuré, nous aurons été affligés en ce monde, plus nous serons consolés dans l'autre et inondés de torrents de délices avec les élus.

Jésus-Christ consolait les apôtres le soir de la cène dans son dernier discours, par ces aimables et tendres paroles : Mes enfants, les croix seront votre partage en ce monde; vous gémirez et vous pleurerez, tandis que le monde sera dans la joie, *plorabitis et flebitis vos.* (Joan. 16.) Mais consolez-vous, vos larmes se changeront en une joie pure, et cette joie personne ne pourra vous la ravir, *tristitia vestra ver-*

tetur in gaudium. Le Sauveur nous adresse les mêmes paroles, elles sont pour nous comme pour les apôtres : Vous souffrirez, vous pleurerez, nous dit-il ; vous serez privés des douceurs de ce monde ; vous compterez vos jours par vos larmes ; consolez-vous, votre tristesse se changera en joie, et cette joie sera éternelle. Heureuse tristesse, heureuses larmes, qui doivent être suivies d'une telle récompense !

Ah ! réunissons donc tous les motifs de consolation que nous avons dans nos afflictions et nos pleurs ; disons sans cesse avec notre divin maître : Bienheureux, oui, bienheureux ceux qui pleurent, *beati qui lugent*, et à combien de titres ne pouvons-nous pas les appeler heureux, au milieu même des larmes qu'ils versent ! Bienheureux, parce qu'ils expieront leurs péchés ; bienheureux, parce qu'ils satisferont à la justice de Dieu ; bienheureux, parce qu'ils n'auront point de part aux folles joies de ce monde ; bienheureux, parce qu'ils attirent les grâces du ciel, parce qu'ils se prépareront à l'éternité, parce que s'ils ont pleuré durant leur vie, ils seront consolés

à la mort ; ils auront semé dans les larmes, et ils moissonneront dans la joie !

Pleurons donc, puisque ce n'est que par les pleurs qu'on peut mériter une joie véritable et solide, *ploremus coram Domino.* (Psal. 4.) Oui, mon Dieu, je pleurerai ; et que de sujets n'ai-je pas de pleurer et de gémir en ce monde !

Je pleurerai tant de péchés que j'ai commis, tant de temps que j'ai perdu, tant de grâces dont j'ai abusé.

Je pleurerai nuit et jour, *plorabo die ac nocte.* (Jerem. 9.) Jamais, non jamais je ne me consolerai du malheur que j'ai eu d'offenser mon Dieu, d'avoir encouru sa disgrâce et blessé son cœur. Je condamnerai mes yeux aux pleurs, mon cœur aux soupirs, ma vie à la pénitence ; je ne veux plus d'autre partage en ce monde : oui, je pleurerai, et mes pleurs seront mon occupation, mes larmes seront ma consolation, mes gémissements seront mes cantiques de joie. J'aime mieux pleurer avec les saints, que de me réjouir avec les réprouvés ; et ne vaut-il pas mieux répandre des pleurs salutaires et de peu de durée durant un temps limité, que de verser des larmes de sang

et de feu durant une éternité malheureuse ?

Mais, mon Dieu ! dans le torrent de mes larmes, soyez ma consolation ; je ne veux la chercher et la trouver que dans vous ; que tout le reste me devienne amer et se tourne pour moi en une nouvelle source de larmes : mais vous connaissez ma faiblesse ; dans les moments où la nature affligée pourrait succomber, soyez mon soutien et ma force tant que je vivrai dans cette vallée de larmes ; et quand je finirai ma course, j'espère de votre infinie miséricorde que vous me recevrez dans la région des vivants.

PRIÈRE.

Donnez-moi, ô mon Dieu ! le don des larmes. Oui, Seigneur, donnez aux autres le don de science, le don d'intelligence, le don de contemplation, le don des miracles ; pour moi, la grâce que je vous demande, c'est le don des larmes, et des larmes abondantes, des larmes amères, des larmes continuelles ; après mes péchés, je ne dois plus avoir d'autre partage en ce monde. Je m'unirai aux saints pénitents qui ont sans cesse détrempé leur pain dans leurs larmes ; je m'unirai aux âmes justes qui ne trouvent

de consolation en ce monde que dans leurs gémissements et leurs pleurs ; je m'unirai à vous-même, adorable Sauveur, dans ces amertumes et ces angoisses où vous étiez réduit quand vous disiez que votre âme était triste jusqu'à la mort : on pleure si souvent dans le monde, et sur quoi, bien souvent ? ô mon Dieu ! on pleure sur ses afflictions, sur la perte de ses biens, de ses parents, de ses amis ; on pleure sur des malheurs temporels. Hélas ! devons-nous avoir d'autres larmes que pour nos péchés et pour le malheur de vous avoir si souvent offensé ? Ouvrez donc mes yeux à ces larmes salutaires ; faites qu'ils en deviennent deux sources intarissables, qui coulent en abondance jusqu'à la mort. Vous changerez un jour nos gémissements en cantiques d'allégresse, et nos soupirs mêmes nous deviendront consolants, quand enfin du pied de votre croix où nous aurons gémi avec vous sur le Calvaire, vous nous appellerez au Thabor pour entrer en part de vos ineffables délices.

PRATIQUES.

1° Au défaut des larmes des yeux, qui ne dépendent pas de nous, offrons à Dieu celles du cœur par la componction.

2° Eloignons-nous autant que nous le pouvons des fêtes profanes et des joies encore plus profanes du monde.

3° Prenons part à l'affliction de ceux qui gémissent, qui pleurent, et tâchons d'adoucir l'amertume de leurs larmes.

4° Pensons que ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie.

Quatrième Béatitude.

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

Il y a trois choses à considérer dans cette béatitude : 1° Sa nature, et en quoi elle consiste. 2° Ses effets, et ce qu'elle produit dans nos âmes. 3° Sa récompense, et ce qu'elle fait espérer.

1. Quelle est la nature de cette béatitude, et en quoi elle consiste.

La faim et la soif de la justice, c'est l'amour du bien, c'est le désir de la perfection, c'est la volonté de s'avancer de plus en plus dans les voies de Dieu, de se donner tout à Dieu, de ne vivre et ne respirer que pour Dieu ; c'est le désir d'acquérir les vertus solides, d'aspirer à une sainteté toujours plus éminente ; en un mot, c'est le désir efficace du bien, du vrai bien, du seul et unique bien, qui est le bien suprême.

Cette faim, cette soif, doit être surnaturelle, inspirée par la grâce, et animée par la vue de Dieu.

Elle doit être ardente, et proportionnée à la grandeur du bien qu'on désire.

Elle doit être continuelle, sans jamais cesser et se ralentir ; un feu qui se ralentit, s'éteindra bientôt.

Elle devrait être insatiable, rien ne pouvant jamais la remplir et la satisfaire en ce monde.

Il faut désirer le bien de son âme, comme un homme qui a faim désire d'être rassasié ; comme un homme qui a soif désire d'être désaltéré, comme un avare désire les biens et les richesses de ce monde ; il les ambitionne, il les recherche, il en

est avide ; quand même il en a acquis, il ne dit jamais, c'est assez ; il en désire toujours davantage : ainsi en doit-il être de nous par rapport aux biens surnaturels et divins.

Ah ! si nous connaissions le prix des biens suprêmes ! quel désir, quel empressement, quels transports exciteraient-ils dans nous ! Quelle faim, quelle soif ardente causeraient-ils à notre âme ! avec quelle sainte et insatiable avidité les rechercherions-nous ! Notre indifférence, notre langueur vient de ce que nous ignorons ces biens suprêmes, mille fois plus précieux que tous les biens de la terre. Un degré de grâce sanctifiante vaut plus que tous les royaumes ensemble ; une grâce actuelle qui nous porte au bien, est le prix du sang de Jésus-Christ, et par là même plus désirable que tous les trésors de ce monde ; un sacrifice offert, une vertu pratiquée est un ornement à notre âme plus éclatant et plus noble que la couronne qui orne la tête des rois.

Voilà les biens véritables dont il faut avoir faim et soif, au lieu de ces biens périssables que le monde présente. Ames chrétiennes, âmes immortelles, portez là vos désirs et vos vœux ; ne laissez pas ram-

per indignement vos cœurs sur la terre, et dégrader vos sentiments par le désir, ou plutôt par la contagion de ces biens fragiles; élevez-vous au-dessus de la nature et des sens; aspirez à l'acquisition des biens qui soient dignes de vous, et conformes à la grandeur de vos espérances; c'est-à-dire, excitez dans vous cette faim, cette soif divine, capable de former une béatitude toute céleste.

Elle était dans David, cette soif ardente, quand il disait à son Dieu : Seigneur, mon âme a formé un désir, c'est le désir sincère de garder votre sainte loi, et d'en remplir toute l'étendue, *concupivit anima mea desiderare justificationes tuas* (*Psal.* 118).

Elle vivait dans saint Paul, quand il s'écriait dans ses doux transports : Je travaillerai, je ferai tous mes efforts pour me consacrer à Dieu, et m'immoler, s'il le faut, à sa gloire; *impendam et superimpendar* (2 *Cor.* 12); elle dévore le cœur d'un Xavier, lorsque, comme accablé sous le poids de ses travaux et de ses souffrances, il désirait de travailler et de souffrir toujours davantage, *ampliùs, Domine, ampliùs;* elle embrasait les sentiments

d'une sainte Térèse, cette soif divine, lorsque peu contente de remplir l'étendue des préceptes, elle formait ce vœu si relevé, si sublime, de faire toujours ce qui lui paraîtrait être plus parfait devant Dieu.

O que ces cœurs étaient généreux, et que ces sentiments étaient dignes de Dieu! mais que nos cœurs sont éloignés de ces sentiments, et par là même qu'ils sont éloignés de la faim et de la soif de cette véritable justice! Avons-nous cette ardeur pour le bien, ce désir de notre perfection, cet empressement à faire sans cesse de nouveaux progrès? Hélas! peut-être depuis bien des années nous languissons dans le même état, nous vivons dans la même tiédeur; la grâce parle, la conscience reproche; nous faisons quelques faibles efforts, et nous retombons bientôt dans le même assoupissement pour notre perfection. Commençons donc sans délai, avançons à grands pas, réparons le passé, sanctifions le présent, faisons sans cesse de nouveaux progrès dans le temps qui fuit, pour nous préparer à l'éternité qui s'approche.

II. Les effets de cette béatitude. Quand la faim, quand la soif de la justice règne

dans une âme, elle y produit des effets divins.

1er Effet. Elle ranime la piété, lorsqu'elle se ralentit. Il n'est que trop ordinaire d'éprouver des moments de langueur, de tiédeur, de ralentissement dans la piété; mais quand la faim, la soif de la justice vient à se ranimer, elle ranime tout dans une âme, elle allume un nouveau feu, une nouvelle ardeur pour le bien, elle la réveille de l'espèce de sommeil où elle allait se plonger, et ranimant toute sa vigilance, elle la fait courir à grands pas dans les voies de la perfection.

2e Effet de cette faim salutaire : elle adoucit toutes les amertumes et les difficultés qui se rencontrent dans le service de Dieu. Dans la faim on trouve tout bon, on ne se dégoûte de rien; elle assaisonne tous les mets, jusqu'aux choses les plus insipides et les plus amères : ainsi en est-il du désir de la perfection; c'est une faim spirituelle qui trouve du goût à tout ce qu'on lui présente pour se nourrir. *Anima esuriens etiam amarum pro dulci sumet*, dit le Sage (*Prov.* 27.), celui qui est pressé de la faim, trouve de la douceur dans ce qui paraît aux autres le plus amer.

3° Effet : elle nous donne de la force pour surmonter tous les obstacles. Rien n'arrête, rien n'étonne, rien ne rebute ceux qui sont affamés et altérés de la justice ; les adversités, les épreuves, les persécutions, les souffrances, la vue de la mort elle-même, pour le service de Dieu, loin de décourager et d'abattre, inspirent une nouvelle force et un nouveau courage pour se dévouer à sa gloire ; c'est un nouvel aliment qui donne encore plus d'activité et d'ardeur au feu qui dévore.

4° Effet : la faim, la soif de la justice fait offrir généreusement à Dieu tous les sacrifices. Quand cette sainte ardeur anime, on ne sait rien refuser à Dieu : quelque sacrifice qu'il exige, quelque renoncement qu'il propose, quelque violence qu'il faille se faire, quelque victoire qu'il faille remporter, une âme n'hésite, ne balance point ; il lui suffit de voir pour agir, de connaître pour pratiquer. Dieu le veut, Dieu l'agrée ; cela lui suffit ; le sacrifice est offert au moment même où il est présenté.

5° Effet de cette faim et de cette soif : elle embrasse et fait pratiquer toutes les vertus, le zèle, la charité, la douceur, la

patience, la résignation, le détachement, toutes les vertus en un mot : quand il faut agir, elle les appelle toutes à son secours, et les engage à marcher comme sous ses étendards pour combattre ; elle les anime de son esprit, elle leur inspire ses vives ardeurs, et toutes de concert se prêtent à ses intérêts et à ses vues, qui ne sont autres que celles de Dieu. Ainsi dans la pratique d'une seule vertu se trouve l'exercice de toutes les autres.

6e Effet : elle fait acquérir d'immenses trésors de mérites pour le ciel. Il n'en est pas de Dieu comme des hommes. Parmi les hommes, on désire, on demande souvent sans obtenir ; auprès de Dieu, c'est tout le contraire ; demander humblement, désirer ardemment, c'est déjà avoir obtenu : et comme une âme pressée de la faim et de la soif de la justice ne désire que de s'avancer de plus en plus dans le bien, ce désir même, cette sainte ardeur est aux yeux de Dieu un avancement et un accroissement continuel de nouveaux mérites et d'immenses trésors pour la gloire. O heureuse donc une âme que cette faim consume et dévore !

ses mérites sont abondants et sa récompense à jamais assurée.

III. Les récompenses de cette béatitude.

C'est déjà une grâce et une récompense pour une âme fidèle, que cette faim et cette soif qui presse à tous les instants. Est-il en effet un instant plus heureux, une disposition plus à désirer que celle d'une âme qui soupire sans cesse après l'objet et le terme de son bonheur? Car ce qu'il y a d'étonnant et de plus admirable, c'est que, malgré les progrès qu'elle fait tous les jours, elle en désire toujours de plus grands encore; comme saint Paul, elle semble oublier tout le chemin qu'elle a fait pour s'avancer toujours dans la voie, *quæ retrò sunt obliviscens*; (*Phil.* 3.) comme David, elle possède des biens immenses, et elle sent une soif continuelle qui la dévore toujours, *sitivit anima mea.* Mais quand est-ce donc, ô mon Dieu! que vous rassasierez cette faim, que vous désaltèrerez cette soif? Ce sera quand enfin vous l'introduirez dans vos sacrés tabernacles, et vous la ferez boire dans les torrents de vos délices célestes. *Satiabor cùm apparuerit gloria tua* (*Psal.* 16). Et voilà l'accomplissement de

la promesse que Jésus-Christ fait à cette sainte béatitude : *Beati qui esuriunt, quoniam ipsi saturabuntur*; dès ce monde même Dieu fait goûter à ces âmes certains moments de douceur, de consolation, de délices célestes, dans ces entretiens secrets, dans ces intimes communications ; mais il leur en réserve la plénitude et la surabondance dans le séjour de la gloire ; c'est alors que s'accomplira cette consommation de toute justice, dans cette âme désormais heureuse par la possession de son bien-aimé qu'elle avait si vivement désiré, si ardemment recherché, si longtemps attendu, et avec qui elle se trouvera enfin à jamais réunie.

PRATIQUES.

1° Désirons sans cesse notre avancement dans le bien.

2° Pensons que quand on ne tâche pas d'avancer, on recule.

3° Ranimons de temps en temps les sentiments de notre ferveur, s'ils venaient à se ralentir.

4° Imitons pour le bien, les gens du monde qui ne disent jamais c'est assez.

5° Commençons chaque jour, et oublions ce que nous avons fait pour ne penser qu'à ce qui nous reste à faire.

6° Profitons de tous les moments du temps pour l'éternité bienheureuse.

PRIÈRE.

Quelle est ma misère et ma lâcheté, ô mon Dieu ! Loin d'aspirer sans cesse à une sainteté plus grande, à une justice plus abondante, comme je le devrais, je languis dans une négligence habituelle pour mon salut ; je n'ai aucune ardeur pour le bien, aucun soin de mon avancement, aucun désir de ma perfection. Bien des âmes justes qui ont reçu moins de grâces que moi, s'élèvent chaque jour de vertu en vertu, aspirent à un état toujours plus parfait ; et moi, comblé de vos dons, je suis devant vous comme sans sentiment et sans âme ; je vis dans une tiédeur, une espèce d'indifférence pour mon salut ; le moindre obstacle à vaincre m'arrête, la moindre difficulté à surmonter me rebute ; le plus léger sacrifice à vous offrir m'étonne et m'alarme. Je gémis sur mon état, et je ne fais aucun effort pour m'en retirer. O faim ardente ! ô

soif dévorante de la justice, que vous êtes éloignées de moi, et comme étrangères à mes sentiments! Est-ce donc ainsi que je dois vous servir, ô mon Dieu? Est-ce là l'usage que je dois faire de tant de grâces? Est-ce là l'état dans lequel je veux aller paraître devant vous? Non, Seigneur, non, mon doux Sauveur, j'en connais le danger et le crime: je suis résolu, avec le secours de votre grâce, d'en sortir et de le réformer. Dieu saint et auteur de toute sainteté, animez-moi d'un désir sincère d'être à vous. Dieu Sauveur, vous êtes venu allumer ce feu sacré sur la terre, allumez-le dans mon cœur, inspirez-moi ce zèle pour votre gloire, cette ardeur pour votre saint service, ce désir empressé de mon salut et de ma perfection; faites que par des progrès continuels dans la vertu, je répare le temps et les grâces que j'ai perdues. Oui, mon Dieu, avec le secours de ces grâces que vous daignerez encore m'accorder, je suis sincèrement résolu de travailler à ma sanctification, d'observer exactement votre sainte loi, de m'acquitter fidèlement des devoirs de mon état, d'accomplir toute justice en ce monde, espérant d'avoir un jour part à vos récompenses dans l'autre. Ainsi soit-il.

Cinquième Béatitude.

Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.

Bienheureux ceux qui usent de miséricorde, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

1° La miséricorde a pour objet les misères du prochain. Quoi de plus propre à toucher un cœur capable de sentiments ? Dieu s'appelle le Père des miséricordes par excellence ; *Pater misericordiarum* (2. *Cor.* 1) ; c'est le propre de Dieu de pardonner et de faire grâce, *cui proprium est misereri semper et parcere.* De toutes ses perfections la miséricorde est celle qui éclate davantage dans tous ses ouvrages : *Misericordia ejus super omnia opera ejus* (*Psal.* 144). Il l'exerce toujours, en tout temps, en tout lieu, à l'égard de tous. Il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, sur les justes et ceux qui ne le sont pas ; personne n'est privé de ses dons, les pécheurs, et les plus grands pécheurs ses ennemis y ont part.

Nous-mêmes, nous surtout, quelles mar-

ques de miséricorde n'avons-nous pas reçues de Dieu ! Je pense à vos miséricordes sur moi, ô mon Dieu ! et de quels sentiments n'en suis-je pas pénétré ! Combien de grâces m'avez-vous accordées, malgré mon indignité ! Combien de péchés m'avez-vous pardonnés ! Combien de malheurs dont vous m'avez préservé ! Combien de fois m'avez-vous appelé quand je m'égarais ! Avec quelle patience m'avez-vous attendu quand je différais ! Avec quelle bonté m'avez-vous reçu quand enfin j'ai pensé à revenir à vous ! Si vous m'aviez traité selon mes mérites, et jugé dans votre rigueur, actuellement je serais précipité dans l'enfer. Combien d'autres peuvent se dire à eux-mêmes ce que je me dis : *Misericordiæ Domini quòd non sumus consumpti !*

Voilà comme le Seigneur en a usé à notre égard ; il nous demande par retour d'être miséricordieux envers notre prochain, comme il l'est lui-même envers nous, *estote misericordes, sicut et Pater vester cœlestis misericors est.* (*Luc.* 6.)

C'est l'instruction salutaire et touchante que donne le Sauveur du monde dans la parabole de l'Evangile. Un Samaritain, dit-

il, trouva sur son chemin un homme que des voleurs avaient dépouillé, ils l'avaient blessé et laissé demi-mort. Ce triste spectacle le toucha si vivement, que s'étant approché, il témoigna à cet affligé toute la part qu'il prenait à son triste état, lui administra tous les secours que peut inspirer la charité la plus compatissante pour les misérables. Il versa de l'huile et du vin sur ses plaies pour les adoucir. Enfin il lui donna même une somme d'argent, et il dit à l'hôte à qui il le confia, qu'il lui rendrait à son retour tout ce qu'il aurait dépensé en faveur du malade. Grand exemple que le Sauveur propose pour modèle dans la miséricorde et la charité dont nous devons user à l'égard de nos frères.

2° Comme il y a dans le prochain des misères corporelles et spirituelles à déplorer, il y a aussi des œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles à exercer. Secourir les pauvres, soulager les malades, visiter les prisonniers, donner à manger à ceux qui ont faim, donner le moyen de se désaltérer à ceux qui ont soif, etc., consoler les affligés, instruire les ignorants, fortifier les faibles, ramener dans la voie ceux qui

sont égarés ; est-il des objets plus capables de nous intéresser? Un cœur miséricordieux est souvent plus touché des maux des autres que des siens propres. Il se sent porté à les soulager, il les soulage en effet quand il le peut et qu'il en a les moyens; quand les moyens lui manquent, il le fait par ses prières auprès de Dieu, par ses exhortations auprès de ceux qui sont en état de prêter du secours ; il compatit du moins à leurs peines, et il les ressent dans son cœur, comme si elles lui étaient personnelles.

Qu'il est difficile de ne pas s'affliger à la vue de tant de pauvres qui manquent du nécessaire, de tant de familles qui n'osent découvrir leur état, de tant de pères et de mères qui, entourés d'un nombre d'enfants, n'ont d'autre pain à leur donner que le pain détrempé dans leurs larmes !

Ah ! si nous voyions ces misères de nos propres yeux, si nous entrions dans ces hôpitaux où sont des cadavres vivants, qui portent sur leur visage la pâleur de la mort ; dans ces prisons où des infortunés sont chargés de fers ; dans ces maisons de deuil où règne une sombre tristesse et une espèce de désespoir ! ces hommes misérables sont

nos frères, des hommes comme nous, souvent plus justes et plus agréables aux yeux de Dieu que nous. Quel est le cœur assez dur, assez insensible pour n'être pas touché de leurs maux ?

Mais il y a dans le prochain des misères spirituelles, mille fois plus dignes encore de notre compassion et de notre douleur. Le péché qui règne dans leur âme, les passions qui dominent leur cœur, la disgrâce de Dieu qu'ils ont encourue, le danger du salut éternel où ils vivent. Pour être touché de ces tristes objets, il faudrait, à la lueur d'une lumière surnaturelle, pouvoir comprendre combien déplorable, combien funeste est l'état d'une âme qui est dans le péché, qui vit dans la colère de Dieu, qui est à chaque instant sur le bord de l'abîme, et en danger de sa damnation : à cette vue, on verserait des larmes de sang.

C'est surtout envers ces âmes que la miséricorde doit nous intéresser. L'Eglise, touchée de douleur, prie sans cesse pour les pécheurs ; elle demande leur conversion et leur vie. Prions pour eux avec elle ; nulle prière plus agréable à Dieu, plus digne d'une âme chrétienne, plus capable de nous

attirer à nous-mêmes les grâces du ciel. Voilà la grande miséricorde que nous pouvons exercer envers le prochain, et par laquelle nous marquerons à Dieu notre juste retour pour les miséricordes qu'il a exercées envers nous.

3° La récompense de cette béatitude nous est annoncée en ces termes : *Quoniam misericordiam consequentur.* Bienheureux les cœurs qui usent de miséricorde envers les hommes, parce qu'ils éprouveront eux-mêmes les miséricordes de Dieu. C'est Jésus-Christ qui les en assure.

Miséricorde en ce monde, en leur rendant au centuple le bien qu'ils auront fait aux autres, en pardonnant leurs péchés, en exauçant leurs prières, en les comblant de ses grâces.

Miséricorde à la mort, en leur adoucissant ses rigueurs, en les assistant d'une manière spéciale dans ce dernier passage.

Miséricorde au jugement, en les jugeant dans ses grandes miséricordes. Jésus-Christ, pour nous faire entendre combien il a cette béatitude à cœur, ne fera mention à son jugement que de ces œuvres de miséricorde, et ne portera que sur elles la sen-

tence de l'éternité heureuse ou malheureuse, selon qu'on aura été ou miséricordieux et compatissant, ou insensible et indifférent à l'égard du prochain ; il frappera les uns de ce terrible anathème : *Discedite à me, maledicti... esurivi, et non dedistis mihi manducare* (*Math.* 25.) Retirez-vous de moi, maudits ; j'ai été pressé de la faim, et vous ne m'avez point rassasié. Il fera entendre aux autres ces consolantes paroles : *Venite, benedicti Patris mei, esurivi, et dedistis mihi manducare.* Venez, les bien-aimés de mon Père, j'ai eu faim et vous m'avez rassasié.

PRATIQUES.

Les récompenses si abondantes et si consolantes que Dieu promet aux cœurs pleins de miséricorde, doivent infiniment nous engager à pratiquer cette vertu.

1° Par une charité véritablement chrétienne, c'est-à-dire par une charité pleine de douceur. Soyons doux et affables à l'égard des autres, surtout à l'égard des pauvres, prenant garde de les rebuter, de les mépriser jamais ; si nous n'avons pas l'abondance des secours à leur donner, don-

nons-leur du moins la douceur des paroles et la tendresse des sentiments.

2° Par une charité compatissante. Prenons part à leurs maux, soyons sensibles à leurs peines, touchés de ce qui les touche, affligés de ce qui les afflige ; la part que l'on prend au malheur des autres, semble leur en adoucir et leur en diminuer le poids.

3° Par une charité bienfaisante. Ne nous contentons pas de donner des paroles et des sentiments, quand nous pouvons ajouter les effets et les œuvres. N'est-ce pas pour un cœur bien placé le plus grand des bonheurs, de faire du bien aux autres, et de verser l'huile de la consolation sur la plaie des cœurs affligés ?

4° Par une charité universelle. Ne fermons l'entrée de nos cœurs à personne ; Dieu nous ouvre le sien ; tous les hommes sont son ouvrage, sont ses images, sont le prix de son sang. De tous ceux qui viennent à vous, dit saint Augustin, n'en rejetez pas un seul, de peur que celui que vous refusez ne soit Jésus-Christ lui-même : *Ne fortè cui non dederis, ipse sit Christus.*

5° Enfin, par une charité désintéressée. N'attendons pas notre récompense de la

part des hommes, nous serions souvent trompés dans notre attente ; et d'ailleurs ne serons-nous pas assez abondamment récompensés par la béatitude que Jésus-Christ nous annonce dès ce monde, et par les biens immenses qu'il nous prépare dans l'éternité ?

Dimittite, et dimittemini ; (*Luc* 6.) pardonnez, et on vous pardonnera.

Date, et dabitur vobis ; donnez, et vous recevrez.

Quâ mensurâ mensi fueritis, remetietur vobis. (*Matth.* 7.) Dieu usera envers vous de la même mesure dont vous aurez usé à l'égard des autres.

PRIÈRE.

Dieu de bonté, vous êtes par essence le Dieu des justices, le Dieu des vengeances ; mais vous êtes par inclination le Dieu de toute consolation, et le Père des miséricordes par excellence, vous les exercez envers tous, mais surtout à l'égard des coupables : je suis au nombre des plus grands pécheurs, c'est pourquoi je réclame votre grande miséricorde : *Secundùm magnam misericordiam tuam.* (*Psal.* 50.) Je l'ai

déjà éprouvée mille fois dans le cours de ma vie ; je vous en demande la continuation, malgré le criminel abus que j'en ai fait si souvent. Pour en attirer sur moi les salutaires effets, je l'exercerai moi-même envers mon prochain, soit dans les œuvres spirituelles, soit dans les temporelles qui dépendront de moi. J'excuserai leurs défauts, je supporterai leur humeur, je compatirai à leurs peines, je les soulagerai dans leurs besoins, je les consolerai dans leurs chagrins, je me rendrai sensible à leurs maux. Hélas ! Seigneur, ce sont mes frères, ce sont mes membres ; étant affligés, ils n'en sont que plus dignes de ma compassion et de mes sentiments. J'ai tant besoin qu'on ait de la charité et de la compassion pour moi ; comment pourrais-je être dur et insensible à l'égard des autres ? J'espère, ô mon Dieu ! qu'en ouvrant ainsi des entrailles de miséricorde à mon prochain, vous daignerez vous-même m'ouvrir votre cœur, et me faire part de vos grâces. Faites, ô mon Dieu ! que la vue de mes propres faiblesses m'inspire une charité tendre pour celles des autres, afin qu'au grand jour de vos vengeances je puisse éprouver les effets de vos grandes miséricordes. Ainsi soit-il.

Sixième Béatitude.

Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

La pureté de cœur est une vertu infiniment agréable à Dieu, parce que le cœur est le trône de Dieu, et un cœur pur est un trône digne de lui ; il y règne en paix, parce qu'il ne voit rien qui trouble son règne ; il y domine en maître, parce que les passions y sont domptées ; il y établit en souverain son empire, loin du péché qui l'offense, loin des infidélités qui le blessent, loin des résistances qui s'opposent à ses desseins, loin, en un mot, de tous les nuages qui ternissent l'éclat de sa gloire.

La pureté du cœur fait l'objet des complaisances du cœur de Jésus-Christ, qui est par excellence l'Agneau sans tache : le cœur est comme un ciel animé où Jésus-Christ habite par la charité. Il faut donc que ce cœur qui devient sa demeure, soit dans une pureté et une décence qui invitent un hôte si saint à y résider ; il faut que ce cœur fidèle

s'éloigne de tout ce qui peut le souiller, autant que le ciel est éloigné de la terre. L'épouse qui aime la pureté de son cœur, aura la tendresse et les complaisances du céleste époux. *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Regem.* (*Prov.* 22.)

La pureté du cœur fait l'ornement de toutes les autres vertus; elle leur donne, aux yeux de Dieu, un nouveau lustre, un nouvel éclat, et toutes les autres vertus à leur tour perfectionnent la pureté, et en augmentent la beauté, le mérite et le prix.

Disons plus encore, la pureté du cœur élève une âme comme au-dessus de la condition humaine, et la place, en quelque manière, au rang sublime des Anges; elle semble même les surpasser, dit saint Jean Chrysostôme. Les Anges sont des intelligences célestes, dégagées de la contagion des sens; au lieu que les âmes revêtues d'un corps terrestre et mortel, ont sans cesse à résister aux atteintes de la séduction de la chair et des sens, toujours opposés à la loi de l'esprit; de sorte que la pureté est une vertu céleste et toute divine.

Jésus-Christ voulant avoir une mère en ce monde, a voulu avoir une mère vierge

et absolument exempte de toute tache. Voulant choisir un favori sur la terre, il a choisi saint Jean, parce qu'il était vierge; et c'est à ce seul disciple chéri qu'il a permis de reposer sur sa poitrine dans la dernière Cène. Il y a plus, et c'est ici une remarque bien singulière: c'est que ce Dieu Sauveur qui a souffert qu'on l'accusât de bien des crimes, qu'on suscitât contre lui les plus noires calomnies, qu'on le traitât de séducteur, de blasphémateur, de possédé du démon, etc., a été si jaloux de l'honneur et de l'éclat de sa pureté, qu'il n'a jamais permis que ses ennemis lui donnassent la moindre atteinte.

Disons encore: quel dut être le prix et l'excellence de cette vertu aux yeux de Marie si éclairée des lumières de l'Esprit saint, puisqu'elle la préféra à la qualité éminente de mère de Dieu! Conjurons-la de nous obtenir cette sainte vertu, et de nous la conserver jusqu'au dernier soupir de la vie.

Il y a différents degrés de cette vertu: par la pureté, on n'entend pas seulement l'éloignement du vice détestable qui lui est opposé; mais pour lui donner toute son étendue, et la présenter dans toute son

excellence, il faut encore entendre l'éloignement de tout ce qui peut dans une âme déplaire à Dieu, offenser ses regards, et blesser son cœur. Considérons donc cette vertu dans tous les états où elle élève une âme fidèle. Voici les différents degrés par où elle conduit à la perfection.

1° Pureté de cœur, par l'exemption du péché mortel, qui porte le poison dans l'âme, qui donne la mort à l'âme, et la rend l'objet de la colère de Dieu.

2° Pureté de cœur, par l'exemption du péché véniel, qui ternit la beauté de l'âme, et lui fait perdre en partie son éclat.

3° Pureté de cœur, par l'exemption des infidélités réfléchies, des résistances volontaires à la grâce, qui ralentissent la piété, qui diminuent la ferveur de la charité.

4° Pureté de cœur, par l'exemption de certaines imperfections, de certains défauts, qui, sans être coupables en eux-mêmes, peuvent, par leurs progrès et leurs suites, être un obstacle aux impressions de la grâce, et aux communications intimes de Dieu.

5° Pureté de cœur, en un mot, par le retranchement de tout ce qui peut blesser

les yeux de Dieu dans une âme, et la rendre moins agréable et moins chère à son cœur.

Comme, d'une part, la pureté de cœur est en elle-même une vertu excellente et infiniment précieuse; de l'autre, on peut dire aussi que par rapport à nous et dans nous, c'est une vertu infiniment délicate et fragile; c'est un miroir que le moindre souffle peut ternir; c'est une fleur éclatante que le moindre air contagieux peut flétrir; c'est un dépôt sacré que mille ennemis conjurés s'efforcent de nous ravir; c'est un trésor précieux que nous portons dans des vases d'argile.

Hélas! ce trésor si précieux, si fragile, nous l'exposons si aisément, si imprudemment, si souvent! et par là nous nous exposons nous-mêmes à altérer l'éclat de cette sainte vertu, et à en subir les peines par le feu vengeur. Combien d'âmes qui, sortant de ce monde, ornées de mérites et chargées de bonnes œuvres, n'auront pas cependant cette pureté entière sans laquelle on ne peut voir Dieu; et qui, faute de s'être trouvées dans ce pur amour, auront besoin d'être purifiées par ce feu jaloux qui ne

laisse rien dans l'autre vie à l'âme, de tout ce qui l'attachait trop à elle-même et aux créatures! Non, le cœur n'est véritablement pur que lorsqu'il aime uniquement ce qu'il doit aimer; c'est Dieu seul. Il ne peut souffrir qu'un cœur qu'il a comblé de ses grâces, et qui les a négligées, partage ses affections; la plus légère tache est un voile qui empêchera de voir cette souveraine beauté.

Voici les moyens qui peuvent nous aider à acquérir et à conserver cette vertu précieuse; ne négligeons rien pour nous en assurer la possession.

1° Des prières humbles et ferventes.

2° La crainte salutaire du péché, et de tout péché.

3° La fuite continuelle de toute occasion dangereuse.

4° Une vigilance constante sur nous-mêmes.

5° La garde et la mortification exactes des sens; ce sont les portes par où le péché et le démon s'introduisent.

6° La fréquentation assidue des sacrements. Le sang de Jésus-Christ est comme une boisson céleste qui engendre les vier-

ges. *Vinum gevminans virgines* (*Zach.* 9.).

Enfin, une dévotion spéciale à la sainte Vierge; elle est par excellence le modèle, la protectrice des vierges et des âmes pures, *Mater purissima, Mater castissima.*

La récompense que Jésus-Christ promet à cette vertu, est exprimée en des termes qui doivent nous en donner une grande estime, et nous en inspirer un ardent amour. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu; ils le verront dans le ciel par la lumière de la gloire, et ils le voient déjà, en quelque manière, en ce monde, dans la contemplation, par la lumière de la grâce. Dans le ciel, ils auront la vision béatifique, et à la faveur de ses rayons éclatants, ils verront Dieu face à face. Ils seront investis des splendeurs de sa gloire; ils le contempleront sans nuage, ils le possèderont sans partage. Dans ce monde leurs yeux et leur cœur étant purs, ils sont plus en état de recevoir la lumière et les grâces par lesquelles Dieu se communique à eux d'une manière plus spéciale et plus abondante; tel est leur bonheur, tel sera leur partage. De là comprenons quel

est le malheur d'un cœur qui est éloigné de cette pureté sainte ; rien de souillé ne peut entrer dans la céleste Jérusalem. *Non intrabit aliquid coinquinatum.* (*Apoc.* 21.).

PRATIQUES.

1° Imprimons bien avant dans notre esprit cette grande vérité, qu'il n'y a point de si légère tache dans notre cœur qui ne nous prive de la vue et de la possession de Dieu, jusqu'à ce que nous l'ayons pleinement effacée ; jusqu'alors jamais nous ne pourrons entrer dans le ciel ; et comme à chaque instant Dieu peut nous appeler à lui, aussi nous devons avoir le cœur pur, pour ne pas mettre d'obstacle à cette vue, à cette possession éternelle et béatifique de Dieu.

2° Lorsque nous serons tentés de commettre quelque faute, de tomber dans quelque péché, imaginons-nous que Dieu nous dit intérieurement : Si vous succombez, si vous m'offensez, jamais vous ne me verrez. Oh ! la terrible menace ! oh ! le plus grand des malheurs ! s'exposer à ne voir jamais Dieu, à être éternellement séparé de Dieu ! Quel cœur ne serait touché, consterné par une annonce plus terrible que tous les tonnerres que le ciel lancerait sur nous.

3° En matière de pureté, craignons tout, et ne négligeons rien; la moindre pensée de l'esprit trop réfléchie, la moindre affection du cœur où il y a quelque complaisance, la moindre occasion où il y a quelque danger, tout doit nous alarmer : regards imprudents, paroles peu séantes, lectures dangereuses, liaisons suspectes, conversations libres, manières peu réservées; à la vue, à la moindre ombre, à la plus légère apparence du péché, prions, tremblons, fuyons comme à la vue du serpent le plus venimeux : *Quasi à facie colubri fuge peccatum.* (*Eccl.* 21.)

Encore, malgré tous nos soins, toute notre vigilance, toutes nos précautions, ne pourrons-nous jamais nous rassurer sur le danger : Dieu seul peut être notre force dans nos combats, comme il doit être notre récompense après notre victoire.

Quis ascendet in montem Domini?... innocens manibus et mundo corde. (*Psal.* 23.) Quel est celui qui s'élèvera sur la sainte montagne? celui dont les mains et le cœur seront purs. *Nescitis quia corpora vestra membra sunt Christi* (I *Cor.* 6)? Ne savez-vous pas que vos corps sont les

temples du Saint-Esprit? *Cor mundum crea in me Deus.* (*Psal.* 50). Formez dans moi un cœur pur, ô mon Dieu !

PRIÈRE.

Si jamais votre grâce m'a été nécessaire, ô mon Dieu, c'est surtout pour la pratique et la conservation de la pureté. C'est un trésor inestimable que vous nous avez confié; mais vous savez que non-seulement nous le portons dans des vases d'argile, mais que toutes sortes d'ennemis conjurés contre nous s'arment pour le ravir; le monde, par sa contagion; les passions, par leur violence; les tentations, par leurs funestes attraits; les objets dangereux qui se présentent partout à nos yeux pour séduire notre cœur; tout conspire contre nous; votre grâce seule combat avec nous et pour nous. C'est donc cette grâce spéciale et abondante que je vous demande pour résister aux attaques de tant d'ennemis conjurés. Je sais, ô Dieu de toute sainteté et de toute pureté ! ce que vous exigez de moi pour la conservation de cette précieuse vertu; aussi suis-je bien résolu de ne rien négliger de tout ce qui pourra dépen-

dre de mes faibles efforts pour me soutenir : vigilance sur moi, garde du cœur, mortification des sens, fuite des occasions, crainte salutaire, ferventes prières, fréquentation assidue des sacrements, tout sera employé avec soin et avec constance ; et j'espère, avec le secours que vous daignerez m'accorder, vous être fidèle à l'avenir dans ce point si essentiel et si délicat, où j'ai tant à me reprocher pour le passé.

La grâce que je vous demande, ô mon Dieu ! je vous la demande par l'amour que vous avez pour la pureté. Je vous la demande par l'intercession de votre divine Mère qui en est, après vous, le modèle et la protectrice. Oui, Vierge sainte, Vierge par excellece ! j'implore humblement et instamment votre secours pour la pratique d'une vertu que vous avez toujours eue tant à cœur, et qui a attiré sur vous les complaisances de votre Dieu ; obtenez-moi la grâce de l'aimer, de la pratiquer, de la conserver inviolablement jusqu'au dernier moment de ma vie. Ainsi soit-il.

Septième Béatitude.

Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.
Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu.

Les pacifiques sont, 1° ceux qui aiment la paix ; 2° ceux qui en conservent la possession dans leur âme ; 3° ceux qui, autant qu'il est en eux, tâchent de la procurer et de l'entretenir dans les autres. De sorte que, pour avoir part à cette béatitude, il faut tout à la fois avoir la paix avec Dieu, avec les autres et avec soi-même : la paix avec Dieu, par la piété ; la paix avec les autres, par la charité ; la paix avec soi-même, par la domination des passions : si on n'a pas la paix avec Dieu, on vit dans le crime et dans le désordre ; si on n'a pas la paix avec le prochain, on vit dans la désunion et dans la discorde ; si on n'a pas la paix avec soi-même, on vit dans l'agitation et le trouble.

C'est un bien infiniment à désirer que la paix ; après la grâce de Dieu, rien ne doit nous être tant à cœur que la possession de

cette paix : elle fait la douceur et les délices de cette vie ; ce n'est pas vivre que de ne pas vivre en paix. Sans elle, tous les autres biens nous sont inutiles ; et sans les autres biens, elle peut nous suffire : on est heureux dès qu'on est en paix. C'est un si grand bien, dit saint Paul, qu'il surpasse tout autre bien ; l'amas des richesses, l'éclat des honneurs, les plaisirs et la satisfaction des sens n'ont rien de préférable, rien même de comparable à la possession de cette paix toute divine : *Pax Dei exsuperat omnem sensum.* (*Phil.* 4.) C'est comme un fleuve délicieux qui, prenant sa source dans le cœur même de Dieu, coule dans les nôtres par des canaux différents, et porte dans eux la tranquillité, le calme, l'abondance de tous les biens : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ.* (*Sap.* 4.)

Jésus-Christ est appelé par excellence le prince de la paix : *Princeps pacis ;* il la possédait en lui-même d'une manière toute divine ; elle résidait dans son cœur, elle parlait par sa bouche, elle respirait dans son air et dans toute sa conduite.

Il a enseigné la paix aux hommes ; tout son Evangile n'est qu'un Evangile de dou-

ceur et de paix ; il semble que sa mission se bornait à établir dans les cœurs le règne de cette paix : *Veniens Evangelizavit pacem.* (*Eph.* 2.)

Il a procuré et comme acheté la paix au prix de ses travaux, de ses souffrances et de son sang ; elle lui a paru mériter d'être achetée à ce prix ; bien plus, il a voulu devenir lui-même notre paix et le lien qui unit indissolublement nos cœurs avec lui. *Ipse est pax nostra.* (*Ibid.*)

Il a lui-même cimenté cette paix entre Dieu et les hommes ; il s'est rendu la victime de nos péchés, pour concilier le Ciel et la terre, et abolir le décret de mort porté contre nous : *Interficiens inimicitias in semetipso.*

Enfin, en quittant ce monde, il nous a laissé la paix comme son héritage par son testament et ses dernières volontés marquées à ses enfants. *Pacem meam relinquo vobis.* (Joan. 4.) Il nous l'a donnée comme le fruit de ses victoires, comme le gage de son amour, comme un dépôt sacré qu'il nous confiait, et dont il nous recommandait la conservation et l'usage : *Pacem meam do vobis.*

C'est à nous à présent, si nous sommes ses véritables enfants, à exécuter ses dernières volontés, à remplir ses intentions, à lui marquer notre juste retour, en formant dans nos cœurs pour cette paix les mêmes sentiments qu'il a toujours si tendrement, si ardemment, si constamment formés et conservés dans le sien jusqu'au dernier soupir de sa vie, et qu'il a voulu nous transmettre par sa grâce, en allant prendre possession de sa gloire.

Par retour sincère pour Jésus-Christ, et zèle pour nos vrais intérêts, prenons donc les moyens d'établir cette douce paix, soit avec Dieu, soit avec le prochain, soit avec nous-mêmes. Voici ceux que la religion, la raison, le sentiment nous présentent.

La paix avec Dieu par l'observation de sa sainte Loi, par la soumission à ses ordres, par la conformité à ses volontés, par la fidélité inviolable à sa grâce. Et comment la paix ne règnerait-elle pas dans une âme qui n'a point d'autre volonté que celle de Dieu, et qui reçoit tout de la main de Dieu? Malheur au contraire à une âme qui n'est pas en paix avec Dieu! si elle venait à mourir dans cet état, éternellement

elle aurait son Dieu pour ennemi, et ce Dieu vengeur serait à jamais armé contre elle : durant la vie même peut-elle manquer d'être sans cesse dans les craintes et les alarmes sur son état ? car en s'éloignant de Dieu, en résistant à Dieu, qui jamais a goûté la paix ? *Quis resistit ei, et pacem habuit ?* (Job. 2.)

La paix avec le prochain : en n'offensant personne, ne donnant à personne juste sujet de se plaindre ; au contraire, ayant pour les autres la déférence, la douceur, les égards qui peuvent cimenter l'union des cœurs, se rendant envers tous patient, doux, affable, condescendant, supportant leurs humeurs, excusant leurs défauts, prévenant leurs désirs ; en un mot, autant que la conscience le permet, se faisant tout à tous, pour vivre en paix avec tous.

La paix avec nous-mêmes : elle règne dans notre âme lorsque tout est réglé, que les passions sont domptées, les mauvaises affections réprimées, l'empire des sens dominé ; car les passions sont la source funeste du trouble, de l'agitation, des remords ; il n'y a point de paix à attendre avec elles : une seule passion suffit pour

rendre un cœur malheureux, remplir la vie d'amertume ; les pécheurs auront beau appeler la paix, elle s'éloignera à jamais de leur cœur et de leurs désirs : *Pax, pax, et non erat pax.* (Jerem. 6.)

Heureux donc les cœurs pacifiques, par la récompense qui leur est promise ! *Beati pacifici ;* ils seront appelés les enfants de Dieu, *quoniam filii Dei vocabuntur.*

Enfants de Dieu, parce que Dieu est essentiellement le Dieu de la paix ; il ne reconnaît pour ses enfants que ceux qui sont amis de la paix, *Deus pacis.* Aussi saint Paul écrivant aux Fidèles, leur souhaite en premier lieu la grâce, ensuite la paix que Dieu, en qualité de Père, donne à ses enfants : *Gratia vobis et pax à Deo patre nostro.* (1. Cor. 1.)

Enfants de Dieu. Quelle gloire pour nous ! Que d'autres se glorifient d'être les enfants des grands du monde, des princes du siècle, des rois de la terre : pour nous, notre gloire sera toujours d'être appelés les enfants de Dieu ; et non-seulement d'être appelés, dit saint Jean, mais d'être en effet les enfants de Dieu ; *ut filii Dei nominemur et simus.* (Joan. 3.)

Jésus-Christ nous assure ce glorieux titre, en nous donnant pour père le Père céleste lui-même, *ut filii patris vestri qui in cœlis est.* (Matth. 5.)

Enfants de Dieu. Quel bonheur pour nous ! puisque, si nous sommes les enfants de Dieu, nous avons droit à l'héritage céleste : héritiers de Dieu, *hæredes quidem Dei;* et dès-lors cohéritiers de Jésus-Christ, *cohæredes autem Christi.* (Rom. 8.) La paix est une béatitude commencée, et la béatitude qui est l'héritage des enfants de Dieu, est une paix consommée. Tels sont les biens ineffables que Dieu promet aux cœurs pacifiques ; à cette vue, qui est-ce qui ne portera pas tous ses vœux vers la possession de cette paix divine, qui ne lui consacrera pas ses soins, son cœur, tous ses sentiments ?

Au reste, la paix en ce monde ne consiste pas à n'avoir point de combats à livrer, ni de tentations à essuyer ; mais à ne pas succomber dans les tentations et dans les combats ; la paix pleine et entière est réservée pour l'éternité bienheureuse.

O que les saints sont heureux dans le ciel et dans le sein de la paix ! Là tout

est tranquille, tout est à jamais assuré ; un même objet fixe tous les esprits, une même loi règle toutes les volontés, un même lien unit tous les cœurs; ni envie, ni jalousie, ni vil intérêt n'altère jamais le calme des sentiments, et la sérénité des beaux jours. Ici-bas, au contraire, tout est troublé, tout est agité ; l'émotion dans les esprits, la division dans les familles, le désordre dans les villes, le renversement, le bouleversement dans les empires ; les enfants contre les pères, les parents contre les parents, les voisins contre les voisins, les pauvres contre les riches, les grands contre les petits, tous sont comme conjurés et armés les uns contre les autres. Pourquoi cela ? ô mon Dieu ! n'ont-ils pas le même Père dans le ciel ? tous les mortels qui sont sur la terre ne sont-ils pas faits pour habiter la même céleste patrie ? Hélas ! ce sont les passions qui les arment ainsi les uns contre les autres, qui les portent à se rendre mutuellement leurs jours malheureux ; et comment le règne de la paix pourrait-il subsister avec celui des passions ? une seule ne suffirait-elle pas pour allumer le feu de la discorde dans tout l'univers ? O vous ! Dieu

puissant, Dieu de la paix, qui avez commandé aux vents et aux tempêtes, calmez cet orage des passions humaines, et la paix règnera parmi vos enfants; et dans le sein de la paix vos enfants goûteront le vrai, le solide, l'unique bonheur qu'on peut goûter sur la terre, en attendant celui que vous leur préparez dans le ciel.

PRATIQUES.

1° Gravons bien profondément dans nos esprits cette grande maxime, qu'après la grâce, la paix est le plus grand des biens, et que rien ne peut nous dédommager de sa perte.

2° Pour le bien de la paix avec les autres, sachons dissimuler, sachons nous taire, sachons laisser tomber certaines paroles, dissimuler certains procédés dont nous aurions peut-être quelque sujet de nous plaindre. Si on les laisse tomber, tout finit à l'instant; si on veut les relever, on s'expose à en venir à des éclats toujours tristes, à allumer un feu difficile à éteindre.

3° Comme l'intérêt est souvent le grand obstacle à la paix, et le grand objet de discorde, ayons assez de générosité de cœur,

ou plutôt d'amour de Dieu, pour sacrifier quelque chose de nos intérêts au bien de la paix. Je dis plus, sacrifions, s'il le faut, nos vues, nos projets, nos droits, nos prétentions, tout en un mot, pour conserver la paix, et soyons convaincus que pour nous le plus grand intérêt est toujours celui de la paix.

4° Ne nous contentons pas de conserver la paix dans nous-mêmes, efforçons-nous de la procurer, de l'entretenir dans les autres, en tâchant dans les occasions de calmer les esprits, de concilier les cœurs, de dissiper les nuages, d'étouffer les étincelles qui pourraient s'allumer et causer ensuite des incendies; en un mot, autant qu'il est en nous, soyons des apôtres et des anges de paix.

5° Prions souvent le Seigneur de donner la paix à tous ceux qui nous intéressent, la paix entre nos amis, nos voisins, nos parents; la paix dans les états entre les princes de la terre; la paix surtout dans le sein de l'Eglise; dans tout cela disons souvent à Dieu : *Da pacem, Domine, in diebus nostris.*

Enfin demandons surtout pour nous-

mêmes de rendre un jour les derniers soupirs dans le sein de la paix, pour entrer enfin dans ce repos éternel et dans cette paix immuable qui fait l'objet, la récompense et le terme de cette béatitude; *in pace in idipsum dormiam et requiescam.* (*Psal.* 4.)

Gloria in excelsis Deo, et in terrâ pax hominibus: La gloire de Dieu dans le Ciel, et la paix aux hommes sur la terre.

Pax multa diligentibus legem tuam: (*Psal.* 118.) Ceux qui aiment votre sainte loi, goûteront les douceurs d'une grande paix.

Mundus dare non potest pacem: Les hommes peuvent bien donner une fausse paix; mais Dieu seul peut donner une paix véritable.

PRIÈRE.

Rien de si désirable et de si aimable, ô mon Dieu! que la paix du cœur; elle établit votre règne dans nos cœurs, elle fait la douceur de la vie, elle donne un avant-goût des délices célestes. Mais cette paix délicieuse, cette paix divine, où pourrions-nous la trouver? Vous nous l'avez dit vous-

même : le monde peut la promettre, mais le monde ne saurait la donner ; il n'y a que vous, qui êtes par excellence le Dieu de la paix, qui puissiez nous procurer ce bien préférable à tous les biens de la terre. Accordez-nous donc, ô mon Dieu ! ce bonheur dont vous êtes le seul principe et la source ; je vous le demande spécialement pour moi, parce que j'en connais toute la nécessité et tous les avantages.

Donnez-moi la paix avec vous, conservez-la à jamais dans mon cœur ; ne permettez pas que je m'éloigne, que je me sépare jamais de vous. Et quel serait mon malheur si dans celui qui doit être mon ami, mon Sauveur et mon Père, je ne trouvais qu'un ennemi irrité et un juge vengeur ? Donnez-moi la paix avec mon prochain, faites que je vive saintement sur la terre avec ceux avec qui j'espère de vivre éternellement dans le ciel. Donnez-moi encore la paix avec moi-même ; que jamais je ne sois réduit à me dire avec le prophète : pourquoi êtes-vous triste, ô mon âme ! et pourquoi me jetez-vous dans l'agitation et dans le trouble ? Ah : malheur à celui qui devient à lui-même son propre tourment,

Paix aimable ! régnez dans mon cœur, établissez-y votre doux empire. Paix charmante ! dominez toutes les puissances de mon âme, réglez-en tous les mouvements et tous les désirs. Paix divine ! soyez mon partage en ce monde, vous serez le gage de la paix immuable que j'attends dans l'autre. Ainsi soit-il.

Huitième Béatitude.

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.

1° Il n'arrive que trop souvent qu'en voulant travailler à la gloire de Dieu, on soit exposé aux persécutions dans le monde ; il suffit quelquefois de vouloir le bien, de le procurer, et de s'y consacrer, pour essuyer mille oppositions, pour être en butte à mille contradictions, pour voir élever contre soi toutes les tempêtes et tous les orages ; le monde révolté, l'enfer déchaîné, tout s'armera de concert ; le zèle qu'on a pour le bien sera regardé comme un faux zèle,

l'homme qui le procure sera traité d'esprit outré, d'entêté, de visionnaire, de faux prophète. Il faut s'y attendre, c'est le propre de l'œuvre de Dieu d'être marquée au sceau des contradictions ; le disciple n'est pas au-dessus du maître. Jésus-Christ nous a prévenus : le monde m'a persécuté, il vous persécutera ; *qui me persecuti sunt, et vos persequentur.* (*Joan.* 15.) L'oracle est annoncé ; il s'accomplit tous les jours à la lettre.

Non, il ne faut point être étonné, dit saint Augustin, des persécutions que le monde suscite sans cesse contre les gens de bien. La grande occupation de Jésus-Christ sur la terre, a été de combattre le monde, et de déclarer la guerre à ceux qui suivaient ses pernicieuses maximes ; et l'occupation du monde est de combattre Jésus-Christ et de persécuter ses fidèles disciples. Opprimons le juste, disent les impies dans le livre de la sagesse, ses voies sont contraires aux nôtres ; il ne cesse de s'opposer à nous et à nos projets ; sa conduite est un reproche et une condamnation continuelle de la nôtre ; il s'éloigne de notre manière de vivre ; il nous regarde comme des profanes, et il se

flatte d'un heureux sort à la mort. Elevons-nous, armons-nous contre lui, tendons-lui des piéges ; voyons si ses paroles sont véritables, éprouvons quelle sera sa fin, et si son sort sera en effet plus heureux. Telle est la conduite, telle est la malice des impies contre les justes.

Mon Dieu a d'autres vues sur eux en permettant ces persécutions ; par là il les éprouve, il les purifie, il les sanctifie, il leur donne des occasions de mérite, il les tient dans une sainte vigilance sur eux-mêmes, et une crainte salutaire sur leurs démarches. Il est avantageux pour eux qu'il s'élève des ennemis contr'eux, afin que la vue du péril où ils sont exposés les empêche de tomber dans une fatale sécurité qui pourrait les perdre, au lieu que cette vigilance continuelle les fait toujours marcher dans les sentiers de la justice. C'est ce qu'annonce Jésus-Christ même.

2° Heureux ceux qui souffrent persécution. Mais quel bonheur est donc celui-ci ? dira-t-on ; peut-on le goûter en souffrant ; et les souffrances que peuvent-elles former que des affligés ? Rien de si vrai ; cependant Dieu peut rendre heureux dans les souf-

frances, et par les souffrances mêmes faire des heureux. Comment cela ? 1. Parce que par les persécutions Dieu les met dans le chemin du ciel ; 2. parce qu'il leur ménage des grâces plus spéciales ; 3. parce qu'il leur donne une sainte ressemblance avec Jésus-Christ, modèle des prédestinés ; 4. parce qu'il leur fait goûter des consolations intérieures qui les dédommagent de tous leurs travaux ; 5. parce qu'il les met à couvert du poison des louanges et de l'amour-propre, et les engage à n'avoir que lui seul en vue, en voyant que tous les hommes se tournent contr'eux ; enfin, en leur promettant une récompence aussi abondante que leurs travaux auront été pénibles et leurs persécutions violentes.

3° Mais remarquons que le Sauveur n'appelle heureux que ceux qui souffrent pour la justice, *propter justitiam ;* c'est-à-dire, qui souffrent pour la vertu, pour la piété, pour les intérêts de la foi, en un mot, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes : car il peut arriver que l'on s'attire la persécution par sa faute ; un zèle imprudent et inconsidéré, un zèle vif et outré, un zèle excessif et amer peut révolter les esprits et

aigrir les cœurs ; et alors, ce n'est plus zèle, c'est humeur, c'est naturel, c'est impétuosité ; si l'on souffre, ce n'est plus pour la justice et pour Dieu, et ainsi on souffre sans mérite : ce n'est plus l'Apôtre qui agit, c'est l'homme, et la justice n'y étant pour rien, ne donne plus de part à la béatitude. Souffrons donc, mais souffrons pour Dieu, pour les intérêts de sa gloire, et que rien d'humain n'entre dans nos motifs et dans notre conduite.

4° En essuyant les persécutions, prenons garde de nous laisser décourager et abattre ; d'abandonner l'œuvre de Dieu à raison des oppositions des hommes. Dans certains moments la nature souffre et gémit sous le poids : ranimons notre courage ; prenons de nouvelles forces dans la prière et la confiance. Nous serions indignes de Dieu, si la crainte ou la vue des obstacles et des contradictions nous faisait abandonner ses œuvres et ses intérêts. Si nos projets échouent, si nos vues ne sont pas secondées, si nos travaux paraissent stériles et manquent de succès, pensons qu'au lieu du bien que nous nous proposons, Dieu en a en vue quelqu'autre plus utile pour nous

et plus avantageux à sa gloire ; mais ne cessons point d'y travailler, d'y consacrer tous nos soins, nos sueurs, notre santé, s'il le faut, notre sang, notre vie. Les persécutions mêmes, loin de nous décourager, doivent animer notre ardeur, soutenir notre confiance contre toutes les épreuves et tous les revers.

5° Un autre point bien essentiel dans le feu des persécutions, c'est de bien faire attention aux sentiments qui pourront s'élever dans nos cœurs à l'égard de ceux qui nous persécutent. Prenons garde que jamais nous n'y donnions entrée ; je ne dis pas seulement, ni aux haines et aux vengeances, ni aux ressentiments et aux rancunes, ni à l'aversion et à l'aigreur, mais même à l'éloignement et à l'indifférence. Jésus-Christ veut que nous portions encore plus loin la perfection de nos sentiments : ce n'est pas d'étouffer ceux qui seraient contraires, il faut encore prendre ceux qui sont favorables à nos ennemis et à nos persécuteurs. Priez, nous dit-il, pour ceux qui vous persécutent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, *orate pro persequentibus vos*, (Luc. 6.) afin que vous soyez,

à juste titre, les dignes enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les justes et sur ceux qui ne le sont pas ; par là vous attirerez les bénédictions du ciel sur vos travaux, peut-être même le succès sur vos entreprises ; et si vous n'avez pas le cœur des hommes qui vous affligent, vous aurez du moins celui de Dieu qui daigne vous employer.

Bienheureux donc ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le Ciel est à eux, *quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Il y a quelque chose de bien particulier dans la récompense promise à cette béatitude et à la première ; dans toutes les autres Jésus-Christ ne promet que des biens à venir et des avantages pour l'autre vie ; dans celle-ci, au contraire, il annonce des biens présents et des avantages même pour cette vie ; et quels avantages ? la possession même du Ciel. Pourquoi ? comment cela ? en voici la raison :

1° C'est que ceux qui souffrent persécution pour la justice ont besoin d'une consolation plus particulière, à cause des combats continuels qu'ils ont à livrer.

2° C'est que Dieu leur ménage des se-

cours plus puissants et des grâces plus spéciales ; sa providence, sa bonté, sa sagesse y sont engagées.

3° C'est que, dans certains moments, il leur fait éprouver des douceurs, des onctions intérieures qui leur présentent comme un avant-goût des délices célestes.

4° C'est qu'il leur donne une espérance plus ferme de la gloire du Ciel, et cette ferme espérance semble déjà leur en avoir ouvert l'entrée, et donné les prémices.

5° C'est surtout que les persécutions des hommes les unissent plus intimement à Dieu ; ils sont avec Dieu, Dieu est avec eux, et sa présence sensible, son union intime leur tient comme lieu de sa possession et de son bonheur.

PRATIQUES.

1° Rappelons souvent cet oracle de Jésus-Christ : *Lorsque les hommes vous chargeront d'injures, qu'ils vous persécuteront à cause de moi, réjouissez-vous, tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous attend dans le Ciel. Gaudete et exultate.* (*Matth.* 5.)

2° Quoi que nous ayons à souffrir, pensons que nous souffrons pour Jésus-Christ,

avec Jésus-Christ et dans Jésus-Christ, il a bien plus souffert pour nous que nous ne souffrirons jamais pour lui.

3° Souvenons-nous toujours que, pour aller au Ciel, il n'y a d'autre chemin que celui des croix, des persécutions, des souffrances; regardons-les comme autant de grâces: nous devrions aller sur le Calvaire avec autant de joie que sur le Thabor. Pour avoir la couronne des justes, il faut avoir rempli toute justice.

4° Gardons-nous de nous plaindre et de murmurer contre ceux qui nous persécutent: prions pour eux, ils sont plus à plaindre que nous.

5° Animons-nous par l'exemple des saints qui ont tant souffert. Que n'a pas eu à souffrir un saint Paul, un saint Athanase, un saint Jérome, une sainte Térèse, un saint François de Sales, et tant d'autres? Dans quels sentiments, avec quel courage, quel amour, quels saints transports n'ont-ils pas souffert? que souffrons-nous en comparaison? Enfin, aimons Dieu; son amour nous adoucira tout; on souffre peu quand on aime beaucoup.

Multæ tribulationes justorum, sed de his

omnibus liberabit eos Dominus. (*Psal.* 33). Les justes sont exposés à bien des épreuves, mais le Seigneur les en délivrera.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, timete eum qui potest corpus et animam perdere in gehennam. (*Matt.* 10).

Ne craignez point ceux qui ne peuvent donner la mort qu'au corps, mais craignez celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans les tourments éternels.

Persecutionem patimur et sustinemus. (1. *Cor.* 4.) Nous souffrons persécution, mais nous n'en sommes point ébranlés. *Blasphemamur et obsecramus.* On nous accable de blasphèmes, et nous ne nous vengeons qu'en offrant des prières.

Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. (*Act.* 14.) Ce n'est que par la voie de bien des tribulations que nous pouvons entrer dans le royaume de Dieu.

PRIÈRE.

Vous permettez, ô mon Dieu ! que nous souffrions persécution en ce monde, et que nous essuyions bien des épreuves durant cette vie. C'est la voie dans laquelle doivent marcher tous vos élus, et le chemin par lequel vous voulez les conduire au Ciel. Ce

qui doit les consoler, c'est qu'ils marchent sur vos traces, et qu'ils vous ont pour modèle. Que n'avez-vous pas essuyé de la part des hommes, et à quelles contradictions n'avez-vous pas été exposé ? Que si vous-même, qui étiez la justice et la sainteté par essence, vous avez eu tant à souffrir de la part de vos ennemis, à quoi ne devons-nous pas nous attendre, si nous voulons être au nombre de vos enfants ? Mais dans cet état d'épreuves et de souffrances, soutenez-nous, Dieu puissant, de peur que notre faiblesse ne succombe sous le poids de nos afflictions, surtout ne permettez pas, ô mon Dieu ! que jamais notre charité et nos sentiments soient altérés envers ceux qui nous font souffrir ; pardonnez-leur comme nous souhaitons que vous nous pardonniez à nous-mêmes toutes nos offenses ; c'est là toute la vengeance que nous vous demandons ; rendez-les aussi saints et aussi heureux que nous désirons l'être : nous sommes tous l'ouvrage de vos mains et le prix de votre sang ; réunissez-nous tous dans les sentiments de la charité et de la grâce, pour nous réunir à jamais dans le séjour de la gloire et du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

FIN DE L'EXPLICATION DES HUIT BÉATITUDES.

RÉFLEXIONS

ET

SENTIMENTS

TIRÉS EN PARTIE DES CONSEILS DE LA SAGESSE,

ET DISTRIBUÉS POUR CHAQUE JOUR DU MOIS.

PRÉFACE.

Voici des paroles de vie que Dieu même vous adresse; elles sortent de son cœur; donnez-leur entrée dans le vôtre : le monde vous parlera d'affaires, d'amusements, de plaisirs; en sortant de ces entretiens, vous n'aurez trouvé que le vide et le néant, ou les inquiétudes et les remords; c'est tout ce que le monde peut donner à ses sectateurs. Ces lectures vous mettront dans des dispositions plus heureuses : quand vous y aurez donné votre attention, votre esprit et votre

cœur seront remplis de plus dignes objets, et trouveront une nourriture également solide et utile. Recevez donc ces avis salutaires ; quand on nous parle pour notre bien, on mérite d'être écouté.

RÉFLEXIONS

ET

SENTIMENTS

TIRÉS EN PARTIE DES CONSEILS DE LA SAGESSE,

ET DISTRIBUÉS POUR CHAQUE JOUR DU MOIS.

PREMIER JOUR.

Considération fondamentale sur les fins dernières, et sur ces paroles: Memorare novissima tua.

Si on veut sincèrement se préserver du péché quand on a eu le bonheur d'en sortir, et se maintenir dans la grâce quand on a été assez heureux pour la recouvrer, le moyen le plus sûr et le plus efficace est de penser aux grandes et immuables vérités de la religion : c'est l'Esprit saint même qui nous le conseille, et qui nous en assure : *Memorare novissima tua; et in æternum non peccabis.* (*Eccli.* 28.) Sou-

venez-vous de vos fins dernières, et vous ne pècherez jamais.

Ames chrétiennes, entrez dans cette considération importante et faites-en le fondements de vos réflexions et la règle de votre conduite.

Le grand moyen de salut est de bien méditer devant Dieu ces premières et dernières vérités, c'est-à-dire de bien comprendre d'où vous venez et où vous allez ; quelle a été votre origine, et quelle sera votre fin ; ce que vous devez à votre créateur, et ce que vous demandera votre juge. Quoiqu'il n'y ait qu'un mot à chaque point, ce n'est pas trop des années entières pour les méditer. Vous avez reçu, des mains de votre créateur, l'être et la vie ; en les recevant vous avez contracté envers lui de grandes obligations et de grandes dettes. Ces dettes et ces obligations ont précédé votre naissance ; vous avez commencé de vivre dans le temps, mais on n'a pas commencé alors de penser à vous ; devant tous les temps Dieu était, il pensait à vous, et il vous aimait.

Le comble de ses grâces, c'est qu'il vous a fait pour lui seul, et qu'il ne vous a donné

l'être qu'afin que vous fussiez éternellement à lui ; il a même voulu que son emploi dans l'éternité fût l'emploi de votre temps et de votre vie : le connaître et l'aimer.

2° Grâce ineffable, bonheur suprême, si vous y correspondez ; mais c'est une vérité bien terrible, de penser que si vous n'y répondez pas, si vous vivez sans amour pour Dieu, après avoir commencé par des bienfaits, il finira par un jugement. Lui qui vous a cherché depuis tant d'années pour vous sauver, vous appellera bientôt pour vous juger, et quand vous serez devant lui, il examinera dans vous ce qu'il a fait pour vous, et ce que vous avez fait contre lui ; ce qui vient de sa part, et ce qui vient de la vôtre, il comptera d'une part ses grâces, et de l'autre vos œuvres, et il obligera votre conscience à les compter elle-même, et à voir les ouvrages de sa bonté et ceux de votre malice assemblés dans un même cœur.

Comparez-les dès à présent, et faites au pied de la croix de votre rédempteur ce que vous ferez un jour devant votre juge ; c'est-à-dire :

Considérez ce que c'est qu'une miséricorde infinie qui a prévenu vos mérites ;

ce que c'est qu'une ingratitude qui a été formée au milieu des grâces ; ce que c'est qu'une justice qui pèse les bontés de Dieu et les péchés de l'homme.

Enfin, ce que c'est qu'une éternité où la sainteté d'un Dieu sera la mesure de sa colère contre les pécheurs ; sa justice criminellement offensée, la mesure de leur supplice, et son infinie beauté qu'ils ne verront jamais, la mesure de leur désespoir.

J'en dis trop dans un sujet où il ne faut rien moins que parler ; toute l'histoire de l'homme pécheur est renfermée dans ces quatre paroles : Ses jours finiront, ses actions seront jugées, ses péchés seront punis, ses peines seront éternelles. Voilà, non pas de quoi lire quelques moments, mais de quoi méditer tous les jours de la vie.

Pensons donc sérieusement devant Dieu, qu'il y a une mort à attendre, un jugement à subir, un enfer à craindre, et un paradis à mériter. C'est là l'homme, c'est là tout l'homme : *Hoc est enim omnis homo.* (*Eccl.* 12.)

IIe JOUR

L'état du péché.

1° Le péché flatte le cœur quand on le commet; quand il est commis, il déchire l'âme, et c'est pour nous la plus grande des grâces d'essuyer en cet état ces remords; ils sont la marque que nous ne sommes pas entièrement délaissés, et que le Ciel médite encore pour nous des desseins de miséricorde. Mais au milieu de ces remords, comment avoir la paix avec soi-même, quand on ne l'a pas avec Dieu? Eût-on d'ailleurs tous les biens de la terre, de quoi vous servent tous ces biens, ces trésors, ces honneurs, si au milieu de ces prospérités, vous sentez les douleurs de votre péché qui trouble votre repos, et si vous entendez jour et nuit les cris de votre conscience qui vous menace des approches de la mort et des malheurs de l'éternité? Non, il n'y a point d'homme sage sur la terre qui n'aimât mieux perdre les biens de la vie. et point de bienheureux dans

le Ciel qui n'aimât mieux renoncer à tout bonheur que de commettre un seul péché ; et nous en commettons tous les jours : où est notre foi ?

On a vu des pécheurs sincèrement convertis, qui, après avoir mêlé les larmes et les cendres à leur nourriture, et avoir souffert les austérités les plus rigoureuses, ne croyant pas avoir satisfait, auraient voulu souffrir dans leur corps en ce monde les tourments de l'enfer, pour expier leurs crimes et apaiser la justice divine.

Il n'y a que la sagesse infinie d'un Dieu qui puisse connaître toute l'énormité du péché ; il n'y a que la sainteté infinie d'un Dieu qui puisse en détester toute la malice ; il n'y a que la puissance d'un Dieu qui puisse le punir autant qu'il le mérite.

2° Rentrez dans votre âme, pécheur, tandis que votre Dieu, votre juge vous considère lui-même ; voyez dans votre âme ce qu'il y voit : ce nombre innombrable de péchés commis, ces habitudes invétérées, cet amas de corruptions anciennes et nouvelles. Il voit tout, ne vous cachez rien ; il voit vos péchés, craignez ses vengeances. Voyez ce qui est autour de vous en ce mo-

ment même : la justice divine qui est armée contre vous, sa miséricorde qui menace de vous abandonner ; l'une et l'autre qui par des cris intérieurs vous reprochent ce que vous êtes aujourd'hui et vous annoncent ce que vous serez peut-être demain, peut-être dans un moment, mort, jugé et damné ; en un instant ce changement terrible peut être fait, et s'il l'est une fois, il l'est pour toujours. Voilà votre état et votre malheur : et vous pouvez y vivre en danger d'y mourir.

C'est votre Dieu qui vous parle encore en père ; écoutez-le ; accordez à votre conscience la solitude où elle vous appelle pour penser à vous. Dites-vous à vous-même : Dans quel état suis-je ? et vais-je donc y périr ? J'ai dans moi le péché et la mort ; il ne me reste plus qu'un moment de vie et une éternité de tourments.

Comprenez donc aujourd'hui ce que c'est que l'état de péché, et que toute votre vie il vous fasse trembler.

Etat d'erreur et d'égarement : vous êtes sorti de la voie du salut.

Etat de trouble et de confusion : votre cœur est une espèce d'enfer.

Etat de craintes et d'alarmes : le glaive vengeur est suspendu sur votre tête, et le tombeau ouvert sous vos pieds.

Etat de mort et de damnation : mourir en cet état, c'est la réprobation consommée.

Voici trois points qui renferment tout ce qu'on peut dire de plus vrai et de plus terrible sur le péché mortel.

1° Pensez que le péché a causé la mort d'un Dieu.

2° Pensez que le péché donne la mort à une âme immortelle.

3° Pensez qu'il n'y a qu'un instant entre le péché mortel et une éternité malheureuse.

Craignez-la, et par là même craignez le péché comme l'unique chose que vous avez à redouter en ce monde. *Quasi à facie colubri fuge peccatum :* (*Eccl.* 21.) fuyez à la vue du péché, comme à la vue d'un serpent.

IIIe JOUR.

La Mort.

1° Pour savoir parfaitement ce que vous devez savoir en fait de morale et de conduite, le plus sûr moyen est de vous rendre disciple de la mort, et d'écouter ses sages leçons. La mort ne parle point, mais elle a un silence éloquent, qui est le recueil de la véritable science des saints. Tous les conseils des saints Pères sont sur la langue de la mort : la merveille est, que sans dire mot, elle fait entrer ses instructions dans le cœur avec une force que tous les orateurs n'ont jamais pu imiter.

Elle le fait, dit Salomon, toutes les fois qu'elle se présente à vos yeux, et que vous appelant à la maison où elle entre, elle vous montre sur le visage d'une personne mourante, l'arrêt que le Ciel a prononcé contre vous, et que peut-être demain vous serez en l'état où ce mourant se trouve aujourd'hui. Lorque quelqu'un meurt, il se forme sur son visage pâle et ses lèvres li-

vides une sorte d'écriture que chacun peut lire, et où chacun lit en effet ces deux grandes paroles : *Hodiè mihi, cras tibi;* et c'est là ce que le Prophète appelle le testament universel de ce monde, que la mort fait voir à tous ceux qui environnent le lit du mourant : *Testamentum hujus mundi, morte morietur.* (*Eccl.* 14.) Tous le lisent et tous l'entendent ; vous l'avez lu souvent, et c'est là que vous avez appris que l'héritage qui vous a été laissé par vos ancêtres au moment de leur trépas, a été l'annonce que vous mourrez comme eux, et que, formé de terre, vous retournerez en terre : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

De tant de pères que vous avez eus depuis le commencement du monde, il n'en est aucun qui n'ait signé ce testament, et qui ne nous ait laissé cet héritage : lisez donc avec attention, et dans ce qu'ils sont à présent, apprenez ce que vous serez un jour.

2° Mais remarquez que le profit que vous devez tirer de cette considération, ne consiste pas à regarder ce que vous montre la mort, mais à vous y préparer. Après qu'elle vous a montré dans le fond d'un tombeau

des armées de vers autour d'un visage que l'on adorait il y a quelques jours, la leçon qu'elle vous adresse, et qu'elle veut que vous graviez profondément dans votre esprit, est celle-ci : *Memento, homo.* Souvenez-vous de ce que vous avez vu, et disposez-vous à le devenir.

En effet, pour apprendre à vivre chrétiennement, ce n'est pas assez de regarder les personnes mourantes ou ensevelies, il n'y a personne qui pour lors ne pense à l'affaire de son salut, et qui ne forme quelque dessein de conversion et de pénitence : mais bientôt ces pensées salutaires sont effacées de notre esprit comme des songes ; la dissipation, l'indévotion, le tumulte du monde les font disparaître ; nous recommençons à vivre comme si nous ne devions jamais mourir. O hommes mortels ! s'écrie la mort, ce n'est pas seulement durant les pleurs et dans la cérémonie funèbre d'une personne qui mourut hier soudainement sans secours et sans sacrements, que vous devez profiter des salutaires leçons que je vous donne ; souvenez-vous de cette mort malheureuse ; et dans quelque endroit que vous soyez, quelque affaire que vous trai-

tiez, ayez-la présente à votre mémoire, pour en faire la règle de votre conduite : elle entrera dans votre esprit, elle sanctifiera votre vie, elle dissipera vos doutes, elle dirigera vos pas, elle vous éclairera; bientôt vous n'aurez plus besoin de prédicateurs et de discours pour connaître vos obligations et les devoirs de votre conscience : la pensée de la mort vous dira tout, et vous le dira si efficacement, que vous ne l'oublierez jamais.

Tandis que les autres ne penseront qu'à vivre, à rire, à s'amuser vainement dans les cercles de ce monde, vous penserez sérieusement à ce que vous devez devenir dans l'autre; vous vous y préparerez sagement; vous ferez plus encore, vous vous tiendrez toujours prêt, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure, et que l'heure à laquelle vous cesseriez d'être prêt, serait peut-être celle qui déciderait de votre sort, c'est-à-dire, de votre malheur éternel. *Quâ horâ non putatis, filius hominis veniet.* (*Luc.* 12). Le fils de l'homme viendra quand vous vous y attendrez le moins.

IVe JOUR.

Le pécheur doit revenir à Dieu avec confiance.

1° Après que l'homme a eu le malheur de s'écarter de sa fin par le péché, l'unique ressource qui lui reste, c'est de recourir à Dieu sans délai pour solliciter son pardon et rentrer dans sa grâce. Mais pour obtenir son pardon, il faut que le pécheur pénitent anime son cœur de la plus vive, la plus ferme, la plus intime confiance en ce Dieu de miséricorde; c'est le moyen le plus assuré de toucher son cœur et d'intéresser sa tendresse. Oui, quand un pécheur aurait commis les plus grands crimes, donné dans les plus grands désordres, comme comblé la mesure de tous les excès; quand il aurait croupi les années entières dans cet abîme d'iniquité; si, pénétré d'une sincère douleur de son péché, et surtout si, animé d'une entière confiance en la bonté de son Dieu, qui n'a jamais cessé d'être son père, il retourne à lui, il vient

se jeter à ses pieds et implorer sa miséricorde, il est assuré de l'obtenir, et de trouver encore grâce à ses yeux.

Venez donc, âme pécheresse! et dans quelque triste état que vous puissiez être, venez, et arrosée de vos larmes, prosternée devant Dieu, entendez la voix qui vous appelle à la pénitence, et faites-lui entendre la vôtre qui demande sa grâce. Dites-lui tout ce que votre cœur brisé de douleur vous inspirera pour toucher le sien; dites-lui que vous venez à lui pour le conjurer d'avoir pitié de vous, et de briser vos chaînes; priez-le, pressez-le, espérez, s'il le faut, contre l'espérance, comme ont fait tant d'autres pécheurs; dites-lui que quand vous le verriez le glaive à la main, pour vous immoler à sa colère; quand vous verriez ce glaive enfoncé dans votre cœur, quand vous seriez jusqu'aux portes de la mort et de l'enfer même, vous adoreriez sa bonté, et vous attendriez encore sa grâce; dites-lui que c'est périr que de s'enfuir devant lui; que durant sa colère, il n'y a point de lieu au monde plus sûr qu'auprès de sa miséricorde; que c'est l'unique endroit où les affligés, les pécheurs et les

morts à la grâce, peuvent trouver le salut et la vie.

2° Que si, effrayée de la multitude et de la grandeur de vos péchés, vous sentez le besoin que vous avez de sa grande miséricorde, et vous demandez où vous la trouverez, venez; c'est sur le Calvaire, et c'est elle-même qui vous y invite et vous y attend. Là, il est vrai, l'on vous accusera du sang précieux d'un Dieu que vous avez versé, et de la mort que vous lui avez causée; mais ne vous alarmez pas, la voix même du sang qui vous accuse en qualité de pécheur, sollicite votre grâce en qualité de pénitent. Non, ce n'est point ici seulement la voix d'un homme qui vous appelle, c'est celle d'un Dieu touché de votre état, et empressé de vous retrouver.

Levez donc les yeux, et contemplez celui qui paraît sur la croix; vous verrez son cœur ouvert, et dans ce cœur une miséricorde infinie qui ne regarde les pécheurs que pour mesurer l'abondance de ses grâces à la grandeur de leurs péchés : vous y verrez que ce Dieu de bonté que vous avez fui durant si long-temps, ne vous a pour-

suivi que parce qu'il vous aimait, et qu'il voulait être aimé.

Grande et ineffable miséricorde, qui depuis six mille ans n'a vu aucun crime sur la terre qu'elle n'ait été prête à oublier dès qu'il a été déploré, et qui actuellement n'en voit aucun dans l'enfer qu'elle ne pardonnât, s'il pouvait être détesté comme il faut.

Pécheur qui méditez ces grandes vérités, combien de péchés durant votre vie depuis que vous avez commencé de vous égarer, et combien de grâces dans Dieu depuis ce triste moment! Quel jour s'est passé depuis ce temps-là, que ce tendre Père ne vous ait rappelé et ne vous ait tendu une main secourable pour vous retirer des portes de la mort et de l'enfer, où vous étiez en danger de tomber? Or, celui qui vous a recherché quand vous le fuyiez, vous rejettera-t-il à présent, si vous revenez à lui?

Ah! dites-lui donc encore avec un nouveau transport d'ardeur et de confiance: Dieu Sauveur, la grâce et la vie sont entre vos mains; mon cœur soupire après l'une et l'autre; je suis dans un état de péché et

de mort, vous êtes la résurrection et la vie : mes grands péchés sont au pied de votre croix, mais votre grande miséricorde y est aussi : réunissez en ce moment en ma faveur toutes les grâces que vous avez accordées aux pécheurs depuis le commencement du monde ; vous trouvez en moi tous les péchés, il faut que je trouve dans vous toutes les miséricordes. Dieu saint, Dieu puissant, glorifiez-vous en pardonnant, et montrez combien vous êtes grand, en faisant surabonder la grâce où abondait la malice. *Ubi abundavit delictum, superabundavit et gratia.* (*Rom.* 5.)

Vᵉ JOUR.

La Prière.

1° La prière est un des premiers devoirs, et un devoir indispensable de l'homme envers Dieu.

C'est un hommage que l'homme doit à l'Etre suprême qui l'a formé.

C'est un secours que l'homme doit à sa propre faiblesse.

Sans la prière Dieu n'est poiut honoré selon sa grandeur.

Sans la prière l'homme ne sera point secouru selon ses besoins.

Non, dans le cours ordinaire de la providence, n'espérez point de recevoir les grâces, que par la prière; sans elle vous aurez la grâce qui donne le premier moyen d'être juste, ou de vous convertir; mais selon les lois ordinaires de la sagesse, vous n'aurez pas la grâce spéciale qui donne la volonté de l'être, et d'accomplir efficacement ce bon désir.

De même, n'attendez point ces grâces, si vous ne les demandez avec une affection sincère, ardente et constante; prier Dieu faiblement qu'il ait pitié du malheureux état de votre âme, le prier qu'il diffère de vous punir, c'est témoigner que vous craignez presque qu'il vous exauce, parce que vous craignez de rompre les chaînes qui vous attachent au monde, au péché et à la créature.

Dieu veut, quand nous le prions, que nos entrailles mêmes, s'il est possible, aient de la voix, et qu'il y ait dans nous comme un feu divin qui donne à nos sou-

pirs la force de monter jusqu'à lui, et de le suivre aussi loin que la justice semblera l'éloigner pour ne pas nous écouter.

2° Dieu veut être poursuivi, sollicité et pressé; poursuivez-le, pressez-le; ne craignez pas de devenir importun; notre importunité lui plaît autant qu'elle déplaît aux hommes; elle est la marque, lorsque nous lui demandons des grâces, que nous les désirons ardemment, et que nous avons confiance en sa bonté. Ainsi gardez-vous bien de céder à son premier refus, et de vous retirer avec défiance; imitez cette fidèle Cananée, qui savait bien comment il faut parler à un Dieu pour toucher son cœur. Quoiqu'il semble vous rejeter, demeurez, insistez, attachez-vous humblement à ses pieds, et dites-lui que vous y serez jusqu'à ce qu'il ait daigné vous exaucer; dites-lui que vous le conjurez de jeter du moins sur vous des regards de compassion; que vous n'avez que lui à qui vous puissiez vous adresser pour être assuré du pardon; que quelque indigne que vous soyez d'être exaucé, et d'obtenir les grâces réservées aux enfants, vous espérez qu'il voudra bien vous accorder les miettes qui tombent de la table

des grands! enfin, faites-lui une si sainte violence, que vous l'engagiez à vous adresser cette divine parole qui a consolé tant de pécheurs. *O mulier! magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.* (*Matthieu.* 5.)

Entrez aussi dans les sentiments de Salomon dans les beaux jours de la sagesse: désirant, dit-il, d'obtenir la grâce de vaincre mes passions et de vivre saintement, je me suis adressé à Dieu, je la lui ai demandée avec toute l'ardeur dont mon cœur est capable; trempé dans mes larmes et prosterné au pied de son trône, où j'entendais sa voix qui m'appelait à la pénitence, je lui ai dit: Seigneur, la sagesse et la lumière qui font voir à l'homme la beauté de la vertu sont dans vous; répandez-les dans moi: vous me commandez de vous aimer, donnez-moi votre amour, c'est la seule grâce que je désire en ce monde, je l'espère d'une miséricorde qui est infinie, et qui ne peut voir nos besoins sans en être touchée.

Enfin, dans votre prière, faites parler votre cœur, et soyez assuré que le cœur de Dieu ne sera pas insensible, c'est Jésus-Christ même qui vous l'a dit. Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous

trouverez; tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous sera accordé. Si dans le monde il suffisait de demander des richesses temporelles pour les obtenir, y aurait-il beaucoup de pauvres parmi les hommes? Et si nous sommes pauvres en biens spirituels, à qui devons-nous nous en prendre, qu'au manque de prières, ou aux défauts trop ordinaires dans nos prières?

La prière nous ouvre le cœur de Dieu durant notre vie; et à la mort, elle nous ouvre la porte du ciel. *Petite, et accipietis.* (*Joan.* 16.) Demandez, et vous recevrez.

VIe JOUR.

La soumission des lumières de l'esprit en matière de foi.

1° En matière de religion, la vraie science, c'est la soumission; et la raison la plus sage, c'est de soumettre sa raison.

Dans les questions où il faut nécessairement dire : *Je n'en sais rien*, ceux qui le

disent le plus tôt sont les plus sages et les plus heureux : il ne faut pas étudier vingt ans pour le dire ; et après vingt ans d'étude, le dira-t-on mieux ?

Tirez de votre raison les lumières que vous pourrez ; mais ayez d'autres flambeaux pour l'éclairer elle-même, et ne marchez jamais dans les ténèbres et auprès des précipices avec elle seule. Le raisonnement particulier n'est souvent dans l'homme que pour l'obscurcir ; c'est lui qui produit les ignorances, les erreurs, les irréligions, les impiétés : c'est lui qui ouvre ces chemins détournés, ces voies trompeuses où nous voyons tant de monde s'égarer et se perdre.

On voit en chaque siècle quelque philosophe aveugle qui veut censurer la religion et réformer le monde, parce que sa faible raison veut tout appeler à son tribunal.

Jamais homme sage, en raisonnant avec ses pensées, n'en a tiré d'autre profit, que de se dire à lui-même, qu'en fait de religion la seule chose raisonnable c'est de savoir soumettre sa raison.

La voix de l'Eglise dans la foi, la voix de la conscience éclairée par la foi dans la morale, voilà les deux règles à suivre ; tout

ce que vous voudrez établir au-delà, ne sera que songe, ignorance et impiété.

L'orgueil, la présomption, la prévention, l'entêtement, l'envie de dire des nouveautés et de se distinguer du vulgaire, précipitent dans des abîmes profonds.

L'aveuglement commun aux esprits forts, c'est de dire qu'il y a des taches dans le soleil, des erreurs dans la doctrine de l'Eglise, des abus dans la dévotion, et de vouloir effacer ces taches et corriger ces abus ; rien de ce que fait la main de Dieu ne leur paraît achevé, s'ils n'y mettent les derniers traits ; et, pour l'ordinaire, ce sont des traits de folie.

2° Les impies demandent d'où l'on a su que le monde a été fait par un Créateur, et qu'après la mort il y aura un jugement, une vie future, un enfer, une éternité. Peut-être ne vous proposera-t-on pas d'abord ces doutes sur ces vérités fondamentales et essentielles ; mais défiez-vous en tout de ces hommes contagieux et pervers ; les petites questions de la philosophie mondaine ne sont pas éloignées des grandes.

Soyez sage et avisé. Ne suivez pas des maîtres qui vont établir leur école sur le

bord des précipices ; fuyez et n'écoutez pas ces aveugles qui veulent marcher sur un endroit où il ne faut qu'un coup de vent ou un faux pas pour les précipiter au fond de l'abîme.

N'ayez point la curiosité de savoir le chemin de votre perte, et n'allez point à une école perverse pour y apprendre à oublier les bons principes que vous avez sus dès la première jeunesse ; ayez le bonheur de porter la marque d'un bon esprit, qui est de ne vous plaire à aucune doctrine qu'à celle qui vous apprend à connaître Dieu, et qui vous aide à l'aimer.

Nous pouvons souvent apprendre de nos amis ce que nous devons faire dans les choses humaines ; mais nous ne devons jamais apprendre que de l'Eglise ce que nous devons croire en matière de foi.

Pour craindre et détester l'incrédulité, il n'y a qu'à considérer d'où elle vient, et où elle conduit ; si on examine bien, c'est la présomption d'esprit et la dépravation du cœur qui en sont les coupables principes, et c'est l'aveuglement et l'endurcissement qui en sont les funestes suites.

Un homme incrédule, qui se dit : C'est

le hasard qui nous a faits, c'est le destin qui nous conduit, c'est le néant qui nous attend; de quoi n'est-il pas capable ? et que pouvez-vous attendre d'un homme qui donne dans ces excès, sinon toutes les erreurs et toutes les horreurs ?

Les plus grands esprits se sont égarés en suivant leurs propres lumières ; les plus ignorants ont marché dans les routes assurées, en se laissant conduire par l'Eglise.

Soyez humble, soyez docile, soyez soumis, vous serez savant, parce que vous aurez la science des saints.

Credo, Domine, sed adjuva incredulitatem meam. (Marc. 9). Je crois, ô mon Dieu ! mais fortifiez ma foi.

VIIe JOUR.

La domination des passions du cœur.

1° Les passions sont les mouvements de l'âme, qui lui donnent des forces pour faire et souffrir de grandes choses : quand elles sont réglées et qu'elles se portent aux objets permis, elles sont utiles ; mais quand

elles sortent des bornes, ce sont des domestiques séditieux et cruels ; si l'homme ne les tient toujours enchaînées, elles le dominent; si elles ne sont ses esclaves, il faut nécesairement qu'il soit leur victime.

Les passions sont de Dieu ; l'excès où elles se portent est du péché du premier homme. L'ouvrage était pur et sain quand il sortit des mains du Créateur ; mais le feu d'enfer s'y est allumé, et toutes nos larmes n'ont pu l'éteindre ; le mal a déjà duré près de six mille ans, il dure encore ; et c'est de là, c'est des passions mal réglées que naissent tous nos malheurs, et que sortent tous les torrents de pleurs et de sang qui ont inondé et qui inonderont la terre, tant que les passions y exercent leur funeste empire.

Notre âme, envoyée du ciel en ce monde, est encore dans une maison de boue, dans un corps terrestre et composé de matières combustibles ; les noires vapeurs qui en sortent forment dans nous un orage ténébreux et orageux ; nos passions enveloppées dans ce nuage, s'y échauffent, s'y allument, agitent l'imagination, et l'imagination agitée porte le trouble et la confusion dans

toutes les puissances de l'âme. Cette âme, violemment poussée, court, se précipite, et ne s'arrête que lorsqu'elle est enfin arrivée au terme de sa perte, et tombée dans un abîme de crimes et de malheurs.

Ame aveugle, elle devient alors un triste spectacle pour le Ciel, qui contemple avec pitié cette image de Dieu dans un état si funeste et si déplorable.

Combattez ces ennemis de votre repos et de votre salut; les passions sont fortes, mais vous l'êtes plus qu'elles, si vous le voulez. Vous avez trois secours pour vous armer contr'elles et pour les vaincre, la raison, la prière et la grâce; ces trois moyens sagement employés, attireront à votre âme une céleste rosée, qui, par ses douces influences, calmera le sang agité et tous ces mouvements violents qui portaient avec eux le désordre, le crime, et tous les malheurs.

2° Les passions dominées par une âme noble, et réglées par une âme sage, se tournent vers le Ciel et n'aspirent plus qu'à des fins honnêtes et louables.

Les vainqueurs des hommes sont admirés et couronnés sur la terre; les vainqueurs

d'eux-mêmes le sont dans le Ciel, et c'est pour eux qu'on prépare des triomphes et des couronnes immortelles.

Ne croyez pas que pour être ainsi triomphant et vainqueur, vous soyez obligé d'aller chercher des ennemis bien loin. Demeurez dans vous-même, faites la guerre à vos passions, vous remporterez une gloire plus solide que ceux qui font la conquête des villes et des empires. Lorsque par une vertu généreuse vous pardonnez une injure, vous souffrez une calomnie, vous réprimez un emportement de colère, vous êtes plus grand devant Dieu que celui qui a détruit une armée et conquis un royaume; la défaite d'une armée diminue le nombre des hommes sur la terre, la victoire sur une passion réjouit les saints dans le Ciel.

En un mot, si vous voulez être saint, être heureux, dominez vos passions : l'ambition, la colère, la haine, la jalousie, toutes les passions n'entrent dans le cœur de l'homme que pour troubler sa paix, détruire sa vertu et abréger sa vie. Tout ce qu'il y a de violent dans notre cœur nous pousse au péché et nous entraîne au tombeau. Il n'y a d'heureux et d'immortel que ce qui

est saint, en paix et tranquille; mais ce n'est que sur les débris des passions que cette paix solide peut établir son empire dans votre cœur.

Ne tradas me à desiderio meo peccatori. Ah! Seigneur, ne me livrez pas à mes affections criminelles. (*Psal.* 139. 9.)

VIIIe JOUR.

L'ambition.

1° L'ambition est dans l'homme une passion funeste, qui le rend à la fois criminel et malheureux; elle le rend criminel, parce qu'elle le précipite dans une infinité de désordres et d'excès; elle le rend malheureux par les inquiétudes, les agitations et les chagrins dont elle le dévore.

Si vous aimez le salut de votre âme et la paix de votre cœur, ne donnez jamais d'entrée à cette passion; ne permettez pas que ce vent violent vous pousse dans des abîmes, il ne peut vous faire courir qu'après des fumées sorties du feu des enfers, pour vous y précipiter en aveugle.

Lorsque la gloire et les honneurs de ce monde viennent à vous, et que c'est la Providence qui vous les envoie, recevez-les sans y attacher votre cœur ; mais si on vous parle d'aller au devant et de les prévenir par des sollicitations, ne vous laissez pas séduire à l'appât que l'on vous présente ; faites cette réponse généreuse : Que les moindres charges, quand elles sont offertes, peuvent être reçues ; mais que les plus grandes sont trop peu de chose pour être recherchées.

Soyez assuré qu'à l'égard des honneurs, c'est cesser de les mériter que de les ambitionner, et que souvent on ne les obtient que pour son malheur.

Combien n'ont été élevés plus haut que pour faire une chute plus honteuse ! il y a bien peu de personnes en état de soutenir l'éclat de leur rang par l'éclat de leur mérite. Regardez les emplois que l'orgueil pourrait vous faire désirer, comme votre confusion et votre malheur, dès que vous ne pouvez pas les soutenir avec dignité.

Quand nous sommes véritablement méprisables, tous les titres et toutes les grandeurs ne font rien croître dans nous que

notre opprobre ; nous serons toujours petits avec elles, si nous ne sommes grands que par elles.

2° Mais surtout pensez que les grands postes ont de grands devoirs à remplir, de grands dangers à craindre, un grand compte à rendre au souverain Juge.

Heureux qui, content de son sort, exempt d'ambition, à couvert de l'envie, à l'abri des orages et des tempêtes, sait se renfermer dans la médiocrité de son état, comme dans un port assuré, sans s'exposer aux funestes naufrages si fréquents dans la mer agitée de ce monde !

On voit peu de Josephs élevés par la seule providence au faîte des honneurs ; on ne voit que trop d'Amans précipités par l'ambition dans le comble de tous les malheurs. Profitez des terribles exemples de tant de victimes qu'elle a immolées dans les siècles passés, et n'en donnez pas vous-même un nouveau aux siècles à venir.

Vidi impium exaltatum et elevatum sicut cedros Libani : transivi, et ecce non erat. J'ai vu l'impie élevé comme les cèdres du Liban : je n'ai fait que passer, et il n'était plus. (*Psal.* 36.)

IXe JOUR.

L'attachement aux richesses.

1° On croit communément dans le monde qu'être riche, c'est être heureux ; de là vient que tous les hommes courent après les richesses comme à la source du vrai bonheur ; on considère ceux qui les possèdent ; on envie leur sort : détrompez-vous de cette illusion ; content du nécessaire selon votre état, n'ayez pas l'avidité insatiable d'amasser du bien ; et connaissez par l'expérience des autres, qu'acquérir des biens, c'est acquérir des peines ; avoir trop d'argent dans ses coffres, et trop de nourriture dans son estomac, sont deux maux également dangereux. Le repos et le contentement ne croissent pas avec les trésors ; quand les biens sont parvenus à la suffisance ou à la médiocrité, le plaisir est parvenu à son dernier terme : vous pourrez être plus riche, mais vous ne serez pas plus heureux.

Quand vous seriez dans une grande abondance de tout, et que vous vous verriez entouré de biens, regorgeant de trésors, tout

votre avantage au-dessus des personnes d'une fortune médiocre, serait d'avoir plus d'embarras autour de vous, plus d'inutilité dans vos meubles, plus de vanité dans vos habits, plus de bruit dans votre maison, plus de trouble, d'inquiétudes et d'agitations dans votre âme, plus de danger pour votre salut; tous ces biens amassés seront pour les autres plus que pour vous, et on peut dire que ceux qui travaillent le plus pour s'enrichir, travaillent le moins pour eux-mêmes.

La crainte et la prudence qui vous font prévoir les besoins du temps à venir, sont une folie, si elles sont excessives, et si elles ne s'intéressent autant à conserver la tranquillité de votre âme, qu'à grossir votre revenu. Vous vous donnez aujourd'hui des inquiétudes sans fin pour être riche, et pour vous reposer dans quelques années; faites mieux : puisque vous avez le suffisant, ayez du repos aujourd'hui, et différez à ce temps-là à vous inquiéter et à vous donner du chagrin.

Vous voulez, dites-vous, être en état d'élever vos enfants, et de leur donner une éducation digne de leur naissance; ce soin

est légitime, il est du devoir; mais ne le portez pas au delà des bornes; au lieu d'une éducation convenable, prenez garde de leur inspirer des sentiments d'orgueil et de vanité. Craignez de suivre à l'égard de vos enfants, l'exemple funeste de tant d'autres pères qui en font des orgueilleux par leur éducation, et puis des juges, des magistrats et des maîtres du peuple, par leur argent ou par leur crédit; quel fruit en retirent-ils souvent? la perte de leurs biens, la désolation de leur famille, le mépris des hommes, la croix et l'opprobre de leur vie.

Considérez en tremblant ce que sont d'ordinaire les grandes richesses entre les mains de tant de riches : source d'inquiétudes et de soins, source de crimes et de passions, source de damnation et de réprobation malheureuse : pensez qu'étant au milieu de vos biens, vous êtes au milieu des dangers où la plupart des réprouvés ont trouvé l'enfer.

Si vous avez des biens en abondance, et que la providence vous en ait comblé, faites-en le saint usage qu'elle s'est proposé en vous les accordant. Il y a des pauvres qui gémissent; ouvrez vos oreilles à leurs cris, et vos mains à leur indigence; il y a

des œuvres de piété, prêtez-vous à les soutenir ; il y a des jeunes personnes en danger, préservez-les d'un triste naufrage ; ne craignez pas de manquer à la fin de vos jours : vous avez placé un fonds sur la Providence.

Ayez ici la maxime de ce sage plus riche en sentiment de cœur, qu'en possession de trésors, lequel étant averti par son trésorier, que ses libéralités l'avaient épuisé, et qu'il ne lui restait plus rien : Vous vous trompez, lui dit-il, il me reste tout ce que j'ai donné ; il est à moi plus que jamais, puisqu'il est entre les mains de mes amis et des pauvres. *Hoc habeo quodcumque dedi.*

Xe JOUR.

La colère.

1° La colère est un des défauts qu'on doit le plus craindre et le plus éviter.

Vice commun ; combien d'hommes sont sujets à un défaut qui déshonore l'humanité !

Vice dangereux ; à quoi n'expose-t-il pas !

et de quoi n'est-on pas capable, quand on n'est plus à soi?

Vice funeste; quels malheurs n'a-t-il pas causés! et ce qui est plus, quels crimes, quels excès, quelle fureur ne cause-t-il pas encore tous les jours! Malheur à ceux qui en sont les témoins et les victimes!

Qui est-ce qui pourra vivre avec un homme qui se fâche continuellement et sans raison? quand on s'y attend le moins, sa colère s'allume comme un nuage sombre et orageux d'où l'on voit impunément sortir des éclairs, des bruits horribles, sans que personne y ait mis le feu; on ne peut être avec ces personnes ni en sûreté, ni en repos, non pas même lorsqu'elles y sont; le repos de leur colère est une étincelle qui couve en secret; la moindre chose l'allume; il faut parler bien bas et marcher avec beaucoup de crainte, de peur d'éveiller le lion qui dort, et qui à son réveil causera des alarmes.

Ce qu'il y a de plus triste dans ces hommes colères, c'est qu'il n'y a rien pour eux qui ne soit entouré d'épines, et dont ils ne se sentent piqués; quoi que ce soit qui les touche et qui les approche, dans

les choses les plus ordinaires, dans les civilités les plus honnêtes, dans les services mêmes et les bienfaits, ils trouvent souvent on ne sait quoi qui les blesse : ce que vous dites, ce que vous faites pour leur plaire, est justement ce dont ils se trouvent offensés, et qui excite leur humeur et leur bile : vous les voyez soudainement hors d'eux-mêmes, emportés à des fureurs et à des excès.

Chacun, il est vrai, a ses misères et ses faiblesses : malheureux l'homme qui a celle-ci pour son partage! si c'est la vôtre, pleurez, gémissez, ne vous la déguisez pas à vous-même, et n'oubliez rien pour la dérober aux yeux des autres.

2° Après tout, on ne se plaindrait pas tant de ce que vous êtes sujet à une maladie qui est l'ennemie des hommes ; mais on aurait sujet de se plaindre de ce qu'étant sujet à cette maladie funeste, vous vouliez vivre avec les hommes ; c'est un malheur de porter cette peste au fond du cœur, mais c'est un crime de l'apporter dans les sociétés : ou guérissez-vous, ou cachez-vous. On a très-bien dit, que les grottes des rochers sont des habitations préparées par le

Créateur pour les personnes sujettes aux colères violentes et impétueuses ; retirez-vous-y ; il vous sera moins triste de souffrir vous seul dans la solitude, que de faire souffrir tous ceux qui ont le malheur de vivre avec vous. La plus cruelle des afflictions et la plus difficile à supporter, c'est d'être insupportable aux autres : dès-lors on doit l'être à soi-même.

Comment goûterez-vous le bien de la paix dans votre maison, si votre colère en bannit les grâces de Dieu ? C'est bien peu de chose que de grands biens dans une famille, si la paix ne s'y trouve pas. Combien de maisons riches et puissantes sont devenues un spectacle de scandale et d'horreur par le feu de leurs dissensions et de leurs discordes allumées par le feu de la colère ! Un mari et une femme emportés, qui renouvellent chaque jour leurs scènes et leurs éclats, qui vont ensuite porter leurs plaintes l'un contre l'autre chez leurs parents et leurs amis ; d'un autre côté, des enfants, qui témoins de leurs débats et mécontents de leurs parents, contribuent à les diffamer ; des serviteurs mal édifiés qui vont porter ailleurs leurs médisances ; peut-

être enfin des jurements, des imprécations, des blasphèmes ; et les autres cris, les autres horreurs de la colère, qui retentissent au loin, et qui vont faire connaître à des voisins le déplorable état de cette famille infortunée, tout cela comme autant de tourbillions sortis des vapeurs de la colère avec la malédiction de Dieu, pour ouvrir les abîmes sous les pieds, et y précipiter enfin cette maison criminelle ; ne sont-ce pas là comme autant de feux d'enfer allumés dans une maison pour y commencer les premiers actes de la damnation malheureuse, dont les derniers seront des désespoirs éternels ?

Noli esse sicut leo in domo tuâ : Ne soyez pas comme un lion au sein de votre famille. (*Eccl.* 11.)

XIe JOUR.

L'oisiveté.

1° L'homme est né pour le travail ; soit exercice de corps, soit application d'esprit, il faut qu'il s'occupe ; s'il n'a pas par état une occupation utile et honnête, li

s'en fait une nuisible et funeste. Le travail est un des remèdes les plus salutaires au désordre de nos passions. On l'a dit dans tous les temps, et l'expérience le dit encore tous les jours : l'oisiveté est la mère de tous les vices.

L'homme sage n'est jamais oisif; quand il n'a rien à faire au moment présent, il pense à ce qu'il aura à faire dans la suite, et il s'y prépare : le soin de se pourvoir d'occupations et d'affaires est la plus importante et plus nécessaire provision de cette vie. Il vaut presque mieux manquer de nourriture que d'emploi ; l'homme qui manque de l'un ou de l'autre, doit périr ; la différence est que par la faim on meurt sans déshonneur et bien vite ; par l'oisiveté on meurt lentement et honteusement.

Le pis est que cette oisiveté fait encore plus que la mort : et qu'elle corrompt ce qu'il y a dans nous de plus incorruptible et de plus divin : la beauté de l'esprit, la bonté du naturel, la force du courage et la pureté de la conscience tiennent de la nature du feu ; elles ne peuvent durer ni se conserver que par le mouvement et l'action ; c'est les éteindre que de les laisser immo-

biles : c'est ce que fait l'oisiveté qui, par son inaction criminelle, détruit plus de choses que le temps par ses agitations et ses révolutions continuelles.

1° Il ne faudrait qu'une heure à l'oisiveté pour altérer l'innocence et la fidélité d'une âme que toutes les cruautés de la tyrannie n'auraient pu ébranler durant des années entières. Partout l'oisiveté molle et le repos indolent sont la source du mal ; c'est surtout dans les âmes qui n'ont rien à faire, qu'on trouve les ignorances, les erreurs, les mélancolies, les ennuis, et plus encore les crimes, les désordres et les excès. Le Sage l'a dit : pour punir infiniment un esprit, il ne lui faudrait d'autre enfer qu'une éternelle oisiveté. Garantissez-vous de ce vice, il ouvrirait la porte de votre cœur à tous les crimes et à tous les malheurs.

Le même Sage regarde l'oisiveté comme quelque chose de si honteux et de si funeste, qu'il renvoie le paresseux à la fourmi pour s'instruire par son exemple : *Vade ad formicam, ô piger !* (*Prov.* 6.) Considérez-la, vous verrez qu'elle est laborieusement

occupée durant l'été à ramasser des provisions pour subsister dans l'hiver.

Que devez-vous faire durant cette vie ? travailler assidument, constamment, pour amasser des trésors de mérites pour l'éternité : autrement vous irez paraître les mains vides ; et ce vide même de bonnes œuvres, que l'oisiveté a causé, attirera sur vous des trésors éternels de colère.

Un philosophe païen a tracé en deux mots le caractère de l'homme paresseux et oisif : toute sa vie, dit-il, se passe à ne rien faire, ou à faire toute autre chose que ce qu'il devrait, ou à mal faire. *Tota vita abiit aut nihil agendo, aut aliud agendo, aut malè agendo.* Quelle vie pour une âme qui se croit raisonnable ! et que serait-elle dans une âme qui se dit chrétienne ?

XIIe JOUR.

La connaissance de nous-mêmes et de notre néant.

Rien de plus rare que l'humilité, et rien n'est plus commun que l'orgueil ; tous les

hommes cherchent la gloire, et ils ne veulent pas comprendre que la gloire suit les humbles qui la fuient, et qu'elle déteste les orgueilleux qui courent après elle. On peut dire qu'il y a dans le Ciel et sur la terre comme une espèce de conspiration générale pour honorer l'humilité : l'approbation des hommes, l'admiration des anges, les complaisances de Dieu, toutes les faveurs du Ciel sont en faveur des humbles, il n'y a maintenant ni aucun grand homme dans le monde, ni aucun prédestiné dans l'Eglise, ni aucun bienheureux dans le Ciel, si ce n'est les humbles de cœur et d'esprit ; au contraire, le Ciel et la terre, les hommes et les anges, Dieu lui-même, et Dieu surtout, s'arment de concert pour humilier, mépriser et détester les superbes ; ils sont l'abomination de Dieu et des hommes.

Pour vous humilier, apprenez bien ce que vous êtes ; vous ne l'apprendrez pas parfaitement en lisant les livres, en écoutant les docteurs ; il faut que ce soit votre conscience qui vous le dise et qui vous le fasse comprendre. Interrogez-la, vous serez humble dès que vous l'écouterez, et que vous vous donnerez le loisir de consi-

dérer ce qu'elle fait et ce qu'elle vous obligera vous-même de confesser.

Toute l'humilité consiste à dire de cœur et avec un sentiment sincère, que de vous-même vous n'êtes rien que péché, faiblesse et dépravation ; que le reste qui se trouve dans vous vient de la main du Créateur. Si vous avez eu en naissant quelques avantages au-dessus des autres, ils ne sont point le prix de votre vertu, mais les présents de son amour et de sa providence.

Il y a plus, il vous fait beaucoup de grâces qui croissent encore tous les jours ; mais vos péchés croissent avec elles : ce sont là les deux choses les plus remarquables dans votre vie ; l'une que vos misères n'ont point empêché qu'un Dieu ne vous ait comblé de ses biens ; l'autre, que tant de bienfaits ne vous ont point empêché d'être ingrat. Dites cela de cœur, pensez-le sérieusement et sincèrement, et vous trouverez dans vous-même de grands motifs de vous humilier devant Dieu ; portez partout ces sentiments avec vous.

2° Lorsque vous êtes auprès de Dieu dans vos prières, si vous voulez lui plaire et mériter qu'il vous écoute, que votre princi-

pale occupation soit de considérer sa grandeur et votre néant : contemplez vos ténèbres dans ses lumières, confondez-vous, gémissez et tremblez ; ne cessez de l'adorer par des anéantissements propres à une âme ingrate qui a péché, et qui par son péché s'est rendue plus misérable qu'elle ne l'était lorsqu'elle était encore dans le néant.

Lorsque vous êtes avec les hommes, dans les compagnies où il est rare de trouver un homme qui se connaisse, souvenez-vous de ce que vous êtes devant Dieu ; soyez humble, mais soyez-le sans affectation : on est quelquefois humble par vanité.

Ne vous louez, ne vous blâmez point : observez la loi de la véritable sagesse : ne dites de vous ni bien ni mal ; ne demandez point qu'on vous méprise, seulement ne vous offensez pas quand on le fait. Dans le cours de la vie, lorsque vous rencontrez des personnes méprisables ou coupables, au lieu de les mépriser, tournez les yeux sur vous-même, regardez-les comme un miroir qui vous représente vous-même. Que seriez-vous, s'il plaisait à la Providence de vous abandonner ? Oui, voilà ce que je serais si le divin soleil me refusait sa

lumière, si la grâce me délaissait à moi-même.

C'est ainsi que l'homme, connaissant son néant, s'humilie sincèrement devant Dieu ; mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que l'homme en s'anéantissant ainsi dans lui-même, devient véritablement et solidement grand devant Dieu, qui, en détestant les superbes et lançant ses malédictions sur eux, ne jette que des regards de complaisance et de bonté sur les humbles, qu'il comble de ses grâces et de ses faveurs : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* Dieu résiste aux superbes, et il donne sa grâce aux humbles. (1 *Petr.* 5.)

XIIIe JOUR.

La vanité et les dangers des biens de ce monde.

1° Il est évident que l'homme ayant été créé pour Dieu et pour trouver son bonheur dans Dieu, ne peut être que malheureux en s'attachant aux biens de ce monde ; comment un cœur formé pour le souverain

bien pourra-t-il être heureux en s'attachant à des biens fragiles ?

Les biens de ce monde sont faux, et ne sont que des ombres de bien ; posséder des ombres et des apparences de bien, quelle possession, surtout si elle prive du bien véritable ? Peut-être avons-nous des biens abondants ; mais si Dieu s'est retiré de nous, que possédons-nous ? l'ombre disparaît, et les vrais biens ne sont plus pour nous.

Les biens de ce monde sont trompeurs ; quelque grands qu'ils soient, contentent-ils vos désirs ? Ecoutez les cris et les plaintes qui durant les jeux, les plaisirs, retentissent du fond de votre cœur indigent ; ce cœur misérable qui, depuis qu'il respire, demande avec des désirs extrêmes le bien véritable pour le rendre heureux, et qui ne trouve dans tout que des biens apparents qui le trompent, des inquiétudes qui l'agitent, peut-être des regrets et des remords qui le déchirent et qui l'accablent.

Les biens de ce monde sont périssables et ne sauraient durer ; le temps va bien vite; il n'y a pas loin depuis les plaisirs d'un moment jusqu'aux larmes de l'éternité. Ces longues années que nous nous promettons,

ne sont souvent qu'une nuit. Aujourd'hui la prospérité, la santé, les richesses; demain tout aura disparu à nos yeux et flétri notre cœur : aujourd'hui dans les ris, la joie, les jeux, les festins; demain, dans la tristesse et le deuil; aujourd'hui dans les cercles, les assemblées; demain dans un lit de douleur; peut-être que ceux qui nous voient aujourd'hui établis dans une haute fortune, nous verront demain ensevelis sous ses ruines; notre corps dans le tombeau, et notre âme dans l'éternité pour y pleurer amèrement, inconsolablement ces ris inconsidérés, ces joies profanes où le cœur se livrait dans le monde, lorsqu'on ne devait penser qu'à paraître devant son juge.

Que dirai-je encore ? Les biens de ce monde sont dangereux et souvent funestes. Je ne dis pas seulement, de combien d'événements tristes ne sont-ils pas la cause ordinaire ? mais de combien de crimes, de désordres, d'excès ne sont-ils pas la malheureuse source ? Aliments des passions, principes de malédictions, de condamnation, de réprobation éternelle, combien ne devront leur malheur et leur perte qu'à ces

faux biens auxquels ils s'étaient criminellement attachés !

2° Pour tranquilliser ce cœur dans ses agitations, ne le renvoyez pas à lui-même. Que peut-il trouver dans son fond, puisque son indigence l'a forcé d'en sortir ! N'espérez pas de le calmer par les maximes d'une fausse sagesse : la sagesse profane n'est souvent qu'une moindre folie. Souvenez-vous que votre âme étant la plus digne image de Dieu, elle est plus noble et plus élevée que tout ce que le monde renferme.

Souvenez-vous que tout ce qui est assez vaste pour contenir un Dieu, ne peut être séparé de Dieu, qu'il ne soit autant vide que Dieu est grand.

Souvenez-vous que votre âme est quelque chose de si divin, que dès l'instant que Dieu n'est plus avec elle, elle devient elle-même sa peine, son tourment, son enfer.

Souvenez-vous et n'oubliez jamais que tous les biens, les honneurs, les douceurs de ce monde nous quitteront, ou que nous les quitterons ; tandis que nous leur livrons notre cœur, ils nous échappent des mains, ils continuent leur course : nous faisons la nôtre, nous allons tous où notre destin

nous appelle et où le temps nous conduit : eux au néant, et nous à l'éternité.

Lorsqu'une âme, attachée à présent au monde, et un jour séparée de Dieu, se verra à la lumière du feu vengeur, qu'elle sentira son sort, qu'elle se rappellera ce qu'elle a été, ce qu'elle pouvait être et ce qu'elle sera à jamais, les cris de sa douleur, les mouvements de son désespoir seront ineffables : créée pour des biens solides, immenses et durables, et, par une attache criminelle à des biens d'un moment, condamnée à des malheurs sans fin ! la vie ne suffit pas pour déplorer un tel aveuglement, et l'éternité ne suffira pas pour en réparer les effets funestes. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* (*Eccl.* 1.)

XIVe JOUR.

La vraie et solide piété.

1° Il y a une piété sincère et solide, et il y a une piété fausse et défectueuse.

Le principal devoir des personnes pieuses, c'est d'honorer la piété par leurs mœurs et leur sage conduite ; plusieurs ne

le font pas ; il faut même en convenir, qu'il se trouve dans quelques-uns des indiscrétions, des singlarités et des illusions, quelquefois des bizarreries et des caprices d'esprit capables de donner sujet aux discours et aux railleries des libertins, qui s'en prennent à la dévotion de tous les défauts des dévots. Le mal ne vient jamais de la vraie piété des sages et des saints, mais souvent de la fausse sainteté des hypocrites, des excès des scrupuleux, et des indiscrétions des faux zélés ou des ignorants.

Soyez dévot ; mais supposé que vous ne le puissiez être sans rendre la dévotion ou faussement louable, ou véritablement méprisable, ou effectivement ridicule, ne le soyez point ; n'appuyez pas dans le sanctuaire, sous le nom de personne pieuse, des défauts qui font rougir la piété. Vous seriez de ce nombre, si, embrassant des œuvres de surérogation, et, de conseil, vous négligiez celles qui sont d'obligation et de précepte ; si, appliqué aux œuvres éclatantes et d'appareil, vous vous refusiez à celles qui sont obscures et sans éclat ; si au retour d'une église et de vos longues prières au pied des autels, en rentrant chez

vous, vous apportiez les vivacités, les caprices, les chagrins, la colère et les autres défauts de votre humeur, qui semble vouloir se dédommager de la contrainte et de la gêne où la dévotion vous réduit.

Une des premières règles de la piété est que vous viviez dans votre maison comme y vivaient les anges descendus du ciel. Si cette perfection est trop sublime pour vous, du moins vivez-y en personne raisonnable, ne soyez pas comme une lionne redoutable qui répand la terreur, et ne donnez pas occasion à vos domestiques de dire ce qu'on dit quelquefois des fausses dévotes, que plus elles prient, plus elles sont insupportables à ceux qui leur sont soumis.

Gardez-vous encore de mettre vos opiniâtretés et vos entêtements au nombre de vos vertus, et vos routines et coutumes superstitieuses au rang des perfections.

2° Sur toutes choses mettez un frein de circonspection à votre langue, pour ne pas donner dans le défaut qu'on a si souvent reproché aux personnes dévotes, d'être médisantes, de censurer tout le monde, de vouloir s'ériger en réformatrices du genre humain ; comme si l'humilité, la charité,

la douceur n'étaient pas les vertus les plus essentielles à la piété solide et réglée ; et comme si la première réforme ne devait pas commencer par nous-mêmes.

Quel malheur ! quel scandale serait-ce, si vous qui avez toujours montré de la réserve, de la sagesse, quand vous avez eu à traiter des affaires du monde ; à présent que vous avez pris le parti de la piété, vous deveniez médisant, colère, sombre, mélancolique, insupportable.

Enfin, en vous donnant à Dieu, servez-le d'une manière digne de Dieu ; faites estimer, aimer, pratiquer la piété ; rendez-la respectable par votre conduite, aimable par vos manières, édifiante par vos exemples. Pour produire ces heureux effets sur les autres, rien de si efficace que les exemples ; un exemple touchant en dit plus que cent paroles, et que mille avis démentis par la conduite.

Pietas ad omnia utilis : (1 *Tim.* 4.)

XVe JOUR.

Les lectures de piété.

1° Pour recommander et rendre estimable l'usage fréquent des saintes lectures, on ne peut rien dire de plus instructif, de plus solide et de plus éloquent, que ce qu'en a dit saint Chrysostôme. Voici ses paroles :

Les livres, dit-il, sont la vraie compagne des hommes durant cette vie mortelle : compagne fidèle, familière et respectueuse, qui se trouve toujours auprès d'eux sans les importuner, qui leur parle sans les lasser, qui garde le silence quand ils le veulent, qui leur annonce les grandes vérités sans leur rien dissimuler, et qui enfin les avertit de leurs défauts et de leurs faiblesses sans les mécontenter et sans leur déplaire. De sorte qu'on peut dire que ces livres admirables sont entre les mains de la providence un des moyens les plus propres et les plus efficaces pour nous aider à nous connaître nous-mêmes, et à nous corriger.

Il est vrai que ce devrait être là le soin

et l'affaire de nos amis ; mais où trouver des amis assez sincères pour nous découvrir les plaies de notre âme, puisque souvent c'est nous affliger, que de nous les faire entrevoir? A quoi servent souvent les remontrances les plus charitables, quoique assaisonnées de tout le sel de la sagesse, de la douceur, de la déférence, sinon à aigrir le mal et à changer de petites égratignures en des plaies sanglantes? Combien de querelles, d'inimitiés scandaleuses, pour un avis sincère qui a déplu !

Dans ces sortes d'occasions, les livres sont donc nos véritables amis ; leur devoir et leur institution est de nous mettre nos fautes devant les yeux ; et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'au lieu de nous en fâcher et de nous plaindre de la liberté de ces censeurs si bien instruits, nous les estimons et nous les admirons d'autant plus, qu'ils savent mieux nous les découvrir, et qu'ils exposent plus clairement sur le papier ce qui se passe de plus secret dans nos cœurs.

2° Une autre merveille est que ces livres ouverts aux yeux de tous les hommes, ne révèlent ces vérités secrètes qu'aux seules personnes qui les interrogent ; et ils la leur

disent si bien, et avec tant de sagesse, qu'ils sont les seuls qui savent qu'on parle à eux; les écrivains mêmes qui leur parlent ne le savent pas plus que les autres.

Les pécheurs, en lisant ces livres, se sentent fortement touchés dans leur conscience, sans voir aucune main qui les touche, et aucun œil qui les considère.

On écrivit autrefois sur un miroir cette devise : *Nemini parcit, neminem lædit* : il ne pardonne à personne, et il n'offense personne; on peut en dire autant du livre que du miroir; l'un et l'autre montrent sans rien dissimuler, sans rien excuser, et sans donner aucun sujet de se plaindre. Le miroir présente les taches du visage, et le livre les vices du cœur.

Que si quelqu'un se fâchait contre le livre qui présente ses défauts, s'il le rejetait, s'il le fuyait, le livre pourrait lui dire : vous vous fuyez vous-même : *Se, non me fugit.* Vous accusez votre propre conscience, et non pas la plume qui a tracé vos défauts. Soyez plus sage, écoutez cet ami fidèle, et profitez des salutaires avis qu'il vous donne : vous trouverez ailleurs de lâches flatteurs qui vous offrent de l'encens; rarement

trouverez-vous un ami sincère qui vous présente la vérité.

Qui legit intelligat : Que celui qui lit, tâche de comprendre. (*Matth.* 24.)

XVIe JOUR.

Les afflictions.

1° Il n'y a aucun état, ni aucune condition dans la vie qui ne soit exposée aux croix et aux afflictions ; elles seront le partage de l'homme, tant qu'il vivra dans cette vallée de gémissements et de larmes.

Ame chrétienne, dans ces circonstances, au lieu d'aller mendier des consolations souvent stériles, quelquefois onéreuses, auprès de vos faibles et impuissants amis ; au lieu de parler inutilement de vos peines à des créatures qui ne peuvent ni vous aider, ni vous consoler, parlez-en à Dieu, et dites-lui là-dessus tout ce que votre cœur noyé dans son affliction vous en dit à vous-même. Souffrez, ô mon Dieu ! ô Dieu de toute consolation ! que je vous ouvre mon cœur affligé ; vous voyez mon état et combien il est triste ; de quelque

côté que je jette les yeux, je ne vois que des menaces de ruine et des annonces de malheurs ; il me semble qu'à chaque moment j'entends la voix de quelque nouvelle affliction, comme celle d'un ennemi qui n'est pas loin et qui vient fondre sur moi, pour ensevelir avec moi toutes mes ressources et toutes mes espérances.

Hélas ! que puis-je en cet état ? Soyez mon asile, Seigneur mon Dieu ! vous qui régnez dans les Cieux, et qui tenez en main les clefs des trésors, vous voyez mes larmes : je sais que vous voyez en même temps mes péchés ; ils sont grands ; mais je sais aussi que vos miséricordes sont infinies. Je suis un ingrat, un pécheur ; mais vous êtes mon Sauveur et mon Père. Ma pensée n'est pas de vous demander la délivrance de mes maux : si vous en jugez autrement, j'ose seulement gémir et pleurer à vos pieds, et tout néant, tout pécheur que je suis, vous dire en tremblant, qu'à la vue de mes peines, malgré mes offenses, votre bonté se laissera toucher à mes pleurs : votre cœur est compatissant, et votre main peut tout.

2° J'entends, ô mon divin Maître ! ce

que me dit intérieurement votre voix : que les afflictions où je suis livré sont utiles à mon salut ; que ma patience est ma résignation, lorsque vous permettez que mes biens dépérissent, que ma santé succombe, que mes amis m'abandonnent, que je sois environné des débris de ma fortune, et que je meure sous ces débris ; qu'au milieu de cette destruction et de ces revers je vous plairai peut-être davantage que si je vivais dans la prospérité et dans le bonheur. C'est à vous, ô Dieu saint ! à en décider et à disposer de tout selon que vous voyez qu'il doit être pour votre gloire et pour mon salut. Mais permettez-moi de vous dire avec humilité et avec confiance, que vous qui voulez cette résignation entière et parfaite dans les âmes que vous éprouvez, vous ne vous déplaisez pas d'y voir aussi des prières ardentes et des demandes respectueuses; vous voulez qu'elles vous disent amoureusement et sincèrement : je suis prête à tout, faites votre volonté ; ma religion et ma vie sont d'adorer les desseins de votre sagesse et de m'y soumettre, je les adore et je m'y soumets de toute mon âme ; oui, mon divin Maître : mais si vous daigniez me déli-

vrer de mes peines, ou du moins en adoucir les rigueurs, je bénirais votre miséricorde, et ma reconnaissance serait égale à ma soumission : que si cependant, ô mon Dieu ! vous en disposez autrement, la grâce que je vous demande, c'est de soutenir ma faiblesse, de me donner la force de porter le poids de mes afflictions, et de vous les offrir dans votre esprit et selon votre cœur.

Après tout, dans l'indispensable obligation où nous sommes de souffrir, voilà l'unique moyen de sanctifier nos souffrances, l'unique moyen de les adoucir, l'unique moyen de les rendre même consolantes. Le monde partagera nos plaisirs et nos consolations, rarement prendra-t-il part à nos afflictions et à nos peines. Ce n'est qu'auprès de Dieu que nous trouverons un asile, et cet asile nous est toujours ouvert, quand nous voulons sincèrement nous y réfugier : notre malheur est que c'est souvent le dernier que nous cherchons, après avoir épuisé toutes les ressources humaines, et en avoir connu l'impuissance et le vide, qui, au lieu de nous soulager, se tournent souvent en nouveaux sujets de chagrins et d'amertume pour nous.

Allons donc à Dieu, et disons-lui de tout notre cœur : *Non sicut ego volo, sed sicut tu :* que votre sainte volonté s'accomplisse, et non pas la mienne. (*Matth.* 6.)

XVIIe JOUR.

La manière de s'entretenir avec une sainte simplicité et une respectueuse familiarité avec Dieu.

1° Dieu est votre Créateur, votre souverain Maître, votre Juge suprême ; et quand vous êtes en sa présence, il mérite non-seulement vos respects, mais encore vos anéantissements, et s'il était possible, quelque chose au-dessous de l'anéantissement même.

Cependant, comme il est encore votre père, durant les conversations les plus intimes, il permet que vous le regardiez comme votre ami, et qu'en lui parlant cœur à cœur, vous disiez avec confiance : *Dilectus meus mihi, et ego illi :* (*Cant.* 2.) Je suis à vous, et vous êtes à moi.

Dans le temple et aux heures de l'adora-

tion et du sacrifice, paraissez devant Dieu anéanti dans la soumission et le respect; mais aux endroits et aux heures de vos entretiens particuliers accoutumez-vous à agir avec lui comme vous le faites chaque jour avec ceux que vous aimez et qui vous aiment : il est comme eux auprès de vous; dites-lui les mêmes choses que vous leur dites : entretenez-le familièrement de vos affaires, de vos desseins, de vos espérances, de vos craintes, de tout ce qui vous regarde; ayez avec lui les plus intimes communications; dites-lui tout ce que les transports de l'amour voùs inspireront; et ne craignez rien tant que de trembler devant cet Epoux céleste à qui rien ne déplaît davantage dans les âmes choisies, que les troubles de la défiance, les inquiétudes d'un cœur timidement resserré et d'une conscience vainement scrupuleuse.

Il est vrai qu'il doit être souverainement respecté, mais puisqu'il vous aime et qu'il veut être aimé de vous, la plus grande gloire qu'il attend de votre part, est que vous lui ouvriez vos sentiments avec toute la liberté de la tendresse et de la confiance; parlez-lui de tout ce qui se passe à votre

égard : quoiqu'il le sache ; il veut l'apprendre de vous-même ; tout Dieu qu'il est, il n'y a rien de tout ce qui vous regarde, qui ne soit l'affaire de son cœur et de son amour.

2° Dans ces conversations intimes, Dieu vous parle comme à une épouse bien-aimée, par des paroles secrètes et par des impressions de ce qu'il y a de plus divin ; il observe envers vous la méthode que nous observons nous-mêmes envers un ami, lorsque nous voulons lui confier un secret ; nous lui parlons si doucement et de si près, que lui seul l'entende, en soit le dépositaire et le confident. Ainsi en agit ce Dieu de bonté, lorsqu'il permet à une âme de s'entretenir familièrement et confidemment avec lui et de lui, parlant cœur à cœur ; il lui apprend tout ce qu'il demande d'elle, tout ce qu'elle doit faire pour son amour, tout ce qu'elle doit corriger ou perfectionner dans elle pour lui plaire. Sa voix est comme un souffle divin qui se répand délicieusement sur le cœur, et qui porte les ardeurs et les forces dans l'âme. Oui, dit saint Bernard, ce souffle divin qui, le jour que naquit Adam, étant répandu sur une sta-

tue de boue, y fit naître une âme immortelle et une image vivante de la Divinité, produit aussi dans une âme favorisée de ces doux entretiens, les effets les plus admirables et les plus délicieux.

Je sais que la crainte de Dieu est nécessaire, que les prières humbles, accompagnées de douleurs et de larmes, sont agréables à Dieu; mais je dis aussi que ce sera un très-grand moyen de prier efficacement, lorsque durant les douceurs de ces entretiens salutaires avec votre bien-aimé, vous lui parlerez confidemment, que vous soupirerez sur son cœur, et que vous userez avec lui de la douce et respectueuse liberté qu'il veut bien vous permettre. Mais souvenez-vous que cet état est l'état d'une âme qui ne veut, qui ne cherche, qui n'aime plus que Dieu seul. Ne soyez pas auprès de Dieu comme des courtisans auprès du prince, pour y attendre des faveurs; ne cherchez autre chose auprès de Dieu, que Dieu même et le bonheur d'être avec lui. Que sa divine présence soit votre repos, votre espérance, votre vie, toute votre consolation en ce monde, puisqu'elle doit faire votre bonheur dans l'autre.

Loquar ad cor ejus : Je lui parlerai au cœur. (*Osée.* 2.)

XVIIIe JOUR.

La crainte et l'éloignement de toute fausse doctrine.

1° Nous sommes enfants de Dieu et de l'Eglise ; en cette qualité, votre unique partage, c'est la soumission sincère d'esprit et de cœur à ce qu'elle nous enseigne, et la sage défiance de toute doctrine opposée, et de toute personne qui la débite.

On pouvait excuser les premiers chrétiens lorsqu'ils se laissaient tromper par les apparences de la sainteté ; mais depuis qu'on a connu, par l'expérience de plus de seize cents ans, que les hérésiarques les plus fameux de chaque siècle ont commencé leur séduction par une apparence de piété, de régularité, de mortification extérieure, ce serait une grande imprudence de se laisser séduire par ces faux dehors, de prendre pour un prophète un dogmatiste qui parle contre l'Eglise, et de croire qu'il

vient du ciel, parce qu'il parle un langage extraordinaire et parce qu'il marche par des voies peu connues.

Ne credideris ei, dit Salomon. Qui que ce soit qui se mêle de parler des divins mystères, fût-ce un Elie sorti des déserts, fût-ce un ange descendu du ciel, fût-ce un martyr étendu sur la roue, si dans cet état il témoigne quelques pensées et laisse échapper quelques opinions contraires aux sentiments de l'Eglise, dites-lui anathème; fuyez-le comme un apostat : vous l'êtes vous-même, si vous approuvez ce qu'il dit.

Fili mi, dit le Sage, *si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis.* (Prov. 1.) Mon fils, défiez-vous des discours séducteurs, quelque douceur et quelque blancheur qu'il y ait dans le lait qu'ils vous présentent, soyez assuré qu'il est mêlé de poison, et gardez-vous bien de le prendre. Ce serait une horrible frénésie dans vous, si, parce qu'on vous conseille de vous défier de ce lait dangereux, et qu'on vous défend de le prendre, vous aviez envie d'en goûter, et si vous le faisiez en dépit des personnes qui vous donneraient le sage conseil de vous en préserver; c'est là ce-

pendant quelquefois l'inconcevable aveuglement, ou plutôt l'étrange folie de quelques-uns : dès que l'Eglise leur déclare qu'il y a du venin mêlé dans quelque doctrine, et qu'on les avertit de fuir ceux qui l'enseignent, dès-lors ils s'y sentent attirés, et y courent comme à une doctrine céleste et à une morale sublime.

2° Ame fidèle, soyez docile et soumise à la voix de l'Eglise, et n'écoutez qu'elle. Lorsqu'il y a du danger pour la conscience, et qu'il court quelque bruit d'une doctrine nouvelle, ne vous laissez entraîner ni par la douceur des discours, ni par l'éclat extérieur des actions ; défiez-vous des paroles qui vous plaisent, et plus encore des dévotions qui vous étonnent.

Ce qu'on ne saurait s'empêcher de blâmer en quelques personnes indiscrètement curieuses, c'est l'ambition de devenir assez savantes pour disputer dans les conversations sur des matières au-dessus de leur portée et de leur état. Mais ce qu'on ne saurait trop condamner, c'est la témérité de celles qui n'ayant pas assez d'esprit, ni même assez de volonté pour s'instruire à fond d'aucun point de religion, ont cepen-

dant assez de témérité non-seulement pour parler hardiment de tout, mais même pour mêler leurs sentiments, ou plutôt leurs blasphêmes, avec les vérités les plus sacrées, et font entrer ce monstrueux et contagieux mélange dans l'esprit des simples qui les écoutent et qui les croient.

Instruisez-vous des mystères de votre foi; faites-en le sujet de vos lectures et de vos réflexions; mais du reste, à moins que votre état, votre emploi et les circonstances ne vous obligent à parler, on ne vous demande qu'une chose, c'est qu'au lieu de parler et de disputer, vous vous en teniez à croire et à pratiquer. Tandis que vous marcherez avec humilité dans ce chemin, vous marcherez toujours avec assurance dans les voies du salut. *Qui crediderit, salvus erit.* Celui qui croit humblement sera sauvé. (*Rom.* 10).

XIXe JOUR.

Les peines de l'esprit.

1° Il y a des peines qui affligent le corps, et il y en a qui affligent l'esprit. Ces der-

nières sont bien plus sensibles, parce qu'elles affectent l'âme jusque dans sa substance. Parmi ces peines, il en est que la providence nous ménage, et que nous devons recevoir avec soumission; mais il en est aussi que nous nous procurons à nous-mêmes, et qui viennent du fond de notre caractère qui nous domine, ou de beaucoup de fausses idées auxquelles nous nous livrons, au lieu de les rejeter et de les combattre.

Je parle des vains scrupules de conscience, des agitations, des doutes, des perplexités, des craintes mal fondées, et de mille autres chimères et tourments de l'imagination infirme et timide.

Ame fidèle! ayez un soin particulier de ne pas vous laisser troubler par ces sortes de peines, qui naissent de notre propre fonds de misère et de faiblesse, souvent aussi de notre ignorance et de nos erreurs; mais qui s'entretiennent par notre indocilité, notre opiniâtreté, notre entêtement à suivre nos idées, plutôt qu'à les soumettre à ceux qui sont préposés pour nous diriger et nous conduire dans les voies du salut.

La plupart de ces misères cachées dans vous, et par votre faute, souvent incurables, ne sont autre chose qu'une nuit obscure avec des nuages sombres, où le démon forme des spectres et des visions pour vous effrayer. Ne vous alarmez point, et ne vous arrêtez pas à disputer, ni à vous battre contre ces monstres chimériques : attendez seulement en patience la venue de l'aurore, qui les dissipera sans bruit, et qui vous fera connaître l'erreur de vos craintes et l'illusion de vos inquiétudes.

C'est cette aurore bienfaisante, cette lumière céleste qui dissipe enfin tout ce qu'il y a de vains songes, de vaines chimères, d'ignorances grossières dans l'imagination alarmée.

C'est elle, qui rétablit la raison dans sa force et dans son empire, qui fait renaître le courage, qui ranime l'espérance avec la paix, et qui ne paraît sur l'horizon de notre âme que pour nous annoncer que le soleil va se lever sur nous : ainsi ne vous laissez point abattre par ces persécutions secrètes et ces fausses alarmes.

2° Je dis plus : ne vous troublez pas même jusqu'à l'excès à la vue de vos pé-

chés et de vos rechutes imprévues. Quand il vous arrive de tomber dans quelque faute, ne vous arrêtez point à crier et à vous plaindre comme un enfant tombé dans la boue ; relevez-vous à l'instant, et tendez la main à la miséricorde qui vous présente la sienne ; gémissez, mais espérez ; et tandis que vous rougissez de vous voir si misérable, contemplez avec admiration les desseins de grâce et de paix que la Providence médite sur vous ; elle saura tirer la gloire de votre misère.

Craignez sa justice, et fuyez-la ; mais ne fuyez jamais qu'en courant à sa bonté : seulement soyez bien résolu de vous mieux conduire à l'avenir, sans vous impatienter et vous désespérer de ce qui s'est passé.

Enfin, assurez-vous bien de ces trois grandes maximes.

1° Que toute affaire où il y a trop d'empressement, quoique sainte, se fait sans intention de plaire à Dieu.

2° Que toute inspiration prétendue qui cause dans vous du trouble et de l'agitation, ne vient point de l'esprit de Dieu.

3° Que toute douleur de vos péchés, qui

vous porte à la défiance et au désespoir, vient infailliblement du démon.

J'ajoute que toute mortification qui vous rend désobéissant et orgueilleux, est un conseil de l'ennemi de votre salut. Enfin, que toute humilité qui vous fait craindre qu'il n'y ait point de pardon pour vous, et que Dieu ne rejette vos larmes, est fausse, trompeuse, funeste en elle-même, et que par les suites elle peut conduire à l'aveuglement, à l'endurcissement et à la mort éternelle.

Confide, fili. Mon fils, ayez confiance, (*Matth.* 9).

XXe JOUR.

La droiture et la sincérité.

1° La duplicité a toujours passé parmi les hommes pour un opprobre et une infamie, et devant Dieu elle sera toujours regardée comme un crime et une abomination. Nous ne pouvons pas nous donner un esprit éminent et sublime, mais nous pouvons et nous devons nous former un cœur

droit et sincère. Les dissimulés et les trompeurs portent dans eux comme un caractère de réprobation : *abominatio Domini, omnis illusor* (*Prov.* 3).

Gardez-vous bien de marcher dans aucun de ces sentiers tortueux et de ces routes détournées. Bannissez de chez vous la ruse, la dissimulation, le mensonge ; n'ayez point de voile ténébreux sur votre cœur. S'il y a de la droiture et de la sincérité dans votre âme, il ne peut y avoir trop de jour. Il est vrai que le silence est nécessaire en beaucoup d'occasions ; vous devez retenir quelques pensées, mais vous ne devez en déguiser aucune.

Que la sagesse soit en vos pensées, et la vérité en vos paroles. C'est une grâce bien précieuse que celle de résister au torrent, de suivre toujours les voies droites, et de ne jamais trahir notre conscience ; plusieurs ont acheté cette grâce au prix de leur sang. Ne craignez point de mourir ; craignez de vivre avec la réputation d'un homme faux. Gravez dans votre cœur la belle maxime qu'un sage prince écrivait en lettres d'or : *Plutôt mourir, que de mentir.*

Puisque vous portez sur votre visage l'i-

mage de Dieu, portez en votre âme l'amour de la vérité de Dieu; et soyez certain que, quelque couleur que vous puissiez donner à un mensonge, il sera toujours détestable aux yeux de Dieu et des hommes : les politiques en font leur étude, plusieurs en font leur amusement; regardez-les comme les ont regardés toutes les âmes nobles, comme l'abomination de votre cœur, et l'opprobre de votre conduite.

2° Mais comme il est honteux de mentir et de tromper, il l'est aussi de se laisser tromper par les autres. Avec la simplicité de la colombe, ayez la prudence du serpent : souvent les grandes trahisons choisissent les grandes vertus pour en faire le voile dont elles se couvrent. Combien de fois la langue qui semble distiller la douceur du lait et du miel, a-t-elle fait couler le fiel le plus amer et le poison le plus pernicieux!

Que si tous ces crimes sont détestables sur la langue de tout honnête homme, que seraient-ils dans le cœur d'un chrétien? Et s'il en venait à ces horreurs, qu'aurait-il de chrétien que le nom? Le christianisme pourrait-il ne pas le méconnaître et le détester?

Un cœur double peut tromper les hommes, qui le méconnaissent sous cet infâme voile de dissimulation ; mais s'il se considère, il doit rougir de lui-même, et avoir honte de ces déguisements : un jour il paraîtra ce qu'il est, et alors de quel opprobre ne sera-t-il pas couvert !

Allons devant Dieu, avec sincérité, il pénètre le fond des cœurs.

Marchons devant les hommes en plein jour, et n'affectons pas la nuit des ténèbres.

Soyons, en un mot, ce que nous sommes, et dans un seul homme ne montrons pas comme deux personnes qui se combattent, se contredisent, et par là même se déshonorent.

Abominatio Domini omnis illusor. Tout homme trompeur est abominable aux yeux de Dieu.

XXIe JOUR.

La sagesse et la retenue dans les paroles.

1° Celui qui ne pèche point par la langue, est un homme parfait, dit l'Esprit saint,

qui non deliquerit in linguâ, perfectus est vir. (Eccl. 19). Les paroles sont la peinture de l'âme ; ce sont elles qui la font connaître telle qu'elle est : quand une âme a parlé des autres choses, il n'est pas besoin qu'elle parle d'elle-même pour être connue ; dès qu'on a entendu ce qu'elle a dit, on a su ce qu'elle était.

Parler sagement, ne parler pas trop, n'avoir point de peine ni à bien dire ni à se taire ; tenir des discours graves et relevés quand il le faut ; savoir s'abaisser quand il le faut aussi ; savoir rire avec ceux qui rient, et garder en riant les règles de la bienséance et de l'honnêteté ; dans tout ce qu'on dit, le dire avec grâce et sincérité : tout cela est renfermé dans ces deux mots *sagesse* et *retenue* dans les paroles, qui sont l'image d'un esprit bien fait, et l'expression d'un cœur bien placé.

Ce sont les paroles sensées et prudentes qui ont fait naître dans le monde ces inclinations immortelles, et ces liaisons parfaites qu'on a vues autrefois entre des amis, et qui sont encore célèbres parmi les hommes. Leurs paroles exprimaient leurs sen-

timents, et leurs sentiments unissaient et liaient leurs cœurs.

Les femmes qui se font le plus considérer et le plus estimer dans le monde, ne sont pas celles qui ont le plus de grâces extérieures, ni celles qui savent le plus de choses : la réputation et le crédit qu'elles acquièrent par ces qualités, passent bien vite : si quelqu'une est constamment considérée et recherchée, elle ne l'est que parce qu'elle est sage et discrète en ses paroles ; les autres qualités jettent quelques lueurs brillantes qui disparaissent bientôt : les paroles sages partent d'un fonds solide, subsistant et durable.

Comme il semble aisé de gouverner sa langue, il semble aussi qu'il serait aisé de se faire rechercher et aimer : c'est cependant ce qui est rare, parce qu'en parlant, nous refusons d'écouter cette sagesse et cette retenue qui devrait dicter toutes nos paroles. Nous voulons dire ce qui nous plaît, plutôt que ce qui pourrait plaire aux autres ; nous suivons nos idées, notre humeur, nos préventions, nos aversions, nos antipathies, et nous aimons mieux nous rendre fâcheux et incommodes, et souvent

insupportables aux autres, que de nous donner la peine de retenir quelques paroles inconsidérées, où en nous satisfaisant nous-mêmes, nous ne pouvons manquer de blesser ceux avec qui nous avons à converser et à vivre. Nous ne voudrions être dans les compagnies que pour y montrer notre esprit, nos talents, notre mérite, et par la manière dont nous nous y comportons, nous n'y sommes souvent que pour laisser paraître ce qu'il y a dans nous de plus défectueux, notre légèreté, notre imprudence, notre indiscrétion, notre vanité, notre amour-propre, et mille autres défauts, que la sagesse désavoue, que le monde désapprouve, et surtout que la religion condamne et réprouve.

Ecoutons donc, et suivons le conseil du Sage ; pensons, réfléchissons ; pensons beaucoup, parlons peu, et parlons prudemment ; par là que de fautes, de péchés, et souvent de chagrins n'éviterons-nous pas ! *Noli esse citatus in linguâ tuâ.* Ne soyez pas prompt et inconsidéré dans vos paroles. (Eccl. 4).

En suivant cette maxime du Sage, vous le serez vous-même. Celui qui sait gouver-

ner sa langue, saura aussi régler toute sa conduite.

XXIIe JOUR.

Sur les agitations et révolutions de ce monde.

1° Il arrive quelquefois dans le monde des évènements surprenants, des révolutions subites qui étonnent et qui pourraient troubler, si on n'avait pas un asile pour s'y réfugier. Il y a beaucoup de vents violents dans l'air que nous respirons, beaucoup sur la terre que nous habitons. De même dans les villes et les provinces, les assemblées des hommes sont autant de mers où il est rare de voir un calme constant. Nous naviguons tous au milieu de ces agitations orageuses; mais nous pouvons faire en sorte que notre esprit n'en soit point agité et troublé: l'esprit humain ne dépend point du vaisseau qui le porte, et moins encore du bruit des tempêtes qui retentissent autour de lui. Je veux dire que votre cœur ne doit point se laisser ébranler par ces grands

évènements et ces grandes nouvelles qui étonnent et troublent les âmes vulgaires : écoutez-les ; mais, autant qu'il sera en vous, ne vous mêlez de rien ; contentez-vous de regarder ceux qui s'en mêlent, et qui paraissent au milieu des tourbillons, allant et venant où ils les poussent. Dès que le vent s'élève, accourez au port ; venez à Dieu ; réfugiez-vous dans son cœur ; tandis que l'orage dure, demeurez auprès de lui comme au centre de votre paix : entretenez-vous avec lui sur ces évènements et ces révolutions des choses humaines ; regardez de là ces agitations des peuples, et gémissez sur l'inconstance et le néant de tout ce qu'il y a dans cet univers.

2° Usez-en avec Dieu dans ces rencontres comme on a coutume d'en agir avec ses amis. Lorsqu'il survient quelque changement imprévu dans le monde, ou quelque nouvelle extraordinaire, on se fait un plaisir de le rapporter et de se communiquer ses pensées et ses conjectures : prenez ce plaisir auprès de Dieu, allez aussitôt à lui ; faites-lui part de vos réflexions et de vos sentiments. Dites-lui comme David : Seigneur, les eaux agitées ont élevé leur voix ;

il y a de grands orages sur la mer de ce monde, les fortunes agitées, la face de la terre changée, des élévations, des abaissements qui surprennent, *mirabiles elationes maris.* (Psal. 92.) Pour vous, mon Dieu, vous êtes et vous serez à jamais immuable dans la consistance de votre être et de vos grandeurs, *mirabilis in altis Dominus.* Ce qui m'étonne le plus, grand Dieu! c'est que dans le monde agité, durant cette chute des uns, les autres qui s'élèvent sur leurs ruines pensent être assurés sur ces hauteurs où ils se trouvent aujourd'hui, sans penser qu'ils sont sujets aux mêmes revers : hélas! les superbes qui montent si haut et si loin de leur néant, ne s'élèvent souvent jusque là que pour faire entendre de plus loin le bruit de leur chute ; ce seront même ces montagnes de leur grandeur qui les feront périr, et les enseveliront sous leurs ruines.

Mais, mon Dieu! étonné de ces agitations, je reviens à mon centre. Les nouvelles du changement des créatures m'intéressent bien peu ; la pensée qui me plaît et qui me touche le plus, c'est celle que mon cœur me redit à chaque moment, et que les anges se redisent sans cesse les uns aux

autres, que celui que nous aimons ne change point. Vous, mon Dieu, vous êtes aujourd'hui le même que vous avez toujours été, vous le serez éternellement. L'immuable éternité de votre être et de vos perfections, fait la gloire et le bonheur de ceux qui vous aiment, *tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient* (Psal. 101). C'est auprès de vous que je viens me réfugier, pour assurer la paix de mon cœur, et le mettre à couvert des mouvements qui agitent la terre.

Permettez-moi donc, ô mon Dieu! mon asile et mon tout, de vous dire qu'au même temps que vous daignez m'assurer de la continuité de votre protection, j'ose aussi, avec le secours de votre grâce, vous assurer de l'éternité de mon amour. Oui, grand Dieu! le monde sera ébranlé, les hommes seront agités, le ciel et la terre changeront; mes biens, mes possessions, mes amis, ma santé, ma fortune et ma vie changeront avec eux, ils changent même à tous les instants; mais mon amour pour vous ne changera point; je vous aimerai aussi longtemps que je vivrai, aussi souvent que je respirerai, aussi constamment que vous

serez mon Dieu ; soyez à jamais le centre de ma paix, l'asile dans mes peines, et le terme de mes espérances. *Deus cordis mei et pars mea, Deus in æternum.* Le Dieu de mon cœur est mon partage durant l'éternité (*Pasl.* 72).

XXIIIe JOUR.

La paix du cœur.

1° Si vous voulez passer une vie heureuse, couler des jours sereins et tranquilles, que votre plus grand soin et votre principale affaire soit de conserver la paix de votre cœur, parce qu'elle est la première source de vie. Quand le cœur est troublé et se trouve en désordre, il faut que tout le reste y soit aussi, et rien en votre personne, ni en votre maison, ne peut être heureux et tranquille, tandis que le vôtre ne l'est pas.

Réglez vos affections, dominez vos désirs, défiez-vous des ardeurs impétueuses de votre volonté propre, parce qu'elle est votre propre ennemie, et qu'elle ne procure autre chose par ses désirs impatients, par ses inclinations déréglées, que de faire naî-

tre chez vous des guerres intestines, et d'y introduire l'agitation et la confusion avec elles.

Je dis plus ; si vous voulez servir le Seigneur et conserver jusqu'à la mort votre piété et votre innocence, faites ce que font les sages pour leur santé. Possédez la paix intérieure de votre âme, et ne vous laissez point troubler par aucune affaire, encore moins par aucune passion. La jalousie, l'envie, la colère, la haine, ne sont dans l'homme que pour détruire sa vertu et pour abréger sa vie. Tout ce qu'il y a de violent dans notre cœur nous pousse au péché, et nous entraîne au tombeau ; rien n'est immortel et durable, que ce qui est tranquille et paisible.

En toutes choses possédez-vous avec assez de modération et d'empire sur vous-même, pour qu'on puisse dire que vous entreprenez les affaires par raison, que vous y travaillez avec soin, et que vous en attendez le succès avec une sage indifférence. Je ne dis pas que vous soyez insensible ; il faut que vous ayez de l'ardeur pour ce qui la demande, et c'est en cela que consiste la grandeur d'âme ; qu'on voie dans

vous une ardeur magnanime dans vos entreprises, mais jamais de précipitation ni d'emportement dans leur poursuite. Soyez l'image de Dieu sur la terre ; Dieu fait sans se troubler tout ce qu'il fait ; il est comme le soleil dans le ciel, toujours agissant, et paisible. Marchez, et allez où le devoir vous appelle ; mais allez avec tant de paix et de possession de vous-même, qu'il semble, au milieu de vos soins et de vos travaux, que vous êtes dans un parfait repos, et que vous n'avez aucune autre chose, aucun autre soin que celui de conserver la paix inaltérable de votre âme.

2° Mais pour vous établir dans cette heureuse paix et pour vous y conserver, soyez bien convaincu du besoin extrême que vous avez de la grâce et du secours du Très-Haut ; demandez-les par une humble et ardente prière, et dites-lui : Seigneur, armez-vous et combattez avec moi ; tous mes ennemis sont conjurés contre la tranquillité de mon âme ; dissipez-les, et ajoutez ce triomphe de votre grâce aux autres victoires que vous avez remportées depuis que la mort et le péché sont entrés dans le monde et dans le cœur des hommes ; pour

lors ma langue exaltera votre justice ; mon âme, sans rien craindre, se reposera dans la paix, et consacrera heureusement ses années à vous adorer et à vous aimer.

L'impie agité et troublé demande la paix, et l'appelle à grands cris, *paix, paix* ; mais la paix lui répond : Quittez le péché, préparez votre cœur, et j'y entrerai ; car tant que le péché règnera dans vous, jamais il n'y aura rien de commun entre vous et moi, *et non erat pax* (*Jérem.* 26).

Si donc nous voulons avoir la paix avec nous-mêmes, ayons-la avec Dieu ; sans quoi ce Dieu irrité députera contre nous les remords qui nous feront en son nom une guerre implacable.

Pax vobis. La paix soit avec vous (*Luc.* 24).

XXIVe JOUR.

La bienfaisance, ou les sentiments de la charité envers le prochain.

1° Si vous aspirez au bonheur d'être au nombre des enfants de Dieu, ayez le cœur

généreux et compatissant ; c'est l'Esprit saint même qui nous le dit, *esto misericors, et eris Altissimi filius* (*Tob.* 4).

Dieu, tout Dieu qu'il est, n'a rien de plus grand que de pouvoir, et de plus doux que de vouloir faire du bien à ses créatures : *nihil habet majus quàm ut possit, nec melius quàm ut velit quàm plurimis benefacere;* ainsi rien ne nous approche plus près de Dieu, et ne nous donne une plus parfaite ressemblance avec lui, que cette inclination généreuse à faire du bien aux autres, quand notre situation et notre fortune nous mettent en état de le faire.

La loi du Christianisme touchant la miséricorde et la charité, vous regarde d'autant plus que vous avez plus de pouvoir, et que vous êtes dans un plus haut rang ; ne connaissez pas seulement les priviléges de votre naissance ou de votre charge, connaissez-en aussi les devoirs, et souvenez-vous que Dieu ne vous a élevé au-dessus des autres, que comme il a élevé le soleil au-dessus des hommes pour être leur bienfaiteur universel. Votre élévation et votre puissance ne sont autre chose qu'une obligation de protéger les innocents, de soute-

nir les faibles, de secourir les indigents, et de devenir l'asile et la ressource de tous les malheureux qui réclament votre assistance et votre pouvoir.

Secourez surtout ceux que l'injustice et l'envie persécutent, et dont vous entendez les cris et les plaintes; ayez la gloire et le bonheur de les tirer de l'oppression, et n'ayez point de repos que lorsque vous le leur aurez procuré. Donnez audience aux affligés et aux pauvres sans impatience; permettez qu'au moins ils vous parlent, et n'ajoutez pas à leur affliction la tristesse de voir qu'on se fâche même de savoir leurs peines : si vous ne pouvez leur donner des secours, montrez-leur du moins un visage serein, un cœur compatissant, et faites-leur entendre quelque parole de consolation.

Soyez humble devant celui qui vous a fait grand; adorez la main qui vous peut détruire; ayez pitié des misères qui peuvent vous être communes, et ne méprisez pas les larmes que vous voyez couler des yeux de vos semblables.

2° Ne voyez rien de plus grand dans votre dignité, ni de plus lumineux dans votre

abondance, que le moyen de rendre service à un plus grand nombre de personnes; vous seriez indigne de votre fortune, si vous n'en faisiez un si doux usage.

En un mot, aimez à faire du bien; portez, gravez dans votre cœur cette marque des prédestinés, ce caractère des élus de Dieu. Pour un cœur bien placé, c'est déjà une récompense en ce monde que la consolation de faire des heureux; mais elle vous en assure une plus durable dans l'autre, où vous serez porté par les mains de tous ceux que vous aurez soulagés: à ces traits Dieu vous reconnaîtra au nombre de ses enfants.

Si on a des sentiments dans le cœur, est-il de bonheur plus grand et de plus douce consolation sur la terre, que de tenir, en quelque manière, la place de Dieu envers ceux que lui-même vous adresse pour les secourir? *Esto misericors, et eris Altissimi filius.* Soyez compatissant, et vous serez au nombre des enfants de Dieu.

Pour vous, personnes d'un état inférieur, à qui la fortune ne permet pas de vous prêter aux besoins des autres, ayez-en du moins le désir et la volonté, vous aurez devant

Dieu le mérite et la récompense ; à ses yeux les sentiments tiennent lieu des effets.

XXVe JOUR.

Les devoirs de la société, et les maximes de conduite à l'égard des autres.

1° En qualité de membres de la société, nous vivons avec différentes personnes ; et selon les différentes personnes avec qui nous avons à vivre, à converser et à traiter, nous avons des devoirs que le lien de la société même nous impose ; c'est une obligation de les remplir : et vouloir s'en dispenser, ce serait non-seulement manquer à ces personnes, mais aussi à nous-mêmes, parce que ce serait manquer à la raison, à la conscience, et au sentiment, qui doivent toujours nous guider.

Ainsi, pour descendre dans un détail abrégé, mais intéressant pour les autres et pour nous, présentons quelques maximes qui renfermeront en substance ces devoirs différents ; chacun pourra aisément s'en faire l'application à lui-même, selon l'état

où il se trouve, et les personnes avec qui il doit vivre.

Disons donc, pour remplir les devoirs de la société :

1° Il faut avoir les égards convenables aux personnes avec qui l'on vit, et plus ou moins marqués, selon que les personnes sont plus ou moins distinguées, tâchant néanmoins d'excéder plutôt que de manquer.

Il faut garder les bienséances ; elles entrent dans le rang des devoirs, et la société ne subsiste que par les bienséances gardées envers ceux à qui on les doit.

Il faut supporter les humeurs ; chacun a la sienne : prétendre n'en supporter aucune, ce serait se rendre insupportable à soi-même et aux autres.

Il faut dissimuler les défauts ; si on voulait les tous relever, les tous censurer, les tous retrancher, on tomberait dans un défaut plus blâmable que tous ceux qu'on condamne.

Il faut rendre des services, et, autant qu'on le peut, les rendre sans attendre qu'on les demande, sans prétendre s'en prévaloir, et surtout sans faire sentir le poids de la reconnaissance.

2° A parler en général, agissez avec vos supérieurs comme fils, avec vos inférieurs comme père, avec vos égaux comme frère. Soyez affable envers vos domestiques, officieux envers vos amis, obligeant envers tout le monde ; soyez vrai dans vos paroles, sincère dans vos sentiments, équitable dans votre conduite : la vanité et l'amour-propre sont les fléaux de la société ; craignez de vous plaire à vous-même, de peur de ne plaire qu'à vous.

Que chacun trouve dans vous son humeur, sans trouver ses défauts ; accommodez-vous autant que la conscience le permet, aux inclinations des autres, à leurs sentiments, leurs coutumes, et ne craignez pas de vous abaisser par cette complaisance.

Le vrai mérite dans les compagnies, c'est d'y être le plus prompt à vouloir ce que veulent les autres, et à le faire de bonne grâce.

Sachez ce qui console les autres, ce qui les afflige, ce qui les touche, et soyez-en touché vous-même comme de choses qui vous intéressent et qui vous sont communes.

Aimez ceux qui vous sont attachés, dans quelque état qu'ils soient ; le cœur du der-

nier des hommes, lorsqu'il aime sincèrement et sans intérêts, ne vaut pas moins que le cœur d'un roi.

Ne regardez point comme ennemis ceux qui sont sincèrement affligés de vous avoir déplu.

A l'égard des pauvres, c'est une miséricorde bien légère que de ne leur donner que l'aumône, si vous pouvez leur donner le travail.

Enfin, dans les devoirs à remplir, la loi nous oblige, la grâce nous aide, la sagesse nous dirige; mais souvenez-vous surtout que tous les devoirs de la société doivent être soutenus, sanctifiés, ennoblis par ceux du chrétien, c'est-à-dire, animés par les grands motifs de la religion; sans quoi ce serait agir en honnête païen, et perdre le mérite de toutes ses actions. *Omnibus omnia factus sum.* Je me suis fait tout à tous (1. *Cor.* 4).

XXVIe JOUR.

Le choix et la conservation des amis.

1° C'est avoir trouvé un trésor bien précieux que d'avoir trouvé un ami sincère,

c'est-à-dire, un autre soi-même. Nos âmes sont faites pour se communiquer, et ce qu'elles veulent communiquer et transporter, en quelque manière, en d'autres âmes, ce sont trois choses; leurs pensées, leurs secrets et leurs sentiments. Quand elles communiquent leurs pensées indifférentes, c'est familiarité; quand elles communiquent leurs secrets, c'est confidence; mais quand elles communiquent leurs sentiments intimes, c'est amitié; et voilà le repos et le centre du cœur.

Dans la balance des sages il n'est rien de plus précieux qu'un bon ami.

Je ne dis pas seulement: il nous est utile; j'ajoute: il nous est nécessaire. Personne ne peut se suffire à soi-même; notre corps a des maladies qui abrégent sa vie mortelle; notre âme en a qui rendent son immortalité malheureuse. Le remède des uns et des autres est un ami sûr et sincère; mais il faut craindre Dieu pour le trouver; c'est un don du ciel.

Si vous voulez avoir un bon ami, éprouvez-le avant que de vous y livrer; connaissez son cœur, sa droiture, sa fidélité, son secret; mais pour le peser et le bien con-

naître, souvenez-vous que vous n'avez point d'autre balance que le temps et l'affliction : quiconque n'a pas vu plus d'une année, ne peut pas dire qu'il connaît; et quiconque n'a rien souffert, ne doit pas dire certainement qu'il est aimé. Il y a des amis qui ne le sont que dans la belle saison, ils s'envolent quand l'hiver approche, et ils ne vous connaissent plus dès que vous gémissez : on dirait que votre amitié consiste en votre conversation, et à rire avec vous durant les journées heureuses de la prospérité; ce sont là les amis du temps et de la fortune, et non les amis du cœur et de la personne.

Au reste, ne cherchez pas, et ne vous attendez point à trouver un ami parfait; il est homme, et dès-lors il a des défauts; point d'ami qui n'ait ses manquements; et point de manquements en votre ami que vous ne deviez excuser, parce qu'il n'y en a point que vous n'ayez dû connaître avant de l'aimer et de le choisir.

Comprenez que quand vous avez reçu quelqu'un en votre amitié, vous vous êtes obligé, non-seulement de partager ses afflictions, mais aussi de supporter ses fautes; c'est bien peu d'endurer pour lui, si vous

ne savez endurer de lui-même ; les défauts sont des imperfections, et ne sont pas des crimes.

Soyez donc constant à refuser et à éviter la connaissance et la familiarité de quatre sortes de personnes. Celle des libertins. Souvenez-vous que la mort rompt tous les mariages ; et le crime toutes les amitiés. Celle des intéressés ; toujours prêts à vous trahir et à vous vendre pour un peu d'argent, ils sont incapables d'aimer, et indignes d'être aimés. Celle des imprudents d'habitude, à qui le secret échappe, et qui ne voient la faute qu'après l'avoir commise et rendue souvent irréparable. Enfin, celle des ombrageux, qui soupçonnent toujours, et qui prennent pour des trahisons les moindres regards que vous jetez sur les autres. Un ancien l'a dit : Il n'y a point de haine plus insupportable et plus à craindre que leur amitié.

2° Quand vous avez trouvé un ami sincère et constant, conservez-le avec soin. Un ami nouveau ne vaut jamais un ancien ami : et c'est toujours une affaire qu'un commencement de nouvelle amitié ; en un mot, quiconque peut cesser d'aimer un pre-

mier ami, est indigne d'en avoir un second, et quiconque laisse mourir une véritable amitié, n'en aura jamais une autre qui soit immortelle.

Révéler le secret d'un ami, c'est le trahir et le perdre ; le secret est une religion où il n'y a point de pardon pour les fautes, ni de pitié pour les repentirs : on punit ces fautes de la manière la plus terrible et la plus sensible à un homme d'honneur, c'est qu'on ne donne jamais occasion d'y retomber.

S'il vous arrive dans un moment d'humeur ou de vivacité, de dire quelque chose fâcheuse à un ami, ne vous troublez pas, ne vous affligez pas, la plaie n'est pas mortelle, parce que le coup n'est pas réfléchi. Ce qui est dangereux, et ce qui rend la colère irréconciliable, est de reprocher à un ami quelque service qu'on lui a rendu, ou de lui manquer en quelque affaire où il se fiait à vous ; tout cela fait fuir jusqu'au bout du monde : vous pourrez revoir encore son visage, mais vous ne trouverez jamais son cœur.

En fait d'amitié, retenez ces trois gran-

des maximes, et gravez-les bien avant dans le cœur.

1° La possession d'un ami fidèle est du nombre de nos félicités. Dans le cœur des hommes sages, elle tient presque le même rang que leur vie; après l'être et la vie, c'est peut-être le don du ciel le plus précieux.

2° Fondez votre amitié sur les grands principes; et faites en sorte que quand vous serez avec votre ami, Dieu puisse toujours faire le troisième. La vertu qui lie les cœurs, est une chaîne que rien ne peut rompre, ni la fortune, ni le temps, ni la mort, ni l'éternité.

3° Si à un certain âge vous venez à perdre un ami, il vous sera difficile d'en trouver un autre; n'en formez plus qu'un seul, c'est votre Dieu, qui ne vous manquera jamais, et qui vous réunira dans lui avec celui que vous avez perdu.

Amicus fidelis, protectio fortis; qui invenit illum, invenit thesaurum. Un ami fidèle est une protection puissante : celui qui l'a trouvé, a trouvé un trésor précieux (*Eccl.* 6).

XXVIIe JOUR.

Les délassements honnêtes.

L'homme condamné à un travail assidu, a besoin d'un honnête délassement. Au milieu des soins, des travaux, des occupations de la vie, l'esprit ne pourrait soutenir une contention, ni une application constante ; il est nécessaire de lui procurer un repos modéré, pour réparer ses forces et soutenir sa faiblesse. La Providence y a pourvu. en fournissant à l'homme divers moyens de se procurer ces délassements légitimes : lectures, conversations, promenades, repos, sommeil, jeu honnête et autres exercices de la vie civile, pris modérément, sont tous dans l'ordre de la providence. Nous allons les parcourir tous en abrégé ; leur grand nombre ne permettant pas de s'arrêter sur chacun en particulier.

1° La lecture : elle peut être faite à deux fins, ou comme exercice de piété, ou comme délassement d'esprit. Nous l'avons déjà considérée sous le premier point de vue ; c'est du second qu'il s'agit ici.

La lecture, surtout celle de l'histoire, est un vrai délassement convenable à toute personne qui sait réfléchir ; elle occupe, elle instruit, elle plaît. Par elle nous nous rendons comme présents aux siècles passés ; nous apprenons ce qui s'est passé dans la suite des temps ; nous nous imaginons que c'est comme vivre avec les anciens, que de converser avec eux dans les livres ; nous profitons, et de leurs exemples pour les suivre, et de leurs fautes pour les éviter ; en un mot, dans une lecture de choix, nous trouvons tout à la fois une occupation honnête, et une récréation également utile et agréable.

2° Les conversations : entre les délassements destinés à soulager ici-bas les ennuis de notre bannissement, un des plus doux et des plus honnêtes, est de nous entretenir ensemble ; cette inclination à nous communiquer mutuellement nos pensées, naît dans nous, et dure autant que la vie. Nous converserons dans le ciel avec les anges ; sur la terre nous conversons entre nous, et nous nous faisons part de nos sentiments. Le malheur est qu'en cherchant dans les conversations un adoucissement aux tra-

vaux, on y trouve souvent un écueil à la charité. Combien de langues médisantes, piquantes, impies, empoisonnent le plaisir des doux entretiens, et mêlent le venin le plus funeste au lait le plus délicieux, quand on le laisse dans sa candeur et sa pureté ! Conversez, mais avec des hommes qui, en mettant le sel dans les conversations, n'y mêlent pas le fiel de la médisance et du crime. L'homme sage a des manières de parler et d'ouvrir son cœur, de rire et de se réjouir avec ses amis, sans blesser les règles de la piété et de la bienséance.

3° Les repas. Ils sont d'une nécessité absolue pour la vie, et un doux agrément pour la société; mais pour les goûter selon la raison, il faut que la sobriété, la tempérance, la décence y règnent avec la joie. Nourrissez-vous pour vivre, et ne vivez pas pour manger; les repas déréglés sont les parricides de l'homme. Ne vous engagez jamais en des festins où il faut disputer le prix de la victoire, et pour le remporter, être les moins sobres de la compagnie, c'est une guerre où plusieurs ont péri ; il y a peu d'hommes qui meurent parce qu'ils sont vieux, plusieurs parce qu'ils ont fait

des excès. Que votre table soit réglée pour les heures ; qu'elle soit décemment servie ; qu'elle soit honnête et commune à vos amis. Les anges mêmes, dit saint François de Sales, s'ils venaient vivre avec nous, voudraient vivre en anges jusqu'à table.

4° Le sommeil est mis très-justement au rang des douceurs qu'il a plu à la Providence de mêler parmi les amertumes de notre vie. C'est un présent qui nous vient tous les jours de la part du Créateur, et qui entre dans nos veines comme un salutaire remède, pour réparer nos forces, et pour interrompre durant un temps nos travaux et nos déplaisirs.

Voici les maximes de la sagesse au sujet du sommeil ; elles sont réglées sur nos intérêts et sur nos besoins.

1° Vous désirez avoir un sommeil paisible et tranquille pendant la nuit ; la Providence le veut aussi ; mais acquérez-le par un travail assidu durant la journée.

Elle a choisi pour cela le temps des ténèbres ; ne choisissez pas le jour, et ne vous couchez pas lorsque le soleil se lève, et quand vous devriez vous lever.

4° Elle veut que vous n'employiez pas au-

delà de sept à huit heures à dormir ; n'y en employez pas dix ou onze. Les médecins disent qu'une personne qui demeure au lit jusqu'à dix et onze heures, en sort toujours moins saine ; et les casuistes ajoutent toujours : moins innocente qu'elle n'y était entrée.

La dernière règle et la plus importante, est que votre dernière action avant le sommeil, et la première au réveil, soit la prière. Ayez souvent en l'esprit cette belle maxime des saints Pères : Que notre sommeil est la figure de notre mort, et notre réveil la figure de notre résurrection.

4° Pour le jeu, on ne dit que ces deux mots : C'est une récréation, n'en faites pas une occupation ; surtout ne perdez jamais de vue le conseil de saint François de Sales. Que dans votre jeu, dit-il, il n'y ait jamais ni trop de temps, ni trop d'argent, ni trop de passion. Vous savez la maxime si souvent citée, jamais assez réfléchie, quand on se livre avec excès au jeu, *souvent on commence par être dupe, et on finit par être fripon.*

Outre tous ces délassements dont nous venons de parler, il y en a encore d'utiles

et de permis : tels sont les promenades, et d'autres exercices extérieurs, également utiles au corps et à l'âme ; tout sera réuni dans ces deux mots : interrompez votre travail quand la raison et la nécessité le demandent ; délassez votre esprit par quelque récréation honnête ; mais choisissez toujours les délassements convenables à un homme qui ne veut pas déplaire à Dieu ni conserver sa santé et ses forces aux dépens de sa conscience et de son salut.

Delectare in Domino. Réjouissez-vous dans le Seigneur. (*Psal.* 36.)

XXVIIIe JOUR.

La solitude et le repos de la campagne.

1° Nous faisons notre séjour ordinaire dans les villes ; pour plusieurs elles peuvent avoir leurs douceurs et leurs agréments ; les compagnies, les assemblées, les spectacles, les parties de plaisirs, tout cela peut faire l'amusement et l'occupation des personnes qui n'en ont point ; et encore ce vide, ce néant, cette agitation, ce tumulte

deviennent-ils souvent à charge. Il y a quelquefois des moments heureux, mais souvent de tristes journées.

D'une autre part, les personnes constamment occupées dans les villes, soupirent souvent après le repos et la solitude. Lorsqu'un père de famille a donné ses soins, son travail, ses peines à ses affaires, avec l'application sérieuse et constante qu'elles exigent, il exigerait lui-même un juste délassement, aussi nécessaire à sa santé qu'à son repos. De même lorsqu'un magistrat, après les six et sept heures passées au palais dans un travail assidu, l'esprit accablé de lassitude, retourne chez lui en soupirant après le repos, qu'est-ce que cette foule de suppliants qui l'attendent à la porte, et qui lui demandent chacun un moment d'audience, tandis que son cœur lui demande aussi quelques moments pour respirer, et qu'il ne peut les obtenir ? Qu'est-ce que cet état, sinon la vie d'un homme comme banni de lui-même, et étranger à son propre repos ?

Quel remède à ces cruelles importunités ? quel moyen de respirer au moins quelques jours, sinon celui que la nature a inventé,

et que le ciel même nous inspire, qui est de prendre la fuite, et d'aller chercher à la campagne une solitude où nous puissions nous posséder et nous décharger pour un temps du fardeau des occupations et des soins ordinaires? *Veni, dilecte mi, egrediamur in agrum, commoremur in villis.* (*Cant.* 7.) Quittons la ville, et retirons-nous à la campagne.

2° C'est en effet dans cette solitude que l'âme est enfin rendue à elle-même, et qu'on sent comme renaître dans soi cette vie qui semblait perdue et absorbée dans un labyrinthe d'affaires où l'on trouve des chemins partout, hormis le chemin pour en sortir; et partout une infinité de personnes, hormis celles avec qui l'on souhaiterait de vivre et de converser.

C'est dans cette même solitude que vous possédez véritablement vos amis; c'est là que, durant vos promenades, et dans les allées d'un bois solitaire, en vous entretenant ensemble, vous donnez la liberté à vos pensées, et à vos réflexions sur des sujets également amusants, intéressants et utiles, sans crainte qu'aucun importun vienne interrompre vos doux entretiens.

Enfin, c'est surtout dans cette charmante et salutaire solitude, que rentrant quelquefois en vous-mêmes, vous trouverez votre véritable et solide repos, parce que vous y trouvez votre véritable et solide ami, c'est-à-dire, Dieu. Soyez bien assuré que le véritable moyen d'être bien avec vous et de vous posséder, c'est d'être bien avec Dieu, et de posséder sa grâce et son amitié. Car si vous n'étiez pas bien avec Dieu, la solitude de la campagne, loin d'être un adoucissement à vos peines, vous livrerait à des peines bien cruelles, en vous livrant à vos remords, à vos craintes, à vos alarmes, qui sont inséparables de toute âme en guerre avec Dieu.

Dites donc à vos amis : à la bonne heure, quittons la ville, retirons-nous à la campagne : *Veni, dilecte mi, egrediamur in agrum.* Mais dites-le surtout à votre véritable ami, à l'ami du cœur. Priez votre Dieu de vous accompagner, et de faire lui-même la douceur, l'agrément, le charme de la solitude où vous allez respirer.

Ducam illam in solitudinem. Je la conduirai dans la solitude (*Osée* 2).

XXIX° JOUR.

Les familles heureuses.

1° Quand on parle des familles heureuses, on n'entend pas parler de celles qui n'ont absolument aucun chagrin, ni aucune affliction, mais seulement de celles qui sont moins malheureuses que ne le sont communément tant d'autres dans le monde; et ce bonheur, elles peuvent y contribuer et se le procurer, du moins en partie.

Comme le malheur des familles vient plus ordinairement des mauvaises humeurs, des passions, de la mauvaise conduite des uns et des autres; par une conduite sage et prudente elles peuvent éviter ces obstacles au bonheur, par là même se rendre heureuses, du moins autant que Dieu permet qu'on le soit en ce monde.

Un époux sage, réglé dans ses mœurs, attaché à son épouse, appliqué à ses affaires, respectant sa religion; une épouse fidèle, prudente, pleine de douceur, adonnée au soin de sa famille et de son domestique; des enfants bien nés, soumis et do-

ciles, formés au bien plus encore par les exemples que par les discours des parents : voilà ce qui pourrait former ce bonheur qu'on pourrait goûter dans cet état sur la terre.

Mais, dira-t-on peut-être, où trouvera-t-on ce bonheur, cet heureux assemblage et ces éminentes qualités réunies sous un même toit? et ne serait-ce pas là un prodige du siècle qui l'aurait produit? On répond : On a pour cela les grâces, Dieu les accorde : et si on ne goûte pas ce bonheur, c'est qu'on ne profite pas de ces grâces.

2° Après tout, il faut convenir que tout ne peut pas venir d'un seul côté ; il faut que chacun y contribue, et y mette du sien ; les humeurs, les vivacités, les colères, étant bannies d'une maison, y laisseraient entrer la paix, l'union, la concorde, et avec elles entrerait ce bonheur si désiré.

Les femmes vertueuses ne sont point si rares que le monde pense, c'est souvent la faute d'un époux qui les fait sortir de leur caractère, à force de leur donner des sujets de chagrin et d'inquiétude.

Si Dieu vous a donné une épouse véritablement vertueuse et digne de votre affec-

tion, ne vous rendez pas vous-même indigne de la conserver. Si vous vous rendez fâcheux à une épouse innocente et qui vous aime, vous ne la possèderez pas long-temps, la mort vous en séparera bientôt; et ce qui est encore plus à craindre, sa bonté mourra avant vous, et vous ne vivrez que pour être puni de n'avoir pas su connaître et conserver votre bonheur.

D'une autre part, une des félicités de cette vie, c'est l'abondance, l'ordre et la paix établis dans les maisons; l'obligation de les y établir regarde particulièrement la femme. L'honneur et le devoir du mari sont de conserver son temps et ses soins aux grandes occupations. Ces deux emplois ont été assignés par la Providence au maître et à la maîtresse de la maison; s'ils sont bien remplis, ils font l'admiration des anges, l'édification des hommes, et le bonheur des familles.

En un mot, que les deux époux se souviennent toujours de ces deux grandes maximes.

1° Bienheureux est le mari d'une femme prudente et paisible. Si un homme pouvait être immortel, il le serait par la douceur de

cette compagnie, s'il en connaissait tout le prix.

2° Les femmes qui aspirent à un vrai bonheur, doivent se souvenir que de toutes les forces de l'univers, la plus forte est la douceur et la prudence d'une femme.

Dans une famille Dieu a donné l'autorité gratuitement à l'homme, et il a voulu que la femme la méritât par sa douceur et sa sagesse : une femme qui ne tâche qu'à plaire à son mari, le met bientôt en état de ne vouloir ni de commander que ce qui plaît à sa femme : si ce concert était assuré, il ne se trouverait rien dans cette vie qui représentât mieux les douceurs de la vie future et les délices de la vie immortelle.

Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum. C'est ainsi que sera béni celui qui craint le Seigneur (*Psal.* 127).

XXXe JOUR.

Le bonheur de l'homme.

1° Les hommes semblent n'être en ce monde que pour chercher un bonheur ; ce

sentiment est né avec nous et gravé dans nos cœurs par les mains de la nature elle-même : mais il y a deux erreurs bien déplorables en ce point si essentiel. La première, c'est qu'on ne cherche pas le bonheur où l'on pourrait le trouver, et on le cherche où il ne fut et ne sera jamais. la seconde, c'est qu'on voudrait trouver un bonheur parfait et exempt de tout mal, sans penser que cet avantage n'est pas de ce monde. C'est une grande erreur, en effet, lorsque nous cherchons les moyens de nous rendre heureux, de vouloir faire en sorte qu'il ne nous reste rien à désirer, et de n'avoir plus rien à faire en ce monde que de jouir de notre bonheur.

Non, ne vous figurez pas que quand vous serez parvenus où vous aspirez depuis longues années, vous n'aurez plus aucun désir à former, ni aucun sujet de vous plaindre ; eussiez-vous tout ce que vous pouvez souhaiter, vous vous plaindriez toujours, et vous sentiriez que c'est un grand mal que de n'avoir plus aucun désir et aucun dessein qui occupe votre âme. Il semble, en effet, que le repos de notre cœur durant cette vie mortelle, consiste, non pas

à posséder des biens espérés et attendus, mais à les chercher et à en poursuivre la possession : dès qu'ils sont possédés, ils commencent à nous dégoûter, à moins qu'ils ne fassent naître une autre espérance. Après avoir couru long-temps et long-temps soupiré après un bien, un rang, un honneur, toute notre joie est d'y arriver, et non point de nous y reposer. Deux jours après que nous avons réussi dans un dessein, nos projets, nos passions nous poussent à une nouvelle entreprise ; il faut leur obéir, ou bien nous voir ennuyer et languir jusqu'à la mort dans la jouissance d'une même félicité, qui cesse d'en être une, dès qu'elle est acquise et oisivement possédée. Tant il est vrai qu'il se trouve dans nous un je ne sais quoi ennemi de notre repos, et qui veut que nous nous donnions sans cesse de nouvelles peines.

2° On demande d'où vient cela? On en accuse la légèreté de notre esprit, l'inconstance de notre cœur, la vivacité de notre imagination : on se trompe, la vérité est que ces dégoûts constants, ces légèretés prétendues viennent d'un sentiment secret gravé dans le fond de notre âme avec l'idée

et l'image du Créateur. Notre âme, dit saint Augustin, est si excellente, si divine et tellement créée pour posséder un Dieu, que dès qu'elle en est privée, il faut qu'elle souffre un vide, une solitude, une langueur mortelle, comme une faim avide qui la désespère. Mais que veut-elle ? elle n'en sait rien; elle sait seulement qu'elle est cruellement dégoûtée de toutes les choses qu'on lui présente, et que son dégoût a un désir extrême de quelque bien qu'on ne lui présente pas.

C'est pour la contenter que vous changez sans cesse, et que vous allez chercher de toute part de nouveaux objets et des amusements propres aux chagrins d'une âme mélancolique et ennuyée; elle les goûte, et s'y plaît d'abord; mais bientôt les accès de son mal reviennent; elle recommence à se plaindre, et il faut que vous commenciez à lui chercher de nouveaux remèdes pour la guérir; vous les cherchez, vous amassez des biens, vous en remplissez votre maison, vous montrez cette abondance à votre âme, et vous lui dites : Considérez, mon âme, tous ces biens, et reposez-vous : *Habes multa bona, requiesce.*

(*Luc* 12.) Cette âme aussitôt dégoûtée et inconsolable, au lieu d'ouvrir le cœur à la joie, ne vous répond que par des soupirs et des plaintes; après avoir porté la langue sur ces nouveaux mets, après avoir acquis ces emplois et toutes ces nouveautés si désirées, elle les repousse avec dédain; et vous crie: *Omnia vanitas et afflictio spiritûs*: (*Eccl.* 1.) biens de la terre, richesses, plaisirs et honneurs de ce monde, tout cela vide, néant, vanité, affliction d'esprit et de cœur, mon bonheur n'est point là.

Ne vous en étonnez point; une âme immortelle qui sent la violence de ses désirs, et qui sent en même temps que, outre les biens que vous lui montrez, il lui en faut encore une infinité d'autres plus désirables; quand elle apprend qu'il faut qu'elle se repose et qu'elle se contente de ce qu'elle voit, quel sentiment peut-elle avoir, que de s'abandonner aux inquiétudes, aux ennuis et à toutes les amertumes d'une âme agitée qui soupire toujours après un bonheur, et qui désespère de le trouver jamais?

Homme créé à l'image d'un Dieu! ne vous flattez donc pas de trouver jamais de

vrai bonheur sur la terre; il vous est réservé dans le Ciel, ne travaillez qu'à vous rendre digne de le posséder.

Mihi adhærere Deo bonum est : Tout mon bonheur est de m'attacher à Dieu. (*Psal.* 72.)

XXXIe JOUR.

L'amour de Dieu.

1° C'est une réflexion bien solide en elle-même, et bien humiliante pour le cœur humain, que celle que fait saint Augustin. Est-il possible, grand Dieu ! dit-il, que vous ayez été obligé de nous faire un précepte exprès de vous aimer, et de nous menacer des plus grandes peines si nous ne vous aimons pas ? comme s'il y avait pour nous un plus grand bonheur que celui de vous aimer, et s'il pouvait y avoir un malheur plus grand que celui de ne vous aimer pas.

Considérons ce précepte divin dans tous les points qui nous intéressent.

Le motif d'aimer Dieu, c'est Dieu même : Être suprême, infiniment saint, aimable et

parfait, bonté suprême, beauté souveraine, source universelle de tous biens, il fait les délices des saints dans le ciel, comment ne ferait-il pas celui des hommes sur la terre?

La mesure de cet amour est d'aimer Dieu sans mesure; c'est-à-dire, de l'aimer de tout notre esprit, en contemplant ses perfections adorables; de tout notre cœur, en lui dévouant toutes nos affections; de toute notre âme, en élevant vers lui tous ses mouvements; de toutes nos forces, en lui offrant tous les sacrifices : en sorte qu'il n'y ait rien dans nous qui ne ressente, qui ne respire, qui ne nous prêche ce saint amour.

La perfection de cet amour, c'est d'aimer Dieu uniquement pour lui-même, parce qu'il est bon, saint et parfait, sans aucun retour propre sur nous et sur notre bonheur, quoique notre bonheur se trouve nécessairement dans cet amour divin. Dieu ne mérite-t-il pas d'être infiniment aimé par lui-même? et faut-il d'autre motif pour exciter cet amour, que cet amour même et l'objet infini qu'il présente?

La générosité de cet amour : il doit être tellement ferme, invariable et constant, qu'il surmonte tous les obstacles, qu'il résiste à tous les efforts, et que nous puissions

tous dire dans les excès et les saints transports de saint Paul : Qui pourra nous séparer jamais de la charité de Jésus-Christ ? sera-ce la tribulation, la faim, la nudité, les dangers ? Non, je suis assuré que ni la vie, ni la mort, ni les choses présentes, ni les futures, ni aucune créature ne me sépareront jamais de la charité de Jésus-Christ; c'est là ce que peut espérer de la bonté et de la grâce de Dieu toute âme qui est sincèrement résolue d'être toute à lui, et de ne vivre que pour l'aimer.

Les effets de cet amour : il consacre à Dieu tous nos sentiments, il purifie toutes nos affections, il ennoblit tous nos motifs ; il élève et sanctifie toutes nos actions : les plus légères, les plus indifférentes en elles-mêmes, si elles sont animées du motif de cet amour divin, et ornées de son éclat, dès-lors elles sont grandes, nobles, sublimes, toutes divines aux yeux de Dieu même.

La durée de cet amour : il doit durer non-seulement toute notre vie et au-delà de notre vie, mais au-delà de tous les temps et de tous les siècles, jusque dans l'éternité même, où, loin de cesser comme la foi et l'espérance, cet amour prendra de nouvel-

les ardeurs, sera animé de nouveaux transports, embrasera les cœurs de nouvelles flammes, et les flammes dureront, se renouveleront, se perpétueront autant que Dieu sera Dieu.

2° Un Dieu, Être suprême, Être des êtres, premier principe, fin dernière de tout : voilà le digne objet proposé à notre amour; en s'éloignant de ce digne objet, le cœur humain court à des objets créés, périssables, trompeurs; et que trouve-t-il dans eux? toujours le néant et le vide, toujours le dégoût et l'amertume : souvent le danger et le crime; enfin, le malheur et le comble de tous les malheurs.

O cœur humain! quand est-ce que, détrompé de toutes les illusions, tu sauras te fixer dans le seul objet capable de remplir tes vœux et de satisfaire à l'immensité de tes désirs? Ton Dieu t'invite à l'aimer, te presse de l'aimer, t'assure que tu trouveras ton bonheur en l'aimant, et tu te refuses à ses sollicitations amoureuses pour courir après l'illusion du mensonge!

Ajoutons enfin, ce qui est peut-être le plus essentiel pour nous, la nécessité absolue de l'amour divin : nécessité tellement

indispensable, que si nous n'aimons pas Dieu, nous manquons au plus grand des devoirs, nous violons la plus sainte des lois, nous nous égarons de la voie du salut : si nous n'aimions pas Dieu, et que nous vinssions à mourir dans cet état, il aurait mieux valu pour nous n'avoir jamais été conçus.

En un mot, il faut absolument nous résoudre ou à brûler des flammes de l'amour divin en ce monde, ou à être éternellement consumés des flammes de l'enfer dans l'autre.

Ah ! disons dans toute l'étendue de nos sentiments avec David : *Diligam te, Domine* : que je vous aime, Seigneur mon Dieu ! que je vous aime.

Disons, dans l'amertume de notre cœur, avec saint Augustin : *Serò te cognovi, serò te amavi* : que c'est bien tard que je vous ai connu ! que c'est bien tard que je vous aime !

Ajoutons avec un autre grand saint : *Amorem tuî solum cum gratiâ tuâ mihi dones, et dives sum satis.* L'unique grâce que je vous demande, ô mon Dieu ! c'est de vous aimer : avec cet amour je suis plus riche que si je possédais tous les trésors du monde.

Diligam te, Domine. (*Psal.* 17.) Que je vous aime, ô mon Dieu ! à présent et à jamais. Ainsi soit-il.

PARAPHRASE
DES PSAUMES
DE LA PÉNITENCE.

PRÉFACE.

Rien de si sublime et de si divin que les psaumes de David. Tous les saints Pères en ont fait les plus grands éloges ; les âmes pieuses en ont fait leurs délices ; l'Église elle-même les met tous les jours dans la bouche de ses ministres pour célébrer les grandeurs de Dieu, et chanter ses louanges.

Mais entre tous les psaumes, ceux qu'on nomme pénitentiaux, renferment une onction encore plus touchante, et un fonds de piété encore plus abondant. Tous les sentiments de la Pénitence la plus humble, la plus vive et la plus sincère, y sont exprimés ; aussi les appelle-t-on par excellence *les Psaumes de la Pénitence*. Point de prières que les pécheurs pénitents puissent offrir avec plus de consolation et de fruit.

Quelque juste que puisse être une âme, elle est toujours de son fond faible, imparfaite et défectueuse, et dès-lors elle aura toujours des imperfections et des fautes à se reprocher; puisque, selon l'oracle de l'Esprit saint, le juste même pèche sept fois le jour. Il est donc nécessaire pour elle de recourir à la pénitence pour expier les imperfections dont elle peut être coupable aux yeux de Dieu.

Nous présentons ici une Paraphrase abrégée et suivie des Psaumes, qui seront pour elle un modèle parfait, et une source féconde où elle pourra puiser ces sentiments de componction et de pénitence, et les offrir à Dieu en expiation de ses infidélités.

PARAPHRASE
DES PSAUMES
DE LA PÉNITENCE,

POUR LES AMES PÉNÉTRÉES DE LA DOULEUR DE LEURS PÉCHÉS, ET QUI IMPLORENT LA DIVINE MISÉRICORDE.

PSAUME VI.

℣. 1. *Domine, ne in furore tuo arguas me: neque in ira tua corripias me.*

Ah ! Seigneur, j'ai péché, je vous ai offensé ; punissez-moi, je le mérite ; mais ne me punissez pas dans les sentiments de votre colère ; que ce ne soit pas votre juste fureur qui porte l'arrêt contre moi, et qui ordonne de mon châtiment.

2. *Miserere meï, Domine, quoniam infirmus sum : sana me, Domine, quoniam conturbata sunt ossa mea.*

Souvenez-vous que je ne suis que misère et qu'infirmités ; ayez pitié de ma faiblesse,

et loin d'aigrir mes plaies par la rigueur des vengeances, daignez les guérir en y appliquant le remède qui est entre vos mains.

3. *Et anima mea turbata est valdè : sed tu, Domine, usquequò ?*

Vous voyez, Seigneur, le trouble dont je suis saisi ; il a pénétré jusqu'à la substance de mon âme ; mon cœur est dans une agitation violente. Jusqu'à quand, ô mon Dieu ! vous qui êtes la bonté par essence, me laisserez-vous dans la violence de cet état ?

4. *Convertere, Domine, et eripe animam meam : salvum me fac propter misericordiam tuam.*

Reprenez donc envers moi les sentiments de cette ineffable bonté ; tirez mon âme de l'abîme d'angoisses, où elle est plongée. Sauvez-moi, ayez moins d'égard à l'excès des péchés où je suis tombé, qu'à la grandeur de vos miséricordes que je réclame.

5. *Quoniam non est in morte qui memor sit tuî : in inferno autem quis confitebitur tibi ?*

Vous pouvez me frapper, ô mon Dieu ! mais vous le savez, ceux que la mort a conduits au tombeau, ont perdu votre sou-

venir ; et ceux qui ont eu le malheur de tomber dans l'enfer, ne sont plus en état de vous louer et de glorifier votre saint nom.

6. *Laboravi in gemitu meo, lavabo per singulas noctes lectum meum : lacrymis meis stratum meum rigabo.*

Depuis long-temps je gémis en votre présence : ah ! si vous daignez exaucer ma prière, et me faire grâce sur le passé, dans l'avenir je ne cesserai de gémir et de pleurer. Toutes les nuits j'arroserai mon lit de mes larmes, la source n'en tarira jamais, parce que ma douleur durera autant que ma vie.

7. *Turbatus est à furore oculus meus : inveteravi inter omnes inimicos meos.*

La vue de votre colère et la crainte de vos jugements augmentent sans cesse l'agitation de mon âme ; mes yeux en sont troublés. Hélas ! je passe une triste vie au milieu de mes ennemis qui insultent à ma douleur, loin d'être touchés de mes maux ; mais, que dis-je? ai-je d'autres ennemis que mes péchés, et d'autre sujet de douleur, que celui de les avoir commis ?

8. *Discedite à me, omnes qui operamini iniquitatem, quoniam exaudivit Dominus vocem fletûs mei.*

Eloignez-vous à jamais de moi, ô vous tous qui vivez dans l'iniquité, et qui en faites les œuvres : le Seigneur a enfin écouté la voix de mes gémissements et de mes soupirs ; sa bonté l'a emporté sur toute ma malice, et sa grâce sur toutes mes résistances.

9. *Exaudivit Dominus deprecationem meam, Dominus orationem meam suscepit.*

Il s'est laissé toucher par l'ardeur de mes vœux, et par la sincérité de mon repentir ; l'encens de ma prière est monté jusqu'au trône de sa miséricorde, et m'a fait trouver grâce à ses yeux : qu'il en soit béni à jamais.

10. *Erubescant et conturbentur vehementer omnes inimici mei : convertantur et erubescant valdè velociter.*

Que tous mes ennemis qui se réjouissent de mes maux, soient donc couverts de confusion, et qu'ils éprouvent eux-mêmes le trouble dont j'étais agité ; mais non, mon Dieu, qu'ils se convertissent ; et s'ils éprouvent quelque confusion, que ce soit une confusion salutaire qui les fasse rentrer en eux-mêmes, et les engage à revenir à vous pour toujours.

PSAUME XXXI.

℣. 1. *Beati quorum remissæ sunt iniquitates et quorum tecta sunt peccata.*

Que ceux-là sont heureux, ô mon Dieu! qui par une sincère pénitence ont obtenu le pardon de leurs péchés, et dont vous avez couvert les iniquités sous l'ombre de vos miséricordes! Est-il d'autre bonheur pour une âme, que celui de vivre dans l'amitié de son Dieu?

2. *Beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum, nec est in spiritu ejus dolus.*

Heureux mille fois l'homme à qui le Seigneur ne reproche aucuns crimes, parce qu'une douleur sincère l'a engagé à les oublier; dès-lors l'artifice et la fraude n'entrent point dans son esprit, ni aucune duplicité dans son cœur; c'est ce qui lui conserve le cœur de son Dieu.

3. *Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea, dùm clamarem totâ die.*

Durant un temps, au lieu de prier le Seigneur, j'avais gardé un criminel et funeste silence qui m'avait jeté dans une habitude

de langueur encore plus funeste ; mais revenu à moi, je n'ai cessé de faire entendre mes cris, et de pousser jour et nuit des gémissemens vers le ciel ; aura-t-il daigné les entendre ?

4. *Quoniam die ac nocte gravata est super me manus tua, conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina.*

Offensé de mes crimes, sans cesse vous m'avez fait sentir la pesanteur de votre bras, ô mon Dieu ! je me suis plongé dans un océan d'amertume, tandis que les remords les plus vifs et les plus cuisants, comme autant d'épines piquantes, déchiraient mon cœur éloigné de vous.

5. *Delictum meum cognitum tibi feci, et injustitiam meam non abscondi.*

J'ai enfin compris que l'unique remède à mon mal était de vous faire l'humble aveu de mes crimes, et de ne plus vouloir cacher mes iniquités sous le voile d'un coupable déguisement, ou d'une conversion hypocrite qui aggraverait le poids de mes péchés et de mes malheurs.

Dixi : confitebor adversùm me injustitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem peccati mei.

Pénétré de ces sentiments, j'ai dit en mon cœur : c'en est fait, je serai moi-même mon premier accusateur auprès de Dieu ; et au moment où j'ai confessé et déploré mon iniquité devant vous, Seigneur, aussitôt vous m'en avez accordé le pardon et l'abolition sans retour.

6. *Pro hac orabit ad te omnis sanctus in tempore opportuno.*

Pour obtenir la même faveur, tous les pécheurs sincèrement pénitents viendront s'adresser à vous, et trouveront toujours auprès de vous, et l'accès facile, et le temps favorable, dès qu'ils y apporteront un cœur véritablement contrit et humilié de leurs crimes.

Verumtamen in diluvio aquarum multarum, ad eum non approximabunt.

Oui, ces crimes fussent-ils encore plus grands, et ces péchés encore plus énormes, ils disparaîtront, et seront comme ensevelis dans l'océan de douleur où ces pécheurs pénitents seront plongés, et dans ce déluge de larmes qu'ils auront versées.

7. *Tu es refugium meum à tribulatione quæ circumdedit me ; exultatio mea, erue me à circumdantibus me.*

Aussi serez-vous toujours, ô mon Dieu ! mon refuge et mon asile dans les afflictions qui m'environnent, et dans les peines qui de toutes parts viennent m'assaillir ; c'est dans vous seul que je chercherai ma consolation et ma joie ; c'est vous qui me délivrerez des attaques de mes ennemis, ou qui me donnerez la force de leur résister.

8. *Intellectum tibi dabo, et instruam te in via hac qua gradieris, firmabo super te oculos meos.*

Vous me le faites espérer, ô mon Dieu ! Je vous éclairerai, me dites-vous ; je vous marquerai le chemin que vous devez tenir, et pour vous y conduire plus sûrement, j'aurai les yeux attachés sur vous, afin de diriger tous vos pas.

9. *Nolite fieri sicut equus et mulus, quibus non est intellectus.*

O vous tous qui êtes sortis des sentiers du salut, ne vous rendez pas semblables à ces animaux, qui, dénués de raison, ne se gouvernent que par un instinct aveugle ; Dieu vous ayant doués d'une raison éclairée, suivez ses lumières, et rentrez dans les voies dont vous vous étiez malheureusement égarés.

In chamo et freno maxillas eorum constringe, qui non approximant ad te.

Donnez, Seigneur, donnez un frein à ces impies qui veulent se soustraire à votre empire, pour se livrer impunément au désordre de leurs passions, et courir après les plaisirs déréglés de leur cœur.

10. *Multa flagella peccatoris, sperantem autem in Domino misericordia circumdabit.*

Hélas! aveugles qu'ils sont, peuvent-ils ignorer que les pécheurs sont exposés à tous les fléaux de la redoutable justice? tandis que l'âme fidèle qui met en Dieu toute sa confiance, éprouvera toutes les effusions de la divine miséricorde.

11. *Lætamini in Domino, et exultate justi, et gloriamini omnes recti corde.*

Dans cette douce confiance, âmes justes, réjouissez-vous en Dieu, faites éclater les transports de votre joie, vous tous qui marchez dans la droiture du cœur et qui mettez toute votre gloire à servir le Seigneur.

PSAUME XXXVII.

℣. 1. *Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me.*

Mes péchés vous ont irrité contre moi, ô mon Dieu ! ils ont allumé le feu de vos vengeances ; mais quoique justes qu'elles soient, ne me frappez pas dans les jours de votre colère, et ne perdez pas une âme qui est l'ouvrage de vos mains et le prix de votre sang.

2. *Quoniam sagittæ tuæ infixæ sunt mihi : et confirmasti super me manum tuam.*

Déjà je suis tout percé des traits de votre justice, et la force de votre bras vengeur ne cesse de s'appesantir sur moi. Faible créature, puis-je en supporter tout le poids et toute la rigueur.

3. *Non est sanitas in carne mea à facie iræ tuæ : non est pax ossibus meis à facie peccatorum meorum.*

Les plaies dont je suis couvert m'ont réduit à une si extrême faiblesse, que je n'ai plus la force de me soutenir ; la crainte de votre redoutable colère, et la vue con-

tinuelle de mes péchés jettent le trouble dans le fond de mon âme, et pénètrent jusqu'à la substance de ma chair et de mes os.

4. *Quoniam iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, et sicut onus grave gravatæ sunt super me.*

Mes péchés se sont accumulés au-dessus de ma tête, et leur multitude forme un pesant fardeau sous lequel je suis accablé.

5. *Putruerunt et corruptæ sunt cicatrices meæ à facie insipientiæ meæ.*

Malheureux! j'ai été assez insensé pour ne pas fermer les plaies de mon âme; elles se sont envenimées, et leurs cicatrices ont engendré la corruption dont je suis infecté.

6. *Miser factus sum et curvatus sum usque in finem: totâ die contristatus ingrediebar.*

Courbé sous le poids de mes crimes, je n'ose presque lever les yeux au Ciel, et je traîne une vie languissante dans l'excès du chagrin et de la tristesse qui me dévore.

7. *Quoniam lumbi mei impleti sunt illusionibus: et non est sanitas in carne mea.*

J'éprouve sans cesse la révolte de mes sens: triste image et funeste effet des passions de mon cœur; je n'ai plus ni force,

ni santé dans le corps et dans l'âme: tout tombe dans la défaillance.

8. *Afflictus sum, et humiliatus sum nimis : rugiebam à gemitu cordis mei.*

Mon affliction est si grande, et mon abattement si extrême, que je pousse vers le ciel de tristes soupirs, souvent même des espèces de rugissements lamentables; encore ne sont-ils qu'une expression bien faible de mes douleurs.

9. *Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus à te non est absconditus.*

Ah! Seigneur, vous connaissez tous les désirs de mon âme affligée, et la voix de mes gémissements ne vous est pas inconnue; elle s'est fait entendre à vos oreilles; ne touchera-t-elle point votre cœur?

10. *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea: et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum.*

Le mien est dans une agitation violente, toutes mes forces m'ont abandonné; et mes yeux, comme éteints, semblent se fermer à la lumière qu'ils ne voient qu'à regret.

11. *Amici mei et proximi mei adversum me appropinquaverunt et steterunt.*

Tout contribue à aigrir les plaies de mon

âme ; mes amis me délaissent, et mon propre sang s'élevant contre moi, semble avoir étouffé tous les sentiments que la nature devrait inspirer.

12. *Et qui juxtà me erant, de longè steterunt : et vim faciebant qui quærebant animam meam.*

Ceux mêmes qui m'étaient les plus attachés, s'éloignent de moi et m'abandonnent à mon mauvais sort, pour me livrer sans ressource à la fureur de ceux qui en veulent à ma vie.

Et qui inquirebant mala mihi, locuti sunt vanitates ; et dolos totâ die meditabantur.

Tous ces ennemis de concert tiennent contre moi les plus vains discours, et trament jour et nuit les plus noirs complots pour me perdre.

13 et 14. *Ego autem tanquam surdus non audiebam : et sicut mutus non aperiens os suum. Et factus sum sicut homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones.*

Ainsi attaqué de toutes parts et devenu l'objet des injustices et des calomnies, j'ai fermé l'oreille ; et semblable à un homme

muet, j'ai imposé un rigoureux silence à ma langue, comme si je n'avais rien à répondre aux injures dont on me couvrait.

15. *Quoniam in te, Domine, speravi, tu exaudies me, Domine, Deus meus.*

C'est en vous seul que j'ai mis toute ma confiance, ô mon Dieu ! j'ai espéré que vous exauceriez ma prière, et que vous prendriez en main ma défense.

16. *Quia dixi : Nequandò supergaudeant mihi inimici mei ; et dum commoventur pedes mei ; super me magna locuti sunt.*

Non, ai-je dit en moi-même : mes ennemis ne se réjouiront pas toujours de mes maux ; et quoiqu'ils me voient chancelant sur mes pas, ils n'auront pas la cruelle satisfaction d'insulter à ma perte.

17. *Quoniam ego in flagella paratus sum, et dolor meus in conspectu meo semper.*

Que le Seigneur m'afflige et me frappe, il est le maître ; je suis prêt à porter les coups dont il me frappera ; mon péché toujours présent à mes yeux, excite ma douleur, et me rend soumis et résigné à recevoir tous les fléaux de sa main.

18. *Quoniam iniquitatem meam annuntiabo, et cogitabo pro peccato meo.*

Oui, je serai le premier à confesser hautement mon iniquité, et je penserai qu'en effet mes péchés méritent la punition ; elle ne saurait être trop grande, vu la grandeur et l'énormité de mes crimes.

19. *Inimici autem mei vivunt, et confirmati sunt super me : et multiplicati sunt qui oderunt me iniquè.*

Vous le voyez, ô mon Dieu ! mes ennemis subsistent et triomphent jusqu'à présent ; ils semblent même se fortifier : le nombre de ceux qui me haïssent et me persécutent injustement, croît tous les jours avec leur malice.

20. *Qui retribuunt mala pro bonis, detrahebant mihi : quoniam sequebar bonitatem.*

Je n'ai cessé de leur faire du bien, et pour le bien ils ne cessent de me rendre le mal ; ils ont déchiré ma réputation, sans que j'aie d'autre crime à me reprocher que la bonté même que j'ai exercée à leur égard.

21. *Ne derelinquas me, Domine Deus meus : ne discesseris à me.*

M'abandonnerez-vous vous-même, ô mon Dieu ? Non, et leur injustice même sera, comme je l'espère, un motif pour

vous de me secourir ; je ne vous demande pas la délivrance de mes peines, mais la grâce de les soutenir et de vous les offrir.

22. *Intende in adjutorium meum, Domine, Deus salutis meæ.*

Venez donc à mon aide, ô Dieu juste ! ô Dieu puissant ! vous êtes par excellence le Dieu de mon salut, et vous serez à jamais l'appui et le soutien de mon âme.

PSAUME L. (*)

℣. 1. *Miserere meî, Deus, secundùm magnam misericordiam tuam.*

Je viens, ô Dieu de bonté ! me prosterner humblement devant le trône de votre miséricorde, pour vous conjurer d'avoir pitié de mon âme ; quelque coupable, quelque criminelle qu'elle soit, elle est l'ouvrage de vos mains et le prix de votre sang. J'ai péché, mes péchés sont un objet d'horreur à vos yeux ; ils sont un sujet de gémissements dans mon cœur. C'est dans ces sen-

(1) On donne plus d'étendue à la paraphrase de ce psaume, parce qu'il est regardé comme étant par excellence le psaume de la pénitence.

timents que je viens vous en demander pardon. Je ne puis l'espérer que de votre seule miséricorde ; c'est elle que j'invoque et à qui j'ai recours. Que d'autres réclament votre bonté qu'ils ont tendrement aimée, votre sainteté qu'ils ont fidèlement imitée, votre justice qu'ils ont apaisée par leur pénitence ; pour moi, votre seule miséricorde peut m'offrir un asile ; c'est à ses pieds, c'est entre ses bras que je viens me jeter. Tendre Pasteur, vous aviez recherché la brebis égarée quand elle fuyait, la regetteriez-vous quand elle revient de son égarement ?

Et secundùm multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam.

Non, mon Dieu, ce n'est pas assez pour moi de demander votre miséricorde, j'en implore toute l'étendue : le remède doit être proportionné au mal ; et comme mon péché renferme une multitude comme infinie de malice et d'ingratitude, je demande avec larmes cette multitude de miséricorde qui en renferme tous les trésors. Si elle n'était pas infinie, je l'aurais mille fois épuisée par mes péchés ; elle est encore tout entière, exercez-la tout entière envers moi. Qu'un abîme attire un autre

abîme; que l'abîme de mes iniquités attire l'abîme de vos miséricordes, et que là où a abondé le péché dans toute sa malice, surabonde aussi la miséricorde dans toute son étendue.

2. *Ampliùs lava me ab iniquitate mea, et à peccato meo munda me.*

Je tâcherai, ô mon Dieu! de laver mes péchés dans mes larmes; mais, hélas! mes larmes, quelque abondantes, quelque amères qu'elles puissent être, pourront-elles jamais effacer la noirceur de mes crimes? Lavez-les, ô mon Dieu! dans votre sang adorable; faites de ce sang précieux un océan de miséricordes où je puisse plonger toutes mes iniquités. C'est le seul bain salutaire où elles puissent être lavées. Purifiez de plus en plus mon âme de toutes ses taches; plongez-la toujours plus avant dans cet océan de sang et de grâces. C'est un nouveau déluge de maux qui croît tous les jours dans moi; que ce soit dans vous une inondation toujours nouvelle de miséricordes qui purifient dans moi tout ce que le péché ne cesse d'infecter de son funeste poison.

3. *Quoniam iniquitatem meam ego cog-*

nosco : et peccatum meum contra me est semper.

Mes péchés sont toujours présents à mes yeux ; ils me suivent partout ; leur triste souvenir s'offre partout à moi pour me déchirer. L'ombre sanglante d'Urie qui poursuivait sans cesse David, le sang versé d'Abel qui criait toujours vengeance contre Caïn, voilà la triste, la funeste image de mon état ; voilà le glaive de douleur qui perce mon cœur, le ver rongeur qui déchire mon âme à tous les instants. Et comment pourrais-je perdre de vue le souvenir de mes égarements ? La plaie qu'ils ont faite à mon cœur saignera toute ma vie. Puisse-t-elle être fermée au moment de ma mort. Que jusqu'alors elle fasse mon tourment, j'y consens, et je ne puis qu'adorer votre divine justice : j'ai mérité l'enfer ; quelle peine doit me paraître trop grande en ce monde ?

4. *Tibi soli peccavi, et malum coram te feci : ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cùm judicaris.*

Vous êtes, ô mon Dieu ! le seul que je devais servir, adorer et aimer ; et c'est vous surtout que j'ai offensé et outragé. Je

me suis piqué de probité envers le monde, de fidélité envers mes amis, de reconnaissance envers mes bienfaiteurs ; vous seul, ô mon Dieu ! vous seul avez été oublié, abandonné, outragé. Je suis même d'autant plus coupable, que c'est devant vous et en votre présence, que je vous ai offensé : oui, mon Dieu ! sous les yeux de votre sagesse, sous les bras de votre puissance, sous le glaive de votre justice armée contre moi.

Il faut que l'aveuglement où jette le péché soit bien grand : on n'oserait offenser un roi en sa présence, et tous les jours on vous outrage, ô mon Dieu ! vous qui nous voyez, et qui à l'instant pourriez nous immoler et nous perdre. Tel a été mon aveuglement et l'horreur de mon crime, et je vis encore ! et je ne meurs pas de douleurs !

5. *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum : et in peccatis concepit me mater mea.*

Il est vrai, ô mon Dieu ! que par le malheur de mon origine, j'ai été conçu dans le péché ; triste héritage que j'ai reçu de mes parents en venant au monde ! funeste poison dont je n'ai cessé de ressentir les mor-

telles atteintes ! il a agi, il a fermenté dans mon cœur, il a infecté toutes les puissances de mon âme ; de là l'aveuglement déplorable de mon esprit, la dépravation naturelle de mon cœur, un funeste penchant au mal, une répugnance continuelle pour le bien : voilà, mon Dieu, ce que je pourrais représenter à votre justice, non pour justifier mes désordres, mais pour tâcher d'en diminuer à vos yeux la malice et l'horreur.

6. *Ecce enim veritatem dilexisti : incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi.*

Mais en vain voudrais-je excuser mes égarements et jeter un voile de déguisement sur mes crimes ; vous êtes la vérité même, ô mon Dieu ! vous sondez le fond de mon cœur, et je dois le connaître moi-même ; oui, vous m'avez donné tous les secours et comblé de toutes les faveurs. Dès ma plus tendre enfance, vous m'aviez prévenu des bénédictions de votre douceur ; vous m'aviez éclairé de vos divines lumières : jamais je n'ai manqué, ni de moyens pour me soutenir, ni de forces pour combattre, ni de grâces pour vaincre. Si j'ai

péché, je suis donc inexcusable dans mon péché; ce n'est qu'à moi que je dois attribuer mon malheur et mon crime. Hélas! je le voyais et je le commettais; la lumière m'éclairait, la conscience réclamait, mes remords me déchiraient, et je résistais à tout, j'étouffais tout, je combattais contre ma conscience et contre mes remords; je craignais la lumière qui m'éclairait, je me jetais dans l'abîme en le voyant, et je courais en aveugle volontaire me précipiter dans tous les malheurs. Oserais-je encore me plaindre à vous, ô mon Dieu, et par l'injustice de mes prétextes combler la mesure de tous mes autres péchés?

7. *Asperges me hyssopo, et mundabor; lavabis me, et super nivem dealbabor.*

Médecin charitable! vous voyez la profondeur des plaies de mon âme, et vous avez en main le remède assuré: mon âme est couverte de la lèpre du péché, et infectée de son funeste poison; si vous daignez répandre sur moi la céleste rosée de vos grâces, vous purifierez mon cœur de toutes ses taches, vous laverez toute la noirceur de mes crimes; par le baptême sacré de la pénitence, mon âme recouvrera à vos yeux

la blancheur de la neige ; toutes ses puissances acquerront comme un nouvel être. Quel autre que vous, ô mon Dieu ! peut opérer ces miracles ? tirer le bien du mal, tourner le poison en remède, et sur un arbre maudit recueillir des fruits de bénédiction et de vie ?

8. *Auditui meo dabis gaudium et lætitiam ; et exultabunt ossa humiliata.*

Vous ferez retentir à mes oreilles votre voix puissante, et une joie sainte renaîtra dans mon âme ; mon cœur tressaillera d'une douce allégresse ; mes sens eux-mêmes prendront part à la consolation de mon cœur ; ces doux sentiments pénètreront ma chair et mes os, toute ma substance sera renouvelée ; j'éprouverai un heureux changement dans tout moi-même, et la joie que je ressentirai ranimera mon courage et mes forces, pour marcher dans les sentiers de la justice et de la sainteté que vous m'avez ouverts, et où vous daignerez me conduire.

9. *Averte faciem tuam à peccatis meis : et omnes iniquitates meas dele.*

Détournez vos yeux de dessus mes iniquités, ô mon Dieu ! et ne jetez sur moi que des regards de compassion et de pitié.

Je me les reproche, afin que vous les pardonniez ; j'ai toujours mes péchés présents à mes yeux, afin qu'ils disparaissent aux vôtres.

Hélas, Seigneur ! si vous ne nous considérez que dans la rigueur de votre justice, qui pourra soutenir la pureté inviolable de vos regards ? Les anges mêmes seront-ils purs à vos yeux ?

Effacez donc de plus en plus le reste de mes péchés, afin qu'il n'y ait plus rien en moi qui puisse blesser la sainteté de vos regards. Je sais que tout ce qui peut être pleuré, peut être pardonné ; je déteste mes péchés ; j'en gémis dans mon cœur ; effacez-en les funestes traces dans moi, et daignez vous-même en perdre jusqu'au souvenir.

10. *Cor mundum crea in me, Deus : et spiritum rectum innova in visceribus meis.*

Si mon cœur, ô mon Dieu ! vous paraît tellement infecté et perverti, qu'il ne soit presque plus capable de guérison, ah ! de grâce, créez en moi un cœur nouveau ; formez en moi une nouvelle créature. Vous avez tiré mon être du fond du néant, tirez mon cœur du néant du péché. Oui, mon

Dieu, ma conversion sera comme une création nouvelle ; elle sera même dans un sens plus glorieuse pour vous, et plus miséricordieuse dans moi. Le néant de la nature n'a point résisté à l'opération de votre main puissante, et le néant du péché résiste sans cesse à l'impression miséricordieuse de votre grâce.

Créez donc dans moi ce cœur nouveau docile à vos impressions, cet esprit de droiture dans lequel vous m'avez formé, et dont j'ai si souvent étouffé les lumières pour courir en aveugle dans les voies de la perdition.

11. *Ne projicias me à facie tua : et Spiritum sanctum tuum ne auferas à me.*

Sur toutes choses, ô mon Dieu ! ne me rejetez pas de votre présence : tant que vous me menacerez, que vous me punirez, vos menaces mêmes et vos châtiments seront la preuve de votre miséricorde, et le gage de votre tendresse. Un père qui punit un enfant, craint de le perdre ; il ne le punit que pour le sauver ; sa main frappe, mais son cœur est attendri. Punissez-moi donc, ô mon Dieu ! je le mérite, frappez-moi ; et s'il faut, ôtez-moi les biens, la liberté, la

santé, la vie même ; mais ne m'ôtez jamais l'assistance de votre esprit : hélas ! sans lui, dans quelles affreuses ténèbres serais-je plongé, et dans quels abîmes ne tomberais-je pas à tous les instants ?

12. *Redde mihi lætitiam salutaris tui : et spiritu principali confirma me.*

O jours saints ! ô jours heureux ! où j'étais avec Dieu, où Dieu était avec moi, où je goûtais les douceurs de son saint service, où la rosée des célestes consolations inondait mon âme : jours fortunés, qu'êtes-vous devenus ? Que mon sort était heureux, quand mon cœur était pur et uni à son Dieu ! Je coulais mes jours dans l'innocence et la joie ; joie pure, joie sainte, que sont devenus vos attraits ? et quel moment fatal que celui où je vous ai bannie de mon cœur ! Faites revivre ces jours heureux, ô mon Dieu, rendez le calme à mon âme ; faites-y renaître la sérénité, et une fois que vous m'aurez rétabli dans cette possession, affermissez-moi dans cet heureux état ; donnez-moi cet esprit de force et d'ardeur qui me soutienne dans les épreuves, qui m'anime dans les combats, qui m'arme contre les attaques des ennemis de mon salut,

toujours armés contre moi, toujours conjurés pour ma perte. Que cet esprit de grâce et de force me soutienne, ô mon Dieu ! et m'affermisse dans les résolutions saintes que j'ai formées.

13. *Docebo iniquos vias tuas : et impii ad te convertentur.*

Ah ! ce sera alors que j'annoncerai aux pécheurs comme moi les grandeurs ineffables de votre miséricorde ; je leur ferai connaître la sainteté de vos voies, la consolation que l'on goûte dans votre service ; je leur dirai qu'il n'y a de bonheur solide que celui d'être à vous, d'observer votre sainte loi.

Je serai d'autant plus en état de les ramener et de les convaincre, que je leur dirai que je l'ai éprouvé par moi-même, et que je ne leur en parle que d'après la douce expérience que j'en ai faite. Persuadés par mes discours, animés par mon exemple, ils reviendront tous à vous ; les pécheurs seront touchés, les aveugles seront éclairés, les incrédules seront convaincus : les impies mêmes, oui, les impies qui blasphèment votre saint nom, apprendront à le bénir et à le louer. Tous les pécheurs unis-

sant leurs voix et leurs sentiments, formeront un heureux concert de louanges à l'honneur de vos ineffables miséricordes, dont ils admireront les merveilles, dont ils célèbreront les grandeurs et dont ils goûteront les ineffables douceurs.

14. *Libera me de sanguinibus Deus, Deus salutis meæ : et exultabit lingua mea justitiam tuam.*

Quelque résolu que je sois de vous servir, ô mon Dieu ! et de m'attacher à jamais à vous, je crains toujours la voix de la chair et du sang, et l'empire des habitudes funestes. Mes passions sont si violentes, mes inclinations si perverses, que je tremble toujours pour mon salut et ma persévérance. Les ennemis de mon bonheur me livreront sans cesse de nouveaux combats.

O Dieu puissant ! venez à mon aide ; armez-moi, soutenez-moi, combattez avec moi : avec votre secours je braverai leurs attaques, je triompherai de leurs efforts ; mes pas se dirigeront dans les voies de la sainteté, mon cœur s'affermira dans la pratique et l'amour du bien, ma langue publiera les grandeurs de votre miséricorde et de votre justice qui auront éclaté dans moi.

15. *Domine, labia mea aperies : et os meum annuntiabit laudem tuam.*

Dans ces heureuses dispositions, je n'ouvrirai plus les lèvres que pour vous bénir; toutes mes pensées s'élèveront vers vous; et dans moi tout annoncera les merveilles que vous avez opérées en ma faveur : j'unirai ma voix à celle des âmes justes qui vous honorent sur la terre; je l'unirai à celle des esprits bienheureux qui vous glorifient dans le ciel; j'inviterai toutes les créatures à s'unir à moi, pour bénir à jamais l'auteur de leur être. Que ne puis-je engager tous les hommes à vous servir, ériger dans tout l'univers des autels à la gloire de votre saint nom, et allumer dans tous les cœurs le feu de votre divin amour!

16. *Quoniam, si voluisses sacrificium, dedissem utiquè : holocaustis non delectaberis.*

Ah! Seigneur, si pour expier mes péchés, si pour attirer vos grâces il ne fallait que vous offrir le sacrifice de tout ce que j'ai, de tout ce que je suis, le sacrifice de ma liberté, de ma vie même, avec quelle joie, avec quels transports ne vous l'offrirais-je pas! Et ne serait-ce pas le plus

grand des bonheurs pour moi d'avoir quelque chose à vous offrir, pour vous témoigner ma douleur ? Y a-t-il rien au monde que je ne fusse prêt à vous sacrifier et à vous dévouer en esprit d'amour et en témoignage d'un juste retour de tout ce que j'ai reçu de votre main libérale et de votre cœur bienfaisant ?

17. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum et humiliatum Deus non despicies.*

Mais, non, je sais que le sacrifice que vous demandez de moi, ce n'est pas uniquement celui d'une vie périssable que je perdrai bientôt, d'une vie que j'ai profanée par mes crimes. Vous demandez le sacrifice de mon cœur ; c'est la victime qui doit vous être immolée, et l'holocauste qui doit vous être offert. C'est le cœur qui a péché, c'est le cœur qui doit être sacrifié.

Eh bien, mon Dieu ! je vous l'offre, ce cœur, prenez-le, il est à vous, à vous seul, et à vous pour toujours : non, ni le monde, ni les créatures n'y auront plus de part ; j'en fermerai l'entrée à tout ce qu'il y a de créé ; il ne vivra désormais que pour vous. La grande grâce que je vous demande.

mon Dieu, c'est d'étouffer dans mon cœur tout sentiment qui ne respirerait pas pour vous seul ; formez vous-même dans moi ce cœur contrit et humilié, pénétrez-le d'une componction sincère ; inondez-le d'un océan d'amertume ; détachez-le du monde, de toutes les choses périssables ; élevez-le au-dessus de la terre, des sens, de lui-même ; rendez-le tout céleste et divin, faites-en un cœur selon votre cœur, digne de vous être offert à présent, et de brûler à jamais des flammes de votre saint amour.

18. *Benignè fac, Domine : in bona voluntate tua Sion : ut ædificentur muri Jerusalem.*

Aidez-moi, ô mon Dieu ! à vous bâtir un temple sacré, un sanctuaire intérieur dans moi-même, où votre grâce règne, où votre empire s'établisse à jamais : mes mains profanes ne sauraient élever cet édifice saint et sacré, formé sur le modèle de la céleste Jérusalem ; c'est l'ouvrage de votre grâce et de votre puissance, je l'implore dans toute l'étendue de mon cœur et de mes sentiments ; j'y travaillerai de toutes mes forces ; j'y consacrerai tous mes soins, tous mes vœux : heureux, mille fois heu-

reux que vous daigniez encore les agréer, après qu'ils ont été si long-temps profanés.

19. *Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta : tunc imponent super altare tuum vitulos.*

C'est alors que vous agréerez les sacrifices de louanges, des sacrifices dignes de vous : non, ce ne sera plus le sang des victimes, l'immolation des animaux qui vous seront offerts, mais le sacrifice d'un cœur pénitent, d'un cœur contrit et humilié, d'un cœur brisé de douleur et embrasé d'amour ; puisse-t-elle, cette douleur, puisse-t-il, cet amour, durer autant que ma vie, m'accompagner jusqu'au tombeau, devenir le dernier soupir de mon âme, quand à ma dernière heure je la remettrai entre vos mains, pour être reçue, comme je l'espère, dans le sein de votre miséricorde. Ainsi soit-il.

PSAUME CI.

℣. 1. *Domine, exaudi orationem meam, et clamor meus ad te veniat.*

A qui dois-je avoir recours dans mes peines et dans ma douleur, qu'à vous, ô

mon Dieu ! vous êtes le seul à qui je puisse ouvrir mon cœur affligé ; daignez donc exaucer ma prière et permettez que mes cris et mes gémissements s'élèvent jusqu'à vous.

1. *Non avertas faciem tuam à me : in quacumque die tribulor, inclina ad me aurem tuam. In quacumque die invocavero te, velociter exaudi me.*

Ne détournez pas de dessus moi les regards compatissants de votre miséricorde ; et en quelque temps que je vous invoque dans mon affliction prêtez l'oreille à ma voix qui réclame votre secours.

3. *Quia defecerunt sicut fumus dies mei ; et ossa mea sicut cremium aruerunt.*

Mes jours, ce peu de jours que j'ai vécu, se sont évanouis comme la fumée, mes os desséchés ressemblent à un bois prêt à s'enflammer. Je sens que tout m'annonce mon dernier terme, et que la fin de ma course n'est pas éloignée.

4. *Percussus sum ut fenum, et aruit cor meum : quia oblitus sum comedere panem meum.*

Votre main m'a frappé, et je suis tombé comme l'herbe que l'on a coupée ; mon

cœur est aride et languissant; la douleur dont il est pénétré est si grande, qu'elle me fait souvent oublier de prendre la nourriture pour me soutenir.

5. *A voce gemitûs mei adhæsit os meum carni meæ.*

A force de gémir et de soupirer, ma peau est comme collée sur mes os; je n'ai plus de substance ni dans le corps ni dans l'âme.

Pourrai-je jamais assez déplorer mes péchés qui m'ont attiré ces malheurs?

6. *Similis factus sum pelicano solitudinis: factus sum sicut nicticorax in domicilio.*

La vue même des hommes m'afflige; j'évite autant que je puis leur présence, et je suis devenu semblable au pélican dans les déserts, et au hibou dans sa sombre demeure.

7. *Vigilavi; factus sum sicut passer solitarius in tecto.*

J'ai passé les nuits dans les veilles et dans les soupirs; et comme un passereau solitaire sous les toits où il se retire, j'ai cherché les lieux les plus écartés, pour y pleurer en liberté sans aucun témoin.

8. *Totâ die exprobrabant mihi inimici mei:*

et qui laudabant me, adversùm me jurabant.

Ceux qui me persécutent, me couvrent d'opprobres, et ceux qui quelquefois semblaient me donner des louanges, bientôt après se déchaînent avec plus de fureur, et font en secret mille imprécations contre moi.

9 et 10. *Quia cinerem tanquàm panem manducabam, et potum meum cum fletu miscebam. A facie iræ et indignationis tuæ : quia elevans allisisti me.*

A la vue de mon indignation et de votre colère, que je n'ai que trop méritée, je mêle la cendre avec mon pain, et les larmes avec ma boisson. Hélas ! de quel degré d'élévation m'avez-vous précipité, ô mon Dieu ! il me semble que vous ne m'avez ainsi élevé, que pour me briser en me faisant tomber de plus haut.

11 et 12. *Dies mei sicut umbra declinaverunt : ego sicut fœnum arui. Tu autem, Domine, in æternum permanes : et memoriale tuum in generationem et generationem.*

Mes jours ont passé comme une ombre, et je suis desséché comme l'herbe que l'on

a fauchée. Pour vous, ô mon Dieu ! vous vivrez à jamais et votre nom passera de génération en génération au-delà des siècles.

13 et 14. *Tu exúrgens misereberis Sion : quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus. Quoniam placuerunt servis tuis lapides ejus : et terræ ejus miserebuntur.*

Vous vous éveillerez enfin, Seigneur, comme d'un sommeil, et vous aurez pitié de Sion. Il y a un temps de justice et de miséricorde, et ce temps est venu : vous aurez pitié d'elle et de ses habitants, qui regardent déjà avec complaisance le futur établissement de ses murs.

15 et 16. *Et timebunt Gentes nomen tuum, Domine, et omnes reges terræ gloriam tuam. Quia ædificavit Dominus Sion : et videbitur in gloriâ suâ.*

Alors votre nom sera craint des nations et votre gloire de tous les rois de la terre, quand ils verront que le Seigneur aura réédifié Sion, et qu'il se sera montré dans tout l'éclat de sa gloire à leurs yeux.

17 et 18. *Respexit in orationem humilium : et non sprevit precem eorum. Scribantur hæc in generatione alterâ*

et populus, qui creabitur, laudabit Dominum.

Tout étonnés, ils diront : Le Seigneur a tourné ses regards sur la prière des humbles, et il n'a point rejeté l'hommage de leurs vœux. Que ces prodiges de grâces soient écrits et transmis de générations en générations, et que tous les peuples à venir en bénissent à jamais le Seigneur.

19 et 20. *Quia prospexit de excelso sancto suo : Dominus de cœlo in terram aspexit. Ut audiret gemitus compeditorum : ut solveret filios interemptorum.*

Parce que du haut de son sanctuaire il a daigné jeter les yeux sur la terre, pour écouter les gémissements des captifs, et briser les liens des enfants dont les pères ont été mis à mort.

21 et 22. *Ut annuntient in Sion nomen Domini : et laudem ejus in Jerusalem. In conveniendo populos in unum, et reges ut serviant Domino.*

Dans les transports de leur reconnaissance, ils célèbreront le nom du Seigneur dans Sion, et sa gloire dans Jérusalem, quand les peuples et les rois se réuniront

de concert pour servir le Seigneur et chanter ses louanges.

23. *Respondit ei in viâ virtutis suæ : Paucitatem dierum meorum nuntia mihi.*

Ranimé à la vue de ces prodiges de miséricorde, permettez, ô mon Dieu ! que je vous conjure de me faire connaître si le nombre de mes années sera bientôt terminé ; je ne les demande que pour les consacrer à la pénitence.

24 et 25. *Ne revoces me in dimidio dierum meorum : in generationem et generationem anni tui. Initio tu, Domine, terram fundasti : et opera manuum tuarum sunt cœli*

Ah ! Seigneur ! ne me retirez pas de ce monde, au milieu de ma course ; vos années sont éternelles : dès le commencement vous avez établi la terre sur ses fondements, et les cieux mêmes sont l'ouvrage de vos mains.

26 et 27. *Ipsi peribunt, tu autem permanes, et omnes sicut vestimentum veterascent. Et sicut opertorium mutabis eos, et mutabuntur : tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.*

Le ciel et la terre passeront un jour, et

vous subsisterez à jamais; ils s'useront comme un vêtement, et ils changeront de face; mais vous serez toujours le même, et vos années ne sauront avoir de fin.

28. *Filii servorum tuorum habitabunt, et semen eorum in seculum dirigetur.*

Les enfants de vos serviteurs habiteront sur la terre, et leur postérité, conduite par vos mains, sera dans tous les siècles l'objet des soins de votre providence. C'est à elle que j'abandonne mon sort en me jetant pour jamais dans son sein.

PSAUME CXXIX.

℣. 1. *De profondis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudi vocem meam.*

Du plus profond abîme de misères et de péchés où je suis plongé, j'élève mes cris vers vous, ô mon Dieu! Que peut une âme affligée, si ce n'est de vous faire entendre les soupirs de son cœur, et d'implorer le secours de vos grâces?

2. *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ*

Prêtez enfin une oreille attentive à la voix de mes gémissements, Dieu de bonté ! refuseriez-vous d'exaucer une humble prière qui part d'un cœur contrit et brisé de douleur ?

3. *Si iniquitates observaveris, Domine ; Domine, quis sustinebit?*

Je sais, ô Dieu infiniment saint, que si vous pesez mes iniquités dans la rigoureuse balance de votre justice, vous ne jetterez sur moi que des yeux d'indignation et de colère, aussi est-ce votre clémence que je réclame. Hélas ! si vous ne considérez que les droits de cette justice, qui est-ce qui pourra subsister devant vous et soutenir vos regards ?

4. *Quia apud te propitiatio est, et propter legem tuam sustinui te, Domine.*

Vous êtes la bonté par essence, ô mon Dieu ! Votre clémence marche toujours devant votre justice : vous vous êtes fait une loi digne de votre tendresse, de faire grâce à ceux qui reviennent à vous dans la sincérité de leur cœur.

5. *Sustinuit anima mea in verbo ejus, speravit anima mea in Domino.*

C'est cette consolante promessse qui me

rassure dans mes craintes et mes justes alarmes. A cette douce pensée, l'espérance renaît dans mon âme; et en calmant mes agitations, elle semble me retirer de la profondeur de l'abîme où j'étais plongé, et où je me croyais sans ressource.

6. *A custodiâ matutinâ usque ad noctem, speret Israel in Domino.*

O Israël! ô peuple chéri! établissez les fondements de votre espérance dans le Seigneur votre Dieu; que les premiers rayons de l'aurore vous annoncent ses miséricordes, et que jusqu'aux ombres de la nuit vous ne cessiez d'élever vos soupirs et vos vœux vers ce Dieu de bonté, toujours plus prêt à exaucer vos prières, que vous n'êtes empressé de les lui offrir.

7. *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.*

En vain, ô mon Dieu! adresserions-nous nos prières à des hommes mortels; en vain chercherions-nous un adoucissement à nos peines dans les bras de la chair; c'est dans vous seul que nous trouvons la miséricorde et la compassion. Vous devez être un jour notre Juge, mais à présent vous voulez bien encore être notre rédempteur,

et nous préparer une rédemption d'autant plus abondante, que nos misères ont été plus profondes.

8. *Et ipse redimet Israel ex omnibus iniquitatibus ejus.*

Oui, quelque grand que soit l'abîme de vos misères, quelque profond que puisse être l'abîme de vos iniquités, ô Israel! recourez au Dieu de vos pères, il soulagera vos peines, il pardonnera vos péchés, et vous éprouverez que comme dans vous se trouvait une abondance de crimes, dans le Seigneur votre Dieu s'est trouvé une surabondance de grâces.

PSAUME CXLII.

℣. 1. *Domine, exaudi orationem meam, auribus percipe obsecrationem meam in veritate tuâ: exaudi me in tuâ justitiâ.*

Daignez écouter mon humble prière, ô mon Dieu! et m'exaucer selon l'étendue de vos infaillibles promesses: la grâce que je vous demande, ce ne sont point les biens de la terre, ni les douceurs de ce monde, mais la douleur et le pardon de mes péchés.

2. *Et non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.*

N'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; car, hélas ! si vous nous jugez dans toute la rigueur de votre justice, est-il un seul homme sur la terre qui puisse paraître innocent devant vous, et se justifier à vos yeux ?

3. *Quia persecutus est inimicus animam meam, humiliavit in terrâ vitam meam.*

Mes ennemis me poursuivent et me persécutent, ils m'ont plongé dans la profondeur des humiliations et des mépris ; mais quelque triste que soit cet état, ce n'est pas ce qui m'afflige le plus ; la grande affliction de mon âme, c'est de vous avoir offensé.

4. *Collocavit me in obscuris sicut mortuos seculi : et anxiatus est super me spiritus meus, in me turbatum est cor meum.*

Ces ennemis toujours acharnés contre moi, m'ont réduit à un état d'obscurité semblable à celui des morts déjà ensevelis dans le tombeau. Mon esprit en a été livré à la tristesse et à l'ennui, mon cœur à l'agitation et au trouble ; ah ! que du moins

ce triste état puisse me tenir lieu d'une salutaire pénitence à vos yeux.

5. *Memor fui dierum antiquorum, meditatus sum in omnibus operibus tuis, in factis manuum tuarum meditabar.*

Je me suis souvenu de ces heureux jours que j'avais passés dans votre service ; j'ai médité les prodiges de miséricorde et de grâce que vous aviez opérés en ma faveur. Grand Dieu ! est-il possible que j'aie abusé de vos dons et rendu inutiles tous les bienfaits que vos mains ont versés sur moi avec tant d'abondance ?

6. *Expandi manus meas ad te : anima mea sicut terra sine aqua tibi.*

Dans cette triste pensée, j'ai étendu les mains vers vous, et au souvenir de mon iniquité et de mes ingratitudes, mon âme affligée s'est trouvée devant vous comme une terre desséchée par les ardeurs du soleil ; les eaux salutaires de votre grâce semblent ne plus descendre sur elle.

7. *Velociter exaudi me, Domine, defecit spiritus meus. Non avertas faciem tuam à me, et similis ero descendentibus in lacum.*

Hâtez-vous, Seigneur, de m'exaucer :

mon âme tombe en défaillance ; ne détournez pas les yeux de dessus moi, autrement je deviens semblable à ceux qui sont sur le point de descendre dans le tombeau.

8. *Auditam fac mihi manè misericordiam tuam, quia in te speravi.*

J'espère en vous, ô Dieu de bonté ! faites-moi donc bientôt entendre la voix de cette ancienne miséricorde dont j'ai si souvent éprouvé les effets ; quelque grands qu'aient été les crimes que j'ai commis, ils n'ont point épuisé les trésors de cette miséricorde infinie.

Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam.

Dans la résolution sincère où je suis de mener une nouvelle vie, faites-moi connaître le chemin où je dois marcher. Je ne me propose plus rien en ce monde que d'aller à vous, de vous servir, et par cette vie nouvelle de réparer les égarements de ma vie passée.

9. *Eripe me de inimicis meis, Domine, ad te confugi : doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.*

Vous connaissez ma faiblesse, ô mon Dieu ! et vous voyez la foule des ennemis

de mon salut qui m'environnent; délivrez-moi de leurs poursuites; j'ai recours à vous; apprenez-moi à accomplir désormais en tout votre sainte volonté, car vous serez à jamais le Dieu de mon cœur.

10. *Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam : propter nomen tuum, Domine, vivificabis me in æquitate tuâ.*

Votre divin esprit me conduira dans les sentiers de la droiture et de la justice; et pour la gloire de votre saint nom, vous me soutiendrez dans la vie nouvelle où je suis résolu d'entrer, pour ne plus m'en écarter jamais.

11. *Educes de tribulatione animam meam, et in misericordiâ tuâ disperdes inimicos meos.*

Vous retirerez mon âme de l'abîme d'angoisses où elle est plongée, et par un nouvel effet de votre miséricorde, vous dissiperez tous mes ennemis; cependant je le redis encore, ô mon Dieu! je ne reconnais d'autres ennemis sur la terre que mes péchés, et ceux qui seraient les ennemis de mon salut.

12. *Et perdes omnes qui tribulant animam meam, quoniam ego servus tuus sum.*

Pour ceux qui seraient un obstacle à la paix et au salut de mon âme, je vous conjure, Seigneur, de m'en délivrer. Ce n'est point leur malheur et leur perte que je demande, mais leur conversion et leur vie que je désire aussi sincèrement que la mienne, pour être, tant que je vivrai, au nombre de ceux qui vous servent.

FIN.

TABLE DES PARABOLES.

TABLE DES BÉATITUDES.

TABLE DES RÉFLEXIONS

TIRÉES EN PARTIE DES CONSEILS DE LA SAGESSE.

TABLE DES PSAUMES

DE LA PÉNITENCE.

FIN DES TABLES.

